GASTON GEORGEL

Les Quatre Âges de l'Humanité

Exposé de la Doctrine Traditionnelle
des Cycles cosmiques

1949/1975

Dédié
à la mémoire vénérée du
grand rénovateur des
Études Traditionnelles en
Occident :
René Guénon,
en hommage de profonde
reconnaissance.

Note du copiste.

Il s'agit ici de la reproduction intégrale au format texte, de la deuxième édition de l'ouvrage de Gaston Géorgel, paru chez Archè en 1976.

La qualité de cette édition est pour le moins médiocre. De très nombreuses « coquilles » sont à déplorer... Je ne sais pas s'il y a eu d'autres éditions, mais celle-ci n'aurait jamais du voir le jour, c'est une véritable insulte envers le lecteur !

Cette nouvelle transcription entièrement corrigée est basée sur mon exemplaire papier de 1976.

Travaillant seul et n'étant pas infaillible, je demande aux chercheurs qui auront obtenu ce texte, de pardonner ma faiblesse au cas ou j'aurai oublié des erreurs.

L'ensemble de la division du livre est identique à la version originale. Cependant, au chapitre VII *Les cinq Grandes Années*, les titres reproduits dans l'ouvrage étaient d'un français douteux.

Je me suis donc permis de les rectifier afin qu'ils correspondent au mieux avec l'intitulé de la table des matières située page 7-8.

J'ai également placé les notes en bas de page au lieu d'en fin du volume.

À ma connaissance — et après de nombreuses recherches — il semblerait qu'il n'existe qu'un seul exemplaire au format PDF disponible sur Internet.

Les cartes hors texte se situant à la fin de l'exemplaire ainsi que quelques tableaux de qualité « moyenne », ont été remplacés par des scans de meilleure définition.

Je vous souhaite de bonnes recherches.

Février 2026. G. L.

Table des matières

LETTRE DE RENÉ GUÉNON 6
AVANT-PROPOS DE LA 2e ÉDITION 7
GENÈSE DE L'OUVRAGE 7
AVANT-PROPOS DE LA 1ère ÉDITION 14
CHAPITRE I 17
GÉNÉRALITÉS 17
EFFONDREMENT DES HYPOTHÈSES ET RETOUR À LA TRADITION 17
NOTES COMPLÉMENTAIRES 23
a) Anomalies de température des eaux souterraines. 23
b) Récente remise en cause de la stratigraphie. 23
c) Les tricheries des transformistes. 24
LE KALPA, OU CYCLE D'UN MONDE 27
LE MANVANTARA, OU CYCLE D'UNE HUMANITÉ 30
DE QUELQUES ERREURS RELATIVES À LA DOCTRINE TRADITIONNELLE DES CYCLES COSMIQUES 33
CHAPITRE II 46
DIVISION TERNAIRE DU MANVANTARA 46
ÉTUDE THÉORIQUE : LE TERNAIRE DANS LE MANIFESTÉ ET LA LOI D'ANALOGIE DANS L'ORDRE CORPOREL 46
LE TROIS CYCLES POLAIRES ET LES TROIS ASPECTS DU « ROI DU MONDE » 49
CHRONOLOGIE DES CYCLES POLAIRES ET DE LEURS SUBDIVISIONS 53
CYCLES POLAIRES ET DÉPLACEMENT DES PÔLES 57
CHAPITRE III 62
DIVISION QUATERNAIRE DU MANVANTARA 62
LES QUATRE ÂGES DE L'HUMANITÉ 62
CORRESPONDANCES 65
LES QUATRE ÉTAPES DE LA DESCENTE CYCLIQUE DANS LA DOCTRINE HINDOUE 69
LES ÉTAPES DE LA « CHUTE » DANS LES TRADITIONS MÉDITERRANÉENNES 71
LES QUATRE ÂGES TRADITIONNELS DANS LA TRADITION JUIVE 74
CHAPITRE IV 77
L'ÂGE D'OR 77
CHRONOLOGIE ET SITUATION DE L'ÂGE D'OR 77
LE KRITA-YUGA HINDOU ET L'ÂGE D'OR GRÉCO-ROMAIN 79
L'ÉTERNEL PRINTEMPS 83
QUAND LES BÊTES PARLAIENT 86
LONGÉVITÉ ET AUTRES PRÉROGATIVES DE L'« ÉTAT PRIMORDIAL » 89
LIBERTÉ – ÉGALITÉ – FRATERNITÉ 92
L'ANDROGYNE PRIMORDIAL ET LA CRÉATION D'ÈVE 96
LA ROSE DE L'EDEN 99
ÂGE D'OR ET PARADIS 100
LES PEUPLES HEUREUX N'ONT PAS D'HISTOIRE 104

CHAPITRE V 105
DE LA « CHUTE » À LA « CONFUSION DES LANGUES » 105
LE MONDE À L'ABANDON 105
LE GRAND CHANGEMENT 108
L'ÂGE D'ARGENT 111
L'ÂGE D'AIRAIN 115
GÉANTS ET GUERRIERS 117
CHRONOLOGIE DE L'ÂGE D'AIRAIN 119
CHAPITRE VI 120
L'ÂGE DE FER 120
DÉFINITION DE L'ÂGE DE FER 120
HÉROS ET PATRIARCHES : RACE DE FER ET RACE DE VIPÈRES 125
DIVISION TERNAIRE DE L'ÂGE SOMBRE : LE TAUREAU, LE BÉLIER ET LES POISSONS 128
LES QUATRE « SOUS-ÂGES » DU KALI-YUGA 132
LES OUVRIERS DE LA ONZIÈME HEURE 136
LES TROIS PONTS, LES TROIS GRADES INITIATIQUES ET LES QUATRE ÂGES DE L'HUMANITÉ 139
CHAPITRE VII 143
LES CINQ GRANDES ANNÉES 143
CORRESPONDANCES ET CHRONOLOGIE 143
LA I^{ère} GRANDE ANNÉE HYPERBORÉENNE ET PRIMORDIALE 148
LA II^{e} GRANDE ANNÉE ORIENTALE DE RACE JAUNE 150
LA III^{e} GRANDE ANNÉE MÉRIDIONALE DE RACE NOIRE 152
LA IV^{e} GRANDE ANNÉE OCCIDENTALE DE RACE ROUGE 155
ÉLÉMENTS DÉCHAÎNÉS ET CATACLYSMES COSMIQUES 157
LA V^{e} GRANDE ANNÉE NORDIQUE ET MÉDITERRANÉENNE DE RACE BLANCHE 159
CHAPITRE VIII 161
CERCLES ET PÔLES D'ÉVOLUTION 161
EXTENSION DE LA LOI D'ÉVOLUTION DES CIVILISATIONS 161
ATLANTIDE ET CONTINENT DE GONDWANA 166
CHAPITRE IX 171
DIVISIONS CYCLIQUES DE LA GRANDE ANNÉE ET CYCLE MILLÉNAIRE 171
DIVISIONS CYCLIQUES ET CHRONOLOGIE DE LA GRANDE ANNÉE 171
CONCLUSION 179
LITURGIE COSMIQUE 179
Tableaux et cartes hors texte 183
Les barrières de l'histoire 183
Cycle de la présente humanité 184
Les trois cercles d'évolution : Eurasie, Atlantide, Orient 185
Position des cercles d'évolution sur le cercle polaire arctique 186
Déplacement des pôles du froid 187
Cercles d'évolution de l'Atlantide et du continent de Gondwana et position primitive 188

LETTRE DE RENÉ GUÉNON

Le Caire, 24 avril 1950.

Cher Monsieur,

J'ai reçu il y a 3 ou 4 jours seulement votre lettre du 25 mars, qui a donc été beaucoup moins vite que la vôtre ; en fait, c'est toujours à peu près aussi irrégulier.

Pour ce qui est du soi-disant « feu central », il est bien évident qu'il n'y a pas lieu de se préoccuper des théories modernes, toutes plus hypothétiques les unes que les autres ; mais ce que vous me signalez au sujet de la basse température des grands fonds océaniques est beaucoup plus intéressant, parce qu'il s'agit là d'une constatation de fait.

Votre découverte pour les proportions de la statue est vraiment curieuse et mérite d'être exposée dans votre livre complété ; mais comment envisagez-vous l'explication de cette inversion entre les 4 âges et les différentes parties de la statue ?

Je ne sais pas du tout ce qu'est « The Astrological Magazine » ni dans quel pays il se publie ; je crains un peu que ce ne soit en Amérique, mais, même si c'était dans l'Inde, ce ne serait pas une garantie, car, maintenant, il y a partout une invasion des méthodes astrologiques modernes, et naturellement les gens qui les emploient sont tout à fait ignorants des données traditionnelles. En tout cas, les chiffres cités par Volguine d'après cette revue paraissent bien fantaisistes ; le nombre 25824 (au lieu de 25920) n'est aucunement un nombre cyclique et ne peut réellement correspondre à rien …

.....

C'est bien volontiers que je tâcherai de vous donner satisfaction pour ce que vous me demandez, puisque ce n'est évidemment pas pour tout de suite (car vous savez qu'il faut toujours que je compte avec le manque de temps) ; seulement, comme je n'ai jamais écrit de préface pour aucun livre, je crains bien de n'être pas très habile pour ce genre de travail !

Croyez, je vous prie, cher Monsieur, à mes bien cordiaux sentiments.

René Guénon

AVANT-PROPOS DE LA 2e ÉDITION

GENÈSE DE L'OUVRAGE[1]

La mort prématurée de René Guénon l'ayant empêché de donner une recension des « Quatre Âges de l'Humanité », *certains lecteurs m'ont demandé des explications complémentaires au sujet de la genèse de ce livre. Cette question mérite qu'on y réponde car il s'agit de montrer qu'un tel ouvrage est bien d'inspiration traditionnelle, comme on va le voir maintenant.*

— Je ne me suis pas contenté, en effet, pour effectuer ce travail, de développer l'article d'octobre 1938 que René Guénon avait consacré à ce sujet, mais, de plus, j'ai pris grand soin de consulter le Maître lui-même chaque fois qu'une difficulté importante surgissait au cours de mon étude, et il m'a répondu chaque fois avec autant de science que de dévouement. Aussi bien suis-je heureux de lui témoigner ici toute ma reconnaissance.

⁂

Avant toute chose, je dois rappeler que mon premier ouvrage, « Les Rythmes dans l'Histoire »[2]*, avait été écrit (de 1934 à 1936) sans le secours de personne ; en quelque sorte intuitivement et empiriquement.*

Quelques mois après la sortie de ce livre, je recevais un exemplaire des Études Traditionnelles où figurait la recension d'un ouvrage que je venais de lire. Je m'empressai d'écrire au signataire de l'article, René Guénon, pour lui demander quelques éclaircissements, et, par la même occasion, lui signaler la récente parution des « Rythmes dans l'Histoire ». *Quelques semaines plus tard je recevais, avec la réponse aux questions posées, l'assurance qu'un compte rendu de mon livre paraitrait prochainement ; effectivement je devais le trouver dans le numéro d'octobre 1937 des Études Traditionnelles.*

À ma grande joie, cette recension venait confirmer que j'avais bel et bien redécouvert un des cycles fondamentaux de l'histoire, soit la période de 2160 ans, laquelle correspond au temps que met le point vernal pour parcourir un signe du zodiaque. Il faut ajouter toutefois que mon étude apportait deux faits entièrement nouveaux. D'abord une application concrète de cette période cyclique à l'histoire classique, et ceci personne ne s'en était jamais soucié ; et ensuite un exposé de l'étonnante découverte qui en avait logiquement découlé, à savoir l'existence de ce que j'ai appelé le « Cercle d'Évolution de l'Eurasie », lequel représente l'axe de marche des civilisations successives au cours de leur déplacement vers l'Ouest.

Par ailleurs mon étude était strictement limitée à la recherche des répétitions cycliques d'événements ou de situations historiques analogues, cela sans aucune

[1] Cf. *Études Traditionnelles* (1968) p. 233-242.
[2] La première édition a paru à Belfort en février 1937.

référence à l'antique doctrine traditionnelle des Âges du Monde. Non pas par ignorance, mais parce que les textes qui en parlaient donnaient, pour les périodes envisagées, des chiffres astronomiques sans aucune signification proprement historique. Cette difficulté ne devait être levée qu'un an plus tard, en octobre 1938, grâce à l'article de René Guénon intitulé « Quelques remarques sur la doctrine des cycles cosmiques ». *C'est précisément cet article qui devait me permettre d'écrire par la suite* « Les Quatre Âges de l'Humanité » *(publié à Besançon en 1949).*

Dans l'intervalle, soit en juin 1942, la Gestapo saisissait chez moi les derniers exemplaires des « Rythmes dans l'Histoire ». *Il ne me restait donc plus qu'à entreprendre la réédition, revue et complétée, de ce premier ouvrage dont la carrière avait été ainsi brutalement interrompue. Cette deuxième édition, beaucoup plus importante que la première devait finalement paraître en 1947, me laissant enfin la possibilité d'étudier le problème connexe des Âges du Monde, mais là une sérieuse difficulté m'attendait qui ne put être surmontée que grâce aux éclaircissements de René Guénon.*

Il s'agissait en fait de la contradiction qui existe entre la notion de Périodes ou Âges géologiques des savants modernes, et celle des Âges du monde définie par la doctrine traditionnelle ; il nous suffira de rappeler ici que la science contemporaine attribue des durées immenses aux premiers « Âges géologiques », et donc à la durée actuelle de la terre. Dans cette perspective, on pouvait se demander ce que devenait le Kalpa des auteurs hindous. Voici, à ce sujet, la réponse de René Guénon dans une lettre à l'auteur, en date du 4 octobre 1945 :

« Je ne comprends pas bien comment vous envisagez le Kalpa : celui-ci est la durée totale d'un monde, et il ne peut donc être compris dans aucun cycle plus étendu ; il se divise en 14 Manvantaras, chacun de ceux-ci étant le cycle complet d'une humanité ; la considération des quatre âges s'applique à chaque Manvantara, mais je n'ai jamais vu nulle part qu'on puisse l'appliquer à l'ensemble du Kalpa. Quant à la tradition chrétienne, elle n'envisage rien au-delà du présent Manvantara ; ce qu'elle considère comme la « fin du monde », et qu'il vaudrait mieux appeler la fin d'un monde, n'est donc pas autre chose que celle de l'humanité actuelle ; je pense d'ailleurs que vous pourrez trouver dans mon nouveau livre quelques éclaircissements sur ce sujet. Il va de soi que, dans ces conditions, le Paradis terrestre correspond au Krita-Yuga ou « âge d'or » de notre Manvantara ; les hommes des premières époques ayant vécu sur des continents disparus depuis lors, il est fort peu vraisemblable que les restes « préhistoriques » qu'on découvre remontent aussi loin, et, en fait, on ne semble guère leur attribuer ordinairement que 15 ou 20.000 ans, ce qui est encore relativement récent ; il en faudrait à peu près le triple, pour qu'ils datent de l'« âge d'or ».

« *J'ai lu dernièrement* « L'Évolution régressive » *dont vous me parlez, et j'ai en effet l'intention d'en faire un compte rendu ; il y a là des vues très intéressantes, surtout contre le transformisme, mais aussi d'autres qui sont bien contestables, en tout cas la somme des Manvantaras écoulés est extrêmement loin de donner les*

millions d'années qu'on assigne à tort ou à raison aux époques géologiques, car elle ne s'élève même pas tout à fait à un demi-million !… ».

La conclusion de cette lettre est fort claire : Selon la doctrine traditionnelle, l'âge de notre monde est inférieur à un demi-million d'années, d'où il s'ensuit que les chiffres fabuleux avancés par la science moderne pour la durée des périodes géologiques sont purement hypothétiques, sinon mêmes fantaisistes. Mais alors, que peut valoir cette science ? Nous pensons qu'elle a surtout un caractère utilitaire : la considération des périodes géologiques a permis de classer les terrains et de faciliter ainsi la prospection minière. Pourquoi en chercher davantage ? Ce qui intéresse la science actuelle, ce n'est pas tant la Vérité, que la « Puissance » et le « Succès matériel » !

La question des périodes géologiques une fois réglée, il fallut éclaircir celle de l'identification des différentes divisions du Manvantara — car il s'avérait que nous ne pourrions pas dépasser un tel cadre — et ceci nous amena à préciser la question des correspondances : ce qui était facile, car René Guénon nous avait apporté toutes les précisions nécessaires dans une lettre datée du 29 décembre 1937 :

« J'avoue que j'avais perdu de vue ce que vous citez dans votre livre au sujet des tempéraments, m'étant surtout attaché à ce qui concerne directement la question des cycles. Il s'agit bien réellement des quatre tempéraments traditionnels ; il y aurait sans doute des réserves à faire sur certains points de la description, mais, pour le moment du moins, je ne veux pas m'arrêter aux détails, et je me bornerai à la question des correspondances dont vous me parlez plus spécialement. Ce qui est vraiment curieux, c'est que, partout où j'ai vu de telles correspondances indiquées, je les ai toujours trouvées « brouillées » d'une façon ou d'une autre ; on ne voit d'ailleurs pas bien quelle raison il pourrait y avoir eu de les brouiller à dessein… En réalité, ces correspondances s'établissent ainsi :

Nord	- hiver	- enfance	- lymphatique	- race blanche	- eau
Orient	- printemps	- jeunesse	- nerveux	- race jaune	- air
Sud	- été	- âge mûr	- sanguin	- race noire	- feu
Occident	- automne	- vieillesse	- bilieux	- race rouge	- terre

« Je doute qu'on puisse établir une correspondance stricte avec les facultés. D'autre part, je laisse de côté la relation des éléments avec les « états physiques », qui n'a pas grand intérêt, et derrière laquelle il y a souvent, sur la nature des éléments, une de ces méprises qu'amènent trop facilement les essais de rapprochements avec les sciences modernes ; en tout cas le feu et l'éther sont deux éléments différents ; l'éther ne paraît pas ici parce qu'il se place au centre, correspondant à un état d'équilibre indifférencié. Enfin il n'y a aucune conséquence à tirer de là quant à une supériorité prétendue de telle ou telle race ;

elles sont simplement différentes et ont leurs possibilités propres ; et chacune a ou a eu sa période de suprématie ou de prédominance, conformément aux lois cycliques… ».

La question relative aux correspondances, que nous avions ainsi soulevée, devait nous permettre de « débrouiller » ce problème que le Docteur Carton (mieux inspiré en médecine qu'en ésotérisme) avait passablement embrouillé : c'est ainsi que selon ses déductions, la race noire devait correspondre au Nord, et donc être nordique : c'était un comble ! Voici d'ailleurs comment René Guénon jugeait le savant rénovateur du naturisme hippocratique (lettre du 23 septembre 1946) :

« La compétence du D^r^ Carton me paraît ne s'étendre qu'à un domaine bien limité ; je ne le connais d'ailleurs pas personnellement ».

Cette même lettre (du 23 septembre 1946) m'apportait par ailleurs d'importants éclaircissements quant à certains problèmes que je devais étudier dans mon livre « Les Quatre Âges de l'Humanité ». *Voici les passages en question :*

« Vous avez sans doute raison d'envisager, au début du Manvantara, une période en quelque sorte indifférenciée, en ce sens tout au moins que la tradition primordiale n'a bien qu'un berceau unique, la région hyperboréenne. C'est moins net pour les races, et je ne crois pas que l'on ne trouve nulle part d'indications bien précises à cet égard ; peut-être est-il possible cependant d'envisager une certaine correspondance entre la différenciation des races et celle des principales traditions dérivées de la tradition primordiale. Seulement une autre question se pose : l'origine des différentes races doit-elle être regardée comme simultanée ou comme successive ? En tout cas, elles apparaissent comme liées aux différents continents qui ont disparu dans les cataclysmes survenus successivement au cours du Manvantara (d'où leur correspondance, même géographique, avec les points cardinaux).

« Quant à l'Adam de la Genèse, je ne crois pas qu'on puisse le rapporter au début du Kalpa, car la « perspective » biblique, si l'on peut dire, ne paraît envisager que notre seul Manvantara. En effet, s'il en était autrement, où se situeraient les Manvantaras autre que le premier dans la suite du récit, puisqu'on n'y voit nulle part reparaître un état correspondant au Paradis terrestre ? Il semble même que les premières phases du Manvantara ne soient vues qu'en « raccourci », et qu'il y ait une référence plus particulière et plus directe à la période atlantéenne ; cela peut résulter de ce que le nom d'Adam signifie « rouge », et aussi d'un certain nombre d'autres choses qui indiquent une forme de tradition proprement occidentale. Quoi qu'il en soit, le déluge de Noé, tout au moins dans son sens le plus immédiat et en quelque sorte « historique », ne peut se rapporter qu'à la disparition de l'Atlantide, puisqu'il n'est question d'aucun autre cataclysme après celui-là ; il ne doit donc pas être confondu avec le déluge même

du Manvantara (où l'on voit celui qui va être le Manu de ce cycle prenant avec lui dans l'Arche les sept Rishis, qui représentent et résument en eux toute la sagesse des cycles antérieurs). D'ailleurs, il va de soi qu'un symbolisme tel que celui du déluge est toujours applicable à plusieurs niveaux différents ; mais, en tout cela, il s'agit surtout d'une question de « perspective » inhérente à chacune des différentes formes traditionnelles.

J'ajoute encore que, corrélativement à la Genèse, l'Apocalypse ne décrit proprement que la fin de notre Manvantara, et non pas celle du Kalpa tout entier.

« Assurément la fantasmagorie des périodes géologiques est un des points faibles de l'« Évolution régressive », dont les auteurs, d'autre part, font preuve d'un littéralisme assez grossier dans leur interprétation de la Bible… — Pour ce qui est de l'absence de fossiles humains remontant au-delà d'une certaine époque (toute réserve faite sur la « chronologie » des préhistoriens aussi bien que sur celle des géologues), elle peut sans doute s'expliquer par bien des raisons diverses ; il y a même pour des temps moins anciens, bien d'autres choses qui ne se retrouvent pas non plus.

« Je n'ai pas eu connaissance de l'article du P. Teilhard de Chardin dont vous parlez, mais ce que vous m'en dites ne me surprend pas du tout de lui. Je me souviens à ce propos du P. Gillet (qui alors n'était pas encore Général des Dominicains) disant un jour : « Les derniers défenseurs du transformisme seront deux catholiques, Edouard Le Roy et le P. Teilhard de Chardin ». Ce devait être, autant que je me souviens, lors de la publication du livre de Vialleton, lequel, je dois le dire, me paraît parler davantage contre le transformisme que l'« Évolution régressive ».

Autre problème : au cours de mon étude relative aux « Quatre Âges de l'Humanité », j'avais été amené à envisager l'existence d'une période cyclique de 21.600 ans, en tant que division ternaire du Manvantara :

$$64.800 = 3 \times 21.600$$

René Guénon, consulté à ce sujet, me répondit ce qui suit (3 mars 1947) :

« Je n'ai jamais vu nulle part qu'une importance particulière ait été attachée à un cycle de 21.600 ans, mais il est bien entendu que ce qu'on peut appeler les détails des périodes secondaires ne sont jamais indiqués expressément. Dès lors qu'il s'agit d'un nombre qui est une fraction exacte des cycles principaux, il paraît légitime de l'envisager et de rechercher ce qu'il peut représenter dans l'histoire de l'humanité. Quant aux correspondances que vous envisagez pour les trois cycles successifs de cette durée, elles semblent aussi très plausibles ; je crois donc qu'il pourrait y avoir intérêt à ce que vous tâchiez de préciser tout cela… ».

Telle est l'origine du Chapitre II des « Quatre Âges de l'Humanité », chapitre qui présentait nécessairement un caractère conjectural, en raison de l'absence de références traditionnelles précises. D'où les remarques suivantes de René Guénon qui se montre ici encore très soucieux de stricte orthodoxie (5 novembre 1950) :

« Pour ce qui est de la division ternaire du Manvantara, je ne vois en effet aucune raison « à priori » pour ne pas l'envisager aussi bien que les autres, mais le malheur est qu'il n'existe là-dessus aucune donnée traditionnelle ; quoi qu'il faille penser de ce silence qui paraît assez difficile à expliquer, il en résulte que tout ce qu'on pourra dire à ce sujet aura forcément un caractère hypothétique, et par conséquent pourra toujours paraître contestable. À ce propos, je voudrais vous demander où vous avez trouvé pour la « Grande Année » la durée de 10.800 ans, qui paraît n'avoir pas de rapport direct avec celle de la précession des équinoxes, bien que naturellement on y retrouve les mêmes nombres cycliques fondamentaux ».

— Voici la réponse que nous avons fournie à cette dernière question de René Guénon : La période de 10.800 ans figure dans la liste des « Grandes Années » que Dupuis a donné dans son monumental ouvrage sur « L'Origine de tous les Cultes » (tome V, notes, p. 616), sous le vocable : « Grande Année d'Héraclite »[1].

Dans une autre lettre (datée du 28 janvier 1948), René Guénon précisait, à mon intention, d'une part, la question du double septénaire des 14 Manvantaras successifs d'un Kalpa, et, d'autre part, ce qu'il faut entendre par « l'Âge des Héros » :

« D'après la tradition hindoue, les Asuras sont antérieurs aux Dêvas, ce qui paraît bien impliquer que les Enfers correspondent aux cycles antérieurs et les Cieux aux cycles postérieurs par rapport à celui qui est pris comme terme de comparaison. C'est là une question tout à fait différente et même, à ce qu'il me semble, indépendante de celle de la « descente » se produisant du commencement à la fin de chaque Manvantara considéré isolément ; cela concorde d'ailleurs avec ce que j'ai indiqué dans le chapitre XXIII de « La Grande Triade ». Il est cependant possible que, suivant les points de vue, il y ait lieu d'envisager dans certains cas des correspondances différentes, car, en réalité, les deux tendances ascendante et descendante coexistent toujours dans toute manifestation, et on ne peut jamais parler que d'une prédominance de l'une sur l'autre, sans exclure la considération de cette autre. — D'autre part, il faut remarquer que les 7 dwîpas, dont la série doit se répéter deux fois dans la course des 14 Manvantaras, correspondent proprement aux 7 régions de l'espace, c'est-à-dire au centre et aux 6 directions des branches de la croix à 3 dimensions.

« L'âge des Héros » n'est aucun des 4 âges en lesquels se divise le Manvantara, ni un autre âge spécial qui viendrait s'ajouter à ceux-là, mais plutôt

[1] Voir mon ouvrage : *Les Rythmes dans l'Histoire*, 2e éd., chap. I, p. 10.

une simple subdivision ; il faudrait pouvoir se reporter à ce que dit Hésiode, et que je n'ai pas ici, mais, autant que je peux m'en souvenir, il semble bien qu'il se situe dans l'« âge de fer » même, dont il est peut-être comme la première phase, et où il représenterait encore une sorte de reflet des âges précédents. — D'un autre côté, il n'est pas sûr que cela ait un rapport direct avec le début du 6e chapitre de la Genèse, qui doit se référer à une époque plus éloignée (le commencement du Kali-Yuga correspondrait plutôt à la Tour de Babel) ; il faut se méfier des similitudes qui proviennent plutôt des traductions que du texte même… ».

« Les Quatre Âges de l'Humanité » devait paraître en 1949, à Besançon. Voici le passage de la lettre où René Guénon m'en accusait réception (3 janvier 1950) :

« J'ai reçu votre livre avant-hier, et je vous remercie bien vivement de cet envoi et de l'aimable dédicace. Je tâcherai de le lire le plus tôt possible, et je vous en reparlerai alors; bien entendu, je ne manquerai pas d'en faire un compte rendu pour les « É. T. », mais je suis toujours bien en retard pour tout… ».

Le 4 octobre de cette même année 1950, dans une de ses dernières lettres, René Guénon revenait sur ce sujet :

« Vous me demandez si j'ai eu le temps de parcourir vos « Quatre Âges » ; à vrai dire, je les ai même lus, mais il ne m'a pas été possible, comme pour bien d'autres choses d'ailleurs, de le faire aussi attentivement que je l'aurais voulu, et il faudrait que je puisse revoir tout cela de plus près pour être en mesure d'en parler comme il conviendrait… ».

— Ce projet, hélas ! n'a pas pu se réaliser puisque, comme on le sait, René Guénon cessait toute correspondance fin novembre 1950 (exactement le 25 novembre) ; lui-même devait s'éteindre quelques semaines plus tard, le 7 janvier 1951.

AVANT-PROPOS DE LA 1ère ÉDITION

Après avoir, dans notre première étude, démontré d'une façon objective l'existence, dans l'histoire, de rythmes authentiquement traditionnels (période 2.160 ans notamment), nous nous proposons maintenant d'étendre le champ de nos recherches, de façon à pouvoir embrasser, s'il est possible, l'ensemble de toute la préhistoire, pour autant qu'elle s'identifie avec cette durée cyclique de 64.800 ans que certains textes chaldéens attribuent à l'histoire de la présente humanité.

Pourrions-nous, au surplus, étendre plus loin dans le passé le champ de notre vision ? Certainement non, puisqu'au delà de cette « barrière », la chronologie des savants modernes devient extrêmement confuse, cependant que la Tradition nous enseigne qu'alors vivait une humanité différente de la nôtre, et dont nous ne savons pratiquement plus rien. Il en serait d'ailleurs de même si nous voulions, en sens inverse, traverser le mur de feu qui sépare le cycle actuel du cycle futur puisque, selon l'enseignement de toutes les Écritures sacrées, nous sommes à la veille d'un « siècle » nouveau dont nous ne savons qu'une chose, c'est qu'il débutera sous de « nouveaux Cieux » et sur une « nouvelle Terre ».

Ainsi le sujet de notre étude se trouve-t-il bien délimité dans le temps ; entre le soixante-troisième millénaire avant notre ère avec quoi débute la Préhistoire dans les jardins au climat alors délicieux du continent hyperboréen, et le commencement du siècle prochain où une nouvelle et dernière guerre mondiale mettra le point final à l'histoire, déjà vieille de soixante-cinq millénaires, de la présente humanité. En d'autres termes, nous allons donc entreprendre ici l'étude de ce cycle que les Hindous appellent le « Manvantara », et que nous aurons d'ailleurs à situer dans une période plus vaste, le Kalpa, ou cycle d'un monde.

Cela dit, quant au cadre bien précis de notre présent travail, il nous faudra ensuite choisir une méthode d'investigation et nous aurons à constater, tout d'abord, l'effondrement de la plupart des hypothèses scientifiques modernes en vogue au XIXe siècle, ce qui nous incitera à recourir à la seule Tradition comme guide de nos recherches.

C'est donc en nous basant sur les anciens textes traditionnels gréco-romains, hébreux, hindous et chinois, que nous allons décrire le déroulement du cycle total de notre humanité ; tout d'abord suivant le rythme ternaire des trois cycles polaires dont chacun correspond à l'une des trois fonctions du Roi du Monde ; ensuite à travers la succession des quatre Âges traditionnels d'or, d'argent, d'airain et de fer ; puis, enfin, dans la ronde des cinq Grandes Années de chacune treize mille ans environ, dont nous verrons qu'elles correspondent respectivement à la période d'expansion et d'hégémonie de chacune des grandes races humaines. Chemin faisant, nous constaterons que la chronologie établie d'après les données traditionnelles cadre bien avec les découvertes de la préhistoire en sorte que, abstraction faite d'hypothèses d'ailleurs démodées ou contestées, on peut conclure que les données de la science la plus récente ne font que confirmer les traditions

les plus anciennes (sauf en ce qui concerne la question, extrêmement énigmatique d'ailleurs, des Pôles et Cercles d'Évolution, en liaison avec les changements de visage de notre planète au cours des différentes Grandes Années).

Ainsi sera brossé entièrement le tableau de l'histoire de notre vieille humanité, qui à la veille de disparaître, et tel un homme sur le point de mourir, se remémore les images successives de sa longue existence, depuis la « Grande Paix » de sa lointaine enfance aux temps idylliques de l'Âge d'Or, jusqu'aux années de frénétique agitation et de « guerres d'enfer » des derniers temps de l'âge sombre, en passant par la naissance des arts et des lettres au cours de l'âge d'argent ou de la jeunesse, celle-ci suivie bientôt par l'époque chasseresse et guerrière de l'âge mûr (ou d'airain).

Au sujet de l'évolution « descendante » de notre humanité au cours des quatre âges, nous devons prévenir ici une objection basée sur les théories spéciales à Fabre d'Olivet et à son disciple Saint Yves d'Alveydre, pour qui le déroulement des quatre âges serait l'inverse de celui qu'enseignent Hésiode, Virgile et Ovide. À cette objection nous répondrons seulement ceci, que Dupuis, après avoir dans son « Origine de tous les cultes », passé en revue toutes les anciennes traditions connues à son époque, n'a pas mentionné d'autre mode de succession des quatre âges traditionnels que celui-ci :

« Les Hiérophantes de l'Orient ne cessaient de répéter que le monde allait en se détériorant au physique et au moral et qu'enfin tout serait détruit pour être régénéré, lorsque la malice des hommes serait parvenue à son comble et l'on voulait que l'âge présent fût l'âge coupable et le dernier comme le plus malheureux. Le commencement du cycle était en quelque sorte le printemps de la nature qui, forte et vigoureuse, déployait toute son énergie et sa fécondité ; c'était l'âge d'or et de la félicité. Elle avait ensuite son été, son automne et son hiver, après lesquels revenait encore le printemps ; ou figurément, l'âge d'argent, d'airain et de fer, qui finissait aussi par le retour de l'âge d'or, lequel ramenait encore les autres à sa suite… ».

Une autre remarque importante est relative à la forme même de l'ouvrage qui ne devra, en aucun cas, être considéré comme un nouveau manuel de préhistoire ; l'auteur qui n'est nullement un spécialiste ne pouvait évidemment prétendre concurrencer dans leur domaine, les Marcel Boule, Comte Bégouën et autres préhistoriens connus ; mais, étant un esprit synthétique et non pas analytique, il lui était possible d'appliquer à l'histoire globale de notre humanité les derniers enseignements des meilleurs métaphysiciens contemporains, et plus particulièrement, M. René Guénon, le très savant auteur du Symbolisme de la Croix *et de la Théorie des* États Multiples de l'Être.

Pour cette même raison, le présent ouvrage différera considérablement de L'Évolution régressive *de MM. Salet et Lafont, en ce sens que ces dernier auteurs se sont basés essentiellement sur les travaux de la science la plus récente, travaux*

qu'ils ont essayé de faire cadrer, par le truchement d'une hypothèse nouvelle intitulée L'Évolution régressive, avec les enseignements de la théologie romaine, d'où une œuvre de caractère nettement analytique en même temps que fort hypothétique, par définition d'ailleurs. À titre d'indication, signalons notamment que ces auteurs ont proposé, contrairement à la doctrine traditionnelle que nous exposerons plus loin, d'appliquer la division en quatre âges à la durée totale du monde actuel, ce qui rejette l'âge d'or de la présente humanité dans un passé beaucoup trop lointain, pour ne pas dire « fabuleux ».

C'est d'ailleurs pour éviter cet écueil que nous avons limité strictement notre sujet aux quelques soixante-cinq millénaires de notre humanité, dont nous allons maintenant étudier les âges successifs à la lumière des différentes doctrines traditionnelles d'Orient et d'Occident, puisqu'aussi bien il ne nous est plus possible de tenir compte des hypothèses scientifiques jusqu'alors à la mode, non plus que de la seule théologie de l'Église romaine qui, en fait, ignore totalement cette question[1].

Nota. — La documentation relative aux quatre *Yugas* dans la doctrine hindoue nous a été obligeamment communiquée par M. Olivier Lacombe, que nous tenons à remercier ici.

Quant aux calculs relatifs à la durée des différents cycles, ils sont conformes aux enseignements donnés par M. René Guénon dans l'article « *Quelques remarques sur la doctrine des cycles cosmiques* » (in *Études Traditionnelles* d'octobre 1938).

[1] Certains théologiens ont même adopté complètement l'hypothèse évolutionniste moderne : quant aux auteurs plus anciens et d'inspiration traditionnelle, ils ne connaissent rien d'autre que le texte de la Genèse (ex. le *Dictionnaire de théologie* de Wetzer, article « cycle »).

CHAPITRE I

GÉNÉRALITÉS

EFFONDREMENT DES HYPOTHÈSES ET RETOUR À LA TRADITION

Vers la fin du siècle dernier, la science expérimentale moderne, ayant rompu toute attache avec la Tradition, crut pouvoir affirmer et justifier sa domination définitive et totalitaire en proposant une explication « scientifique » du monde, explication devant rendre inutiles et caducs les anciens dogmes relégués au rang de mythes primitifs sinon de fables enfantines.

Cette nouvelle « Weltanschauung »[1] devait notamment remplacer le texte quelque peu obscur et abstrus de la Genèse, tant par une nouvelle Cosmogonie que par un vaste exposé du processus transformiste d'apparition des différentes formes vivantes, depuis les végétaux les plus simples jusqu'aux animaux les plus complexes et, pour employer le mot d'un auteur récent « du poisson à l'homme » ! Ce système qui continue toujours d'inspirer les ouvrages scolaires ainsi que les traités de vulgarisation scientifique — voire même jusqu'aux essais antimodernes de quelques auteurs récents (c'est le cas notamment pour *L'Évolution régressive* de MM. Salet et Lafont) — ce système offrait l'avantage d'être simple sinon simpliste, donc facile à exposer dans les ouvrages de vulgarisation, et de plaire à tous puisque, d'une part, les agnostiques pouvaient, grâce à lui, comprendre la genèse du monde et l'apparition des formes vivantes sans faire appel à la théologie, tandis que, d'autre part, les transformistes chrétiens s'imaginaient trouver dans le même système et moyennant un peu d'eau bénite, un génial complément aux lacunes et aux obscurités de la Bible. Ainsi tout le monde était-il content : la Science, alors à son apogée, ayant expliqué le mystère de nos origines, ne pouvait manquer, dans un bref avenir, d'assurer le bonheur de tous les hommes : le Progrès marchait à pas de géant et les modernes, désormais maîtres du passé, envisageaient l'avenir avec une présomptueuse confiance.

On sait comment les faits sont venus ruiner brutalement et définitivement la croyance au Progrès de l'humanité ; mais ce qu'on sait beaucoup moins, c'est que, dans le même temps que sombrait ce soi-disant dogme, des théories nouvelles venaient ruiner à leur tour tout le vaste échafaudage des hypothèses explicatives de l'apparition des formes vivantes en général et de l'homme en particulier. Pour mieux nous expliquer, nous allons tout d'abord exposer, d'après un traité élémentaire de géologie publié en 1919, les théories cosmogoniques modernes alors à la mode :

« Laplace, et après lui Faye, ont formulé cette hypothèse que les planètes et le Soleil formaient à l'origine une même nébuleuse : masse à l'état de vapeurs, animée d'un mouvement de rotation. Les parties extrêmes de cette nébuleuse, en se

[1] Vision du monde.

refroidissant par rayonnement dans l'espace se condensèrent et se séparèrent du noyau principal pour former les diverses planètes qui, à leur tour, durent, de la même façon abandonner quelques-unes de leurs parties pour constituer leurs satellites…

« La Terre, qui est l'une de ces planètes, aurait donc été à un moment donné une sphère liquide, dont la périphérie, en se refroidissant, s'est solidifiée en une croûte s'épaississant de plus en plus et renfermant dans son centre un noyau encore liquide. Les vapeurs constituant son atmosphère se sont à leur tour condensées pour former les masses océaniques et ces eaux, d'abord à haute température, ont réagi sur l'écorce terrestre en dissolvant ou désagrégeant certains éléments qu'elles ont ensuite déposés en d'autres parties ; c'est l'origine de la sédimentation.

« Le refroidissement continuant toujours, le noyau interne diminuait de volume. L'écorce terrestre solide, ne pouvant suivre ce mouvement de contraction a dû se plisser, se rider pour garder contact avec son noyau liquide, d'où des déformations ayant donné naissance aux dépressions océaniques et aux reliefs continentaux. En certains points même, l'écorce peu élastique a dû se briser, se fissurer et donner passage aux matières internes en fusion, aux épanchements éruptifs. Aujourd'hui encore, ces mêmes phénomènes se produisent avec une amplitude sans doute moindre et donnent lieu aux phénomènes des tremblements de terre et des volcans.

« D'un autre côté, ces parties émergées et saillantes étaient à l'extérieur sans cesse attaquées, dégradées, dissoutes par les éléments atmosphériques, dont l'action devait s'exercer dans des conditions d'intensité dont nous n'avons qu'une faible idée aujourd'hui, et entraînées et déposées dans les parties basses des océans… On peut s'imaginer la puissance énorme de dégradation d'une pareille atmosphère à très haute température et de pression 250 à 300 fois plus grande que celle d'aujourd'hui, exerçant son action et se condensant sur une croûte brûlante.

« … Enfin la température baissant suffisamment et l'atmosphère assez éclaircie, épurée, centralisée, la vie des êtres organisés (végétaux, animaux) devint possible, d'abord dans les mers, où le régime était plus uniforme, puis sur les continents… »[1].

Quant à l'apparition de la vie d'abord, puis des différentes espèces, voici comment on l'expliquait. Apparition d'un être monocellulaire originel, par photosynthèse des éléments simples (puisqu'aussi bien la chimie organique réalise journellement la synthèse de nombreux produits issus des êtres vivants). Ensuite, production à partir de cet être primitif, de nouveaux êtres de plus en plus complexes, par voie de filiation et de descendance, par sélection naturelle ou par mutation et cela jusqu'à ce que l'évolution fasse apparaître les animaux supérieurs et même l'homme ; c'est ainsi notamment que le savant R. Broom, du Cap, a décrit un processus d'évolution allant du poisson à l'homme.

[1] *Notions de Géologie pratique*, par M. Douat.

Or voici qu'une à une toutes les hypothèses hasardeuses qui soutenaient ce vaste édifice sont ruinées chacune à leur tour par des théories ou des critiques nouvelles.

Tout d'abord s'écroule l'hypothèse du refroidissement progressif de la Terre au cours des grandes ères géologiques, et notamment du carbonifère au tertiaire, si l'on admet, avec Wegener, que les gisements carbonifères sont les restes d'une forêt équatoriale située à 90° d'une région polaire présentant des vestiges glaciaires[1]. D'autres auteurs ont d'ailleurs soutenu la même thèse de la permanence du climat, donc de l'absence de traces quelconques d'un refroidissement de notre planète. En conséquence, toute la théorie des périodes géologiques, basée sur la croyance au refroidissement, s'effondre et ne peut plus être considérée que comme une méthode conventionnelle de classification des terrains, sans aucune valeur chronologique quant à l'histoire de notre planète.

Parallèlement, la croyance à l'existence d'un soi-disant « feu central » perd tout son sens, maintenant que l'on sait d'où provient la chaleur croissante constatée dans les puits de mine : soit la radioactivité des roches composant les socles continentaux. Aussi bien Wegener donne-t-il des volcans une explication nouvelle qui dispense de recourir à l'hypothèse du feu central : les laves proviendraient des matériaux en fusion accumulés à la base, et dans certaines régions de fracture, des socles continentaux, la fusion étant provoquée par l'accumulation de la chaleur due à la radioactivité. Et puisque ces phénomènes n'affectent que la couche superficielle du globe, il est permis d'admettre, dès maintenant, que Dante avait raison quand il décrivait[2] le centre de la Terre comme un antre glacé[3].

Toujours pour la même raison : absence totale de traces d'un quelconque refroidissement de la Terre au cours des grandes « ères » géologiques, il faut abandonner également l'hypothèse de la formation du relief par contraction de l'écorce terrestre : finie l'image enfantine d'un globe qui se ride comme une orange desséchée !

En fait la théorie de Wegener fournit à cette question de la formation du relief une réponse entièrement différente : les chaînes de montagne constitueraient des bourrelets de Sial provoqués, soit par l'affrontement de deux masses continentales primitivement séparées, soit par le frottement d'une masse continentale en cours de déplacement, contre le fond de Sima[4].

Par ailleurs, la même théorie permet d'envisager sous un jour entièrement neuf — et de façon beaucoup plus logique, semble-t-il — tout ce qui se rapporte à la figure de la Terre au cours des « ères » géologiques et, de ce fait, toutes les reconstitutions géographiques proposées par les auteurs classiques sont à réviser

[1] Wegener *: Genèse des Continents et des Océans*.
[2] *La Divine Comédie*. Enfer, chant XXXIII[e].
[3] Voir plus loin : *Anomalies de température des eaux souterraines*.
[4] Wegener, *op. cit.*

entièrement. Par contrecoup, la paléontologie se présente sous un jour entièrement neuf en raison de la nouvelle solution proposée au sujet de la migration des espèces animales et végétales.

Il n'est pas jusqu'à la théorie récente des « glaciations » qui ne soit à rejeter à son tour[1]. En effet, la constatation, par différents auteurs, de traces glaciaires en des points différents du globe peut s'interpréter notamment par la migration des pôles : c'est ce qu'admet notamment Wegener dans son essai de reconstitution de la géographie « carbonifère ». Plus récemment, un auteur français, M. Blanchard, étudiant plus spécialement cette question, a proposé pour ce problème du déplacement des pôles une solution qui nous ramène directement à Platon et à la « Grande Année » des Anciens. La stratigraphie elle-même a été récemment remise en cause (en 1972), comme on le verra tout à l'heure.

Quant à l'hypothèse du transformisme, si en vogue il y a trente ans et que les ouvrages classiques présentent toujours comme un dogme intangible, il semble qu'elle soit à la veille d'être abandonnée dans les milieux scientifiques, ceux du moins que la passion n'égare pas. C'est ainsi que M. P. Lemoine, professeur au Museum, a pu écrire les lignes significatives suivantes : « L'évolution est une sorte de dogme auxquels ses prêtres ne croient plus, mais qu'ils maintiennent pour leur peuple. Cela, il faut avoir le courage de le dire, pour que les hommes de la génération future orientent leurs recherches d'une autre façon ». On notera à ce sujet que les travaux de M. Vialleton et notamment *L'Origine des êtres vivants*, ont puissamment contribué à la ruine des théories évolutionnistes. Or il se trouve que la conclusion de ce savant ne fait que confirmer ce qu'écrivait quarante ans plus tôt, dans *La Voie métaphysique*, l'un des meilleurs métaphysiciens de notre temps, Matgioi : « Ainsi la forme humaine sera toujours la forme humaine ; et il n'est pas plus possible à un homme d'engendrer un bœuf, qu'à un bœuf d'engendrer un homme… ; les anthropoïdes feront (toujours) des anthropoïdes, les singes des singes, et les hommes des hommes ; et cela sera ainsi, tant que s'écoulera, dans l'Univers, le courant des formes[2] ».

Aussi bien l'assertion étonnante d'un théologien contemporain (M. P.-M. Périer), que les motifs de défiance de beaucoup de catholiques à l'égard du transformisme sont dus entre autres « à l'insuffisance de la culture métaphysique », cette assertion fera-t-elle sourire ceux qui savent que, trente ans après Matgioi, M. René Guénon, maître incontesté de la métaphysique contemporaine et auteur du *Symbolisme de la Croix*, se montrait aussi opposé que son prédécesseur taoïste aux théories évolutionnistes. Au surplus, de petits faits ont montré que les transformistes « spiritualistes » étaient des spécialistes passionnés sinon fanatiques plutôt que des savants amoureux de la pure et stricte vérité. Nous voulons parler de l'attitude pour le moins étrange de certaines critiques « spiritualistes » à l'égard de *L'Évolution régressive* de MM. Salet et Lafont. C'est ainsi que le comte Bégouën

[1] M. René Guénon ne l'a d'ailleurs jamais admise, non plus que l'hypothèse des ères géologiques.
[2] La science actuelle affirme de même que « Les espèces sont fixes ».

n'hésitait pas à qualifier cet ouvrage de « poison »[1]. Pourquoi un terme aussi déplacé dans une controverse scientifique ? Serait-ce parce que les auteurs de *L'Évolution régressive* avaient dévoilé dans leur essai la colossale supercherie de Dubois, l'astucieux inventeur du soi-disant Pithécanthrope de Java, supercherie qui n'est pas sans jeter sur le monde « savant » un certain discrédit ?

Finalement, le résumé de tout ceci, c'est que toutes les hypothèses plus ou moins ingénieuses que nous avions apprises sur les bancs de l'école quant à la genèse de notre globe, à son histoire ainsi qu'à l'apparition et l'évolution de la vie sur la planète, toutes ces théories s'écroulent sous le choc des travaux les plus récents, comme se sont écroulées les plus grandes et les plus orgueilleuses cités européennes dans les incendies et les explosions de la deuxième guerre mondiale, en sorte que nous nous trouvons aujourd'hui devant un monde en ruines où tout est à rebâtir, matériellement et spirituellement. Aussi bien et puisque la reconstruction dans le domaine intellectuel nous intéresse seule ici, allons-nous suivre, afin d'éviter les errements du passé, le sage conseil du professeur Paul Lemoine en « orientant nos recherches d'une autre façon ».

À *priori*, ceci pourra sembler difficile : comment pourrait-on, en effet, s'engager dans une autre voie que nos aînés et quelle boussole utiliser, le cas échéant, pour se diriger à coup sûr ? Fort heureusement, cette recherche va nous être facilitée par certaines des observations précédentes qui vont nous fournir des indications d'autant plus précieuses qu'elles se trouvent concorder parfaitement avec l'une des conclusions de notre étude sur *Les Rythmes dans l'Histoire*. Nous y avions constaté en effet, à plusieurs reprises, que certaines données traditionnelles hindoues et chaldéennes relatives à la doctrine des cycles se trouvaient pleinement confirmées par l'histoire; de même nous venons de rappeler que l'hypothèse du déplacement des pôles, de Blanchard, remettait en honneur la « Grande Année » de Platon, tandis que, par ailleurs, les travaux de Vialleton relatifs à l'origine de la vie aboutissaient aux conclusions d'inspiration traditionnelle de Matgioi, dans sa *Voie métaphysique*. Même en physique du globe, nous avons noté également que la description traditionnelle, par Dante, du centre de la Terre comme un séjour glacé, contredite autrefois par l'hypothèse du « feu central », redevenait de plus en plus plausible, depuis que la radioactivité des roches composant les socles continentaux permettaient d'expliquer les phénomènes volcaniques. Enfin nous pourrions rappeler cet autre fait que la courbe de l'activité solaire coïncide pratiquement avec une courbe des cycles planétaires tracée par K.-F. Krafft, d'où il résulte que l'astrologie traditionnelle des Anciens se trouverait, elle aussi, confirmée par les dernières recherches scientifiques.

Voici donc remises en honneur les données traditionnelles transmises par l'Antiquité ; il s'ensuit que la boussole que nous cherchions pour orienter nos recherches sur l'histoire de la présente humanité est désormais toute trouvée : c'est la Tradition « perpétuelle et unanime » qui va maintenant guider nos travaux et

[1] *Quelques souvenirs sur le mouvement des idées transformistes*, p. 48.

ceux-ci seront d'autant plus faciles que nous pouvons aujourd'hui bénéficier de nombreux ouvrages traditionnels récents, en particulier ceux, remarquablement clairs, de M. René Guénon ; et ceux-ci nous seront d'un précieux secours pour expliquer ce qu'il y a souvent d'obscur chez les auteurs anciens.

Toutefois, avant de passer à la définition des cycles cosmiques, il sera utile de compléter la discussion précédente par le rappel de certains faits peu connus ou volontairement méconnus, car il s'est avéré ces dernières années que l'hérésie évolutionniste avait la vie dure.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

a) Anomalies de température des eaux souterraines[1].

La température des caves et des sous-sols profonds est constante et égale à la température moyenne du lieu (Paris : 11° environ). D'autre part, on sait que lorsqu'on s'enfonce dans la terre, la température croît de 1° par 33 mètres environ. Dans ces conditions, comment s'expliquer les variations considérables de température que présentent entre elles les différentes sources ? Si un grand nombre suivent la règle du degré géothermique, comme l'eau du puits artésien de Grenelle qui, puisée à une profondeur de 548 m, a une température de 27° 44, d'autres très nombreuses s'en écartent notablement.

Les géologues expliquent que la température de l'eau puisse être supérieure, mais de telles explications ne sont plus valables lorsque la température de l'eau est inférieure à la moyenne annuelle. Ces cas sont d'ailleurs assez rares : source de Forges-les-Eaux (Seine Inférieure) qui avait 6° en 1814, (actuellement, après travaux d'aménagement, 10° 5 à 11° 5) ; Fresnes-les-Rungis (bassin de Paris), de 9° 6 à 9° 8 ; Trebas (Tarn) 6°; et surtout les sources d'Hamman Righa et de Tenied el Had en Algérie (environs d'Alger) : 8° et 9°.

De même, on a constaté que la température des océans, dans les grands fonds, est voisine de zéro. On admet généralement, sans bien insister sur le mécanisme de l'opération, que l'eau froide des pôles, plus lourde (maximum de densité à 4°) gagne le fond des mers. Sans même s'arrêter aux difficultés de circulation qu'il faut supposer exister, cette explication est en défaut pour les mers fermées comme la mer Caspienne. De plus si le fond de la mer est à 6.000 mètres de profondeur, d'après le degré géothermique la température devrait y être de 200° environ. Il y a là une contradiction évidente qui n'a jamais été signalée et qui semble bien difficile à expliquer. En tout cas il est intéressant d'attirer l'attention sur ce problème et d'une façon générale sur la température des eaux profondes trop rarement notée par les observateurs. La réponse à ce problème nous est donnée par la Divine Comédie où Dante décrit le centre de la terre, séjour symbolique de Satan, comme un antre glacé. Si donc l'intérieur de la terre est froid, alors l'eau des grands fonds océaniques ne peut pas se réchauffer et reste toujours à la température de 4°. Quant à l'élévation de température que l'on constate quand on s'enfonce dans le sol, elle est due à la radioactivité des roches cristallines qui constituent les socles continentaux. Il s'agit là d'un phénomène relativement superficiel, sans influence sur la température du centre de la terre.

b) Récente remise en cause de la stratigraphie[2].

L'auteur, M. Guy Berthault, rappelle tout d'abord le principe de la stratigraphie énoncé en 1783 par l'Abbé Girard-Soulavie :

---

[1] Résumé d'un article de *La Nature* du 1er janvier 1938, p. 28.
[2] D'après l'étude publiée par M. Guy Berthault : « *L'Évolution, fruit d'une illusion scientifique* » (Noël 1972).

« Toute carrière (entendez strate), est plus vieille que celle qui la recouvre et plus jeune que celle qu'elle recouvre ». De ce principe (qui n'a jamais été scientifiquement prouvé), deux corollaires furent déduits :

« Le principe de continuité postulant que toute couche sédimentaire est de même âge en tout point ; le principe d'identité paléontologique postulant que deux couches contenant les mêmes fossiles sont de même âge.

« Sur ces trois principes, universalisés, fut établie la classification chronologique des roches fossilisées, schématisée, vers le milieu du XIX^{e} siècle, par l'échelle stratigraphique.

« Et c'est bien sur l'acception de cette échelle, notamment la succession chronologique des espèces que sont fondées toutes les théories évolutionnistes et transformistes ».

Toutes ces belles théories viennent d'être remises en cause par un rapport, paru en 1971, sur les recherches effectuées en haute mer, depuis Août 1968, par le navire américain « Glomar Challenger », qui fore les fonds sous-marins à plus de 5.000 mètres sous l'eau, et jusqu'à 1.000 mètres de profondeur, recherches auxquelles participent 120 géologues internationaux.

Voici les conclusions que M. Guy Berthault a tirées de ce rapport, ainsi que de la correspondance qu'il a échangée avec dix-sept des géologues précédents :

« Lorsqu'on est en présence d'une série verticale de couches sédimentaires fossilisées, on dira que les faciès observés en succession verticale proviennent de dépôts contemporains de faciès adjacents, ce qui signifie qui ni les couches, ni les espèces fossilisées, ne se succédèrent chronologiquement, mais que les couches prirent naissance en même temps dans l'étendue de l'océan, et que dans cette même étendue coexistèrent ces espèces, et qu'ainsi, la soi-disant série évolutive des ammonites à laquelle on s'est si souvent référé comme preuve de l'évolution, n'est selon la règle de Walther, qu'un ensemble d'espèces distinctes ayant vécu à des profondeurs et des températures différentes, dont la forme varie selon ces mêmes facteurs, mais entre lesquelles on ne peut connaître pas plus de liens évolutifs ou mutants qu'entre les oursins de formes différentes qui vivent, selon l'espèce, de 10 à 120 mètres sous l'eau ».

En résumé, les couches superposées d'un même faciès étant contemporaines, ainsi que leurs fossiles, l'une des bases de l'évolutionnisme s'effondre, à savoir l'échelle stratigraphique fondée sur le principe de superposition.

c) Les tricheries des transformistes.

Depuis la fin du siècle dernier, quelques préhistoriens transformistes de mauvaise foi, « très orgueilleux quant à eux-mêmes, mais beaucoup moins quant à leurs ancêtres », n'ont pas hésité à tricher, soit par omission, soit par fraude, avec la

stricte vérité scientifique, ceci dans le but de prouver que l'homme descend effectivement du singe.

Il faut dire que l'époque s'y prêtait ; le transformisme fut longtemps considéré comme un dogme intangible que ses « prêtres » se devaient de défendre, fût-ce par de pieux mensonges, contre les attaques des traditionnalistes ; et comme ce « dogme » avait fini par s'imposer au grand public, il en est résulté que les fraudes des transformistes ont eu un succès considérable, notamment dans les ouvrages de vulgarisation ; on peut citer notamment : le Pithécanthrope de Java, le crâne de Piltdown et le Sinanthrope de Pékin.

En 1890, « le jeune médecin militaire hollandais, Eugène Dubois, frappé par les doctrines de Haeckel et par ses raisons d'admettre… l'existence passée d'un être intermédiaire entre les Singes supérieurs et l'Homme, qu'il appelait Pithécantropus, c'est-à-dire Homme-Singe, se fit confier une mission aux Indes hollandaises pour y découvrir le Pithécanthrope »[1].

En 1891, Dubois découvrait à Trinil (Java) : une calotte crânienne simienne (d'un grand singe) et deux molaires simiennes ; puis l'année suivante, à 15 mètres de la calotte, il trouva un fémur nettement humain. Trois ans plus tard, Dubois écrivait qu'il avait trouvé l'ancêtre de l'homme, et son opinion prévalut dans le monde entier.

Or, ce que Dubois ne disait pas, et qu'il ne révélera que trente ans plus tard, c'est qu'en 1890 il avait découvert à Java deux crânes d'Homo Sapiens. Il s'ensuivait que le fémur humain découvert en 1891 appartenait à un Homo Sapiens et non pas à un « Pithécanthrope » imaginaire.

En somme, Dubois avait menti par omission volontaire d'un fait qui venait contredire le dogme transformiste. Il ne sera pas seul à procéder ainsi. On constate en effet que la plupart des préhistoriens transformistes ignorent l'existence des squelettes humains découverts à la Denise, près du Puy-en-Velay; en 1844, dans des terrains très anciens, mais comme ces fossiles étaient antérieurs à ceux de Neandertal, les savants préféraient ne pas en parler car il était entendu que l'Homo Sapiens était postérieur à l'homme de Neandertal. Pareillement, en Amérique, des fossiles humains découverts dans des terrains très anciens ont été rejetés comme trop identiques aux Indiens actuels, et donc contraires aux théories transformistes qui avaient cours à l'époque.

Il nous reste encore à parler de deux supercheries célèbres : le crâne de Piltdown : « the Piltdown Forgery », et le Sinanthrope de Pékin[2].

[1] G. Montandon : *L'homme préhistorique et les Préhumains*.
[2] On trouvera toute la documentation relative à ces deux affaires dans le livre du R. Patrick O'Connel : « *Science d'aujourd'hui et les problèmes de la Genèse* ». En anglais : « *Science of today and the problems of Genesis* ».

« Un des plus célèbres faux dévoilés par les méthodes scientifiques fut l'homme de Piltdown (1911 à 1915) ..., il se révéla que ce n'était pas du tout un homme primitif, mais un assemblage de crâne d'homme actuel et de mâchoire de singe. La mâchoire avait été « vieillie » artificiellement ».

L'affaire du Sinanthrope de Choukoutien, près de Pékin, rappelle celle de Java. Dans les fouilles de Choukoutien, on trouva d'abord (vers 1926), parmi des cendres et des débris, les crânes d'un type de singe de grande taille qu'on baptisa « Sinanthrope » et qui fut considéré comme un préhumain. Mais en 1934, on découvrait également trois crânes humains du type moderne et les restes de squelettes de six êtres humains. Cette découverte est généralement passée sous silence par la plupart des auteurs transformistes, mais on peut se fier ici au témoignage du R. Patrick O'Connell car il a eu en mains tous les rapports relatifs à ces fouilles, et comme il connaissait le chinois et l'anglais, rien ne lui a échappé.

⁂

Conclusion du Pr. Louis Bounoure : Les espèces sont fixes !

Louis Bounoure, professeur de biologie générale à l'Université de Strasbourg, avait eu comme professeur un biologiste néo-lamarckien, Frédéric Houssay, l'élève n'en fut pas moins amené peu à peu, par ses propres travaux, à répudier totalement l'évolutionnisme. C'est qu'en effet, l'acquisition scientifique des cent dernières années peut se résumer, dans le domaine de la biologie, par cette simple affirmation : « Les espèces sont fixes ». Les variations et les mutations se réalisent dans le cadre de l'espèce, mais on n'a jamais observé le passage d'une espèce à une autre espèce.

La paléontologie confirme ceci. Des espèces ont disparu brusquement, et d'autres ont apparu qu'on a appelé crypto-gènes parce qu'on ignorait leur origine. En fait, on n'a jamais pu découvrir les chaînons manquants dans la chaîne de l'évolution, et pour cause, ils n'existent pas : « Au surplus, l'idée d'évolution apparaît comme une vue anthropomorphique, contradictoire avec la notion même de vie. L'ordre vital implique une perfection essentielle, inséparable de l'aptitude à vivre, or toute perfection exclut le perfectionnement… »[1].

Nous ajouterons, pour le lecteur qui voudrait approfondir le problème de l'évolution, que le Pr. Louis Bounoure a donné une critique générale de l'évolutionnisme dans son livre « *Déterminisme et finalité* » (Paris 1957) et dans « *Le Monde et la vie* » (N^{os} d'octobre et novembre 1953).

[1] Louis Bounoure : *Recherche d'une doctrine de la vie*, p. 134.

LE KALPA, OU CYCLE D'UN MONDE

Nous avons montré comment l'effondrement des hypothèses géologiques, et plus particulièrement celle relative au soi-disant refroidissement de la Terre, entraînait comme conséquence nécessaire l'abandon de la théorie moderne des « âges géologiques » ; ce qui nous avait amené à reprendre en considération l'ancienne doctrine traditionnelle des cycles. Or, en ce qui concerne le problème qui nous préoccupe ici, c'est-à-dire l'histoire de la présente humanité et sa situation dans le cours de l'histoire du monde actuel, il se trouve justement que M. René Guénon en a résumé les points essentiels dans un article succinct, mais clair et précis, intitulé « *Quelques remarques sur la doctrine des cycles cosmiques* »[1]. Nous aurons souvent l'occasion d'en utiliser les précieux enseignements et dès maintenant nous allons en extraire les définitions essentielles suivantes : « On appelle *Kalpa*[2] le développement total d'un monde, c'est-à-dire d'un état ou degré de l'Existence universelle »[3].

Le Kalpa, ou cycle total d'un monde, se divise en *Manvantaras* ou ères de *Manus* successifs, au nombre de quatorze « formant deux séries septénaires dont la première comprend les Manvantaras passés et celui où nous sommes présentement, et la seconde les *Manvantaras* futurs ».

Quant aux durées de ces différents cycles, il résulte des calculs indiqués dans l'article précité de M. R. Guénon, que la durée totale du Manvantara est de 64.800 ans (soit cinq Grandes Années de 12.960 ans ou trente cycles cosmiques de 2.160 ans) et l'on en déduit immédiatement que la durée du monde actuel est à peine de :

$$7 \times 64.800 = 453.600 \text{ ans},$$

(puisque nous touchons seulement à la fin du septième Manvantara).

Une première remarque, qui saute immédiatement aux yeux, c'est que nous voilà fort loin des millions — voire même des milliards d'années — que certains savants modernes attribuent généreusement à notre globe. Par contre, MM. Lafont et Salet admettent, eux aussi, dans leur *Évolution régressive* une durée de 450.000 ans environ pour notre globe ; seulement, comme nous l'avons déjà signalé, ces auteurs conservent toujours la division en quatre « ères » géologiques, tandis que la doctrine traditionnelle propose ici une division septénaire absolument incompatible avec la division quaternaire des savants modernes.

Une autre particularité du plus haut intérêt est celle qui se rapporte à la question des Sept Pôles et des Sept Terres :

---

[1] *Études Traditionnelles*, octobre 1938.
[2] Dans la doctrine hindoue.
[3] Ceci se réfère aux considérations métaphysiques exposées par M. René Guénon dans *Le Symbolisme de la Croix*.

« Ainsi, dans la Kabbale hébraïque, les *sept terres*, tout en étant figurées extérieurement par autant de divisions de la terre de Chanaan, sont mises en rapport avec les règnes des « sept rois d'Edom », qui correspondent assez manifestement aux sept *Manus* de la première série ; et elles sont toutes comprises dans la « Terre des Vivants », qui représente le développement complet de notre monde, considéré comme réalisé de façon permanente dans son état principiel ».

Ces dernières lignes se réfèrent évidemment à la conception proprement métaphysique, *in principio*, de la succession temporelle des sept Manvantaras, lesquels sont symbolisés spatialement par *sept terres* ; mais ne peut-on pas en déduire que les *sept terres* figurent respectivement les sept aspects différents que présente notre globe au cours des sept Manvantaras ? C'est d'ailleurs ce qui semble résulter des données correspondantes de l'ésotérisme islamique où les « sept terres » sont « tout à tour manifestées extérieurement, dans les diverses périodes qui se succèdent au cours de la durée totale de ce monde ». D'autre part, chacune des « sept terres » est régie par un *Qutb* ou « Pôle », qui correspond ainsi très nettement au *Manu* de la période pendant laquelle sa terre est manifestée; et ces sept *Aqtâb* sont subordonnés au « Pôle » suprême, comme les différents *Manus* le sont à l'*Adi-Manu* ou *Manu* primordial… Ajoutons encore que les sept Pôles terrestres sont considérés comme les reflets des sept Pôles célestes, qui président respectivement aux sept cieux planétaires.

Si maintenant nous quittons le domaine « non-manifesté » des principes pour revenir à celui de la manifestation, alors il devient évident que les sept « Pôles » deviendront les sept Pôles terrestres régissant respectivement chacune des « sept terres », c'est-à-dire chacun des sept aspects successifs que représente notre globe dans la suite des sept Manvantaras, et ceci qui peut se résumer ainsi : « À chacun des sept Manvantaras successifs correspond une « terre » ou aspect particulier du globe régi par un pôle, ou mieux, par une position particulière du pôle », ceci ressemble singulièrement à certaines conclusions de A. Wegener : Par exemple, au sujet de l'époque dite « carbonifère », le savant allemand se représente la terre comme comportant un seul vaste continent dont la ceinture équatoriale se retrouve aujourd'hui dans les différents bassins houillers dispersés autour du globe, tandis que le Pôle Sud se trouvait dans l'actuelle région du Cap de Bonne-Espérance et le Pôle Nord à l'ouest de la Californie. Par la suite ce continent primordial (Ur-Kontinent) se serait disloqué en blocs continentaux, cependant que les Pôles se déplaçaient progressivement vers les positions actuelles, en sorte que la Terre passait bien par différentes époques caractérisées chacune par un aspect particulier du globe, celui-ci étant régi chaque fois par une position correspondante de l'axe des Pôles.

Ce qu'il faut ajouter ici, quant à la succession des sept Manvantaras, c'est que, traditionnellement, le passage d'un cycle à l'autre est toujours conçu comme « instantané », donc cataclysmique, et non pas progressif, ce dernier caractère ne s'appliquant qu'à l'intérieur d'un cycle mineur comme le Manvantara ou même

l'une de ses subdivisions, « Âge » ou « Grande Année ». Ceci complique singulièrement la tâche des géologues qui, dans un but évident de simplification, avaient abandonné la théorie cataclysmique de Cuvier, bien que cette dernière n'ait jamais été infirmée par les découvertes de la paléontologie. Bien au contraire, les discontinuités constatées dans la succession des fossiles ainsi que les brusques apparitions de certaines espèces dites « crypto-gènes » concordent parfaitement avec la théorie cataclysmique traditionnelle : « Les géologues contemporains sont tous frappés par les *apparitions brusques* de nouvelles formes animales ou végétales, et leur opinion a d'autant plus de valeur que, de formation évolutionniste et se disant acquis à cette doctrine, ils n'émettent certainement pas leur opinion à la légère »[1].

En conclusion de tout ceci, il semblerait donc logique, *a priori*, de remplacer l'hypothèse moderne des « ères géologiques » par la doctrine traditionnelle relative à la succession des sept Manvantaras du présent Kalpa, ce qui conduirait à identifier les fossiles des ères géologiques les plus anciennes avec les restes de la flore et de la faune des Manvantaras passés, mais ici l'ésotérisme soulève une très grave objection qu'il nous faut exposer maintenant. Est-il possible, en effet, que quelque chose ait pu subsister des Manvantaras antérieurs au nôtre ? Tous les êtres, animaux et végétaux (hors ceux dont les germes ont été conservés dans « l'arche »), n'ont-ils pas disparu dans le cataclysme cosmique qui sépare deux Manvantaras successifs ? L'objection est capitale et elle réduirait singulièrement la portée de la paléontologie moderne, en même temps qu'elle limiterait strictement la préhistoire humaine à l'actuel Manvantara, ou période de 65.000 ans, que nous proposons d'étudier maintenant.

[1] M. Paul Lemoine : *Encyclopédie française*, tome V, p. 82-83.

LE MANVANTARA, OU CYCLE D'UNE HUMANITÉ

On appelle *Manvantara*, ou ère de Manu (dans la tradition hindoue), la période cyclique de 64.800 ans correspondant au développement total d'une humanité (dont le Manu est le Régent). Cette humanité évoluera sur une « Terre » ayant ses pôles et son aspect propres, en passant par différentes phases ou âges successifs, jusqu'à l'épuisement total de ses possibilités, après quoi un cataclysme cosmique terminal bouleversera l'aspect du ciel et du globe (donc la position de l'axe polaire), pour faire place ensuite à de « Nouveaux Cieux » et à une « Nouvelle Terre », séjour, d'abord paradisiaque, d'une nouvelle humanité régie par le Manu propre au Manvantara nouveau.

À l'opposé, c'est-à-dire à l'origine du Manvantara présent, la transition cataclysmique d'un cycle à l'autre est décrite, dans la Tradition hindoue, sous la forme d'un déluge quelque peu analogue à celui de la Bible (bien que celui-ci soit beaucoup plus récent). Dans les deux cas, les Écritures sacrées nous apprennent que Dieu ordonne à un juste de construire « l'arche dans laquelle devront être renfermés les germes du monde futur, pendant le cataclysme qui marque la séparation des deux *Manvantaras* successifs ». Ce juste s'appelle Satyavrata dans la tradition hindoue, où il devient le Manu Vaivaswata du cycle actuel et l'on voit que son rôle est semblable à celui de Noé « dont l'arche contient également tous les éléments qui serviront à la restauration du monde après le déluge »[1].

Cette analogie entre Noé et le Manu Vaivaswata n'est d'ailleurs pas fortuite, mais résulte, au contraire, de la loi d'analogie entre les cycles, loi fort importante pour nous et que nous aurons l'occasion d'appliquer fréquemment à propos de la subdivision des « Âges » ou des « Grandes Années » en cycles mineurs. En voici l'énoncé, d'après M. René Guénon : « En vertu de la loi de correspondance qui relie toutes choses dans l'Existence universelle, il y a toujours et nécessairement une certaine analogie, soit entre les différents cycles du même ordre, soit entre les cycles principaux et leurs divisions secondaires ». Il résulte notamment de ceci qu'un cycle mineur, comme la Grande Année, pourra être considéré comme l'analogue du Manvantara lui-même et présenter, soit une similitude originelle (c'est le cas notamment pour les Déluges hindou et biblique, le premier correspondant au début du Manvantara et le second à l'origine de l'actuelle Grande Année) ; soit des divisions similaires en trois, quatre ou cinq cycles mineurs.

C'est ainsi, par exemple, que nous étudierons une subdivision de l'âge sombre en quatre sous âges de durées respectivement proportionnelles à celles des âges principaux, ainsi qu'une subdivision quinaire de la Grande Année, analogue à la division du Manvantara lui-même en cinq Grandes Années.

La même loi d'analogie implique également certaines correspondances entre le Manvantara ou cycle total d'une humanité, et le cycle de la vie humaine d'une part,

[1] René Guénon : *Les mystères de la lettre Nûn*, in *Études Traditionnelles* d'août 1938, p. 339.

puis, d'autre part, certaines périodes astronomiques comme le jour, le mois lunaire et l'année. C'est ainsi que Dupuis, dans l'*Origine de tous les cultes*, compare l'âge d'or au printemps, l'âge d'argent à l'été, l'âge d'airain à l'automne et l'âge de fer à l'hiver. De même, certains auteurs anciens ont assimilé l'enfance à l'état primordial d'Adam au Paradis Terrestre, ce qui est exact en ce qui concerne l'état d'« innocence » et de « simplicité » qui caractérise aussi bien le premier âge de l'homme que celui de l'humanité. Ceci revient évidemment à faire correspondre l'enfance avec l'Âge d'or, la jeunesse avec l'Âge d'argent, l'âge mûr avec l'Âge d'airain et la vieillesse avec l'Âge de fer. C'est d'ailleurs ce qu'a voulu faire un moderne, Pascal, mais dans un sens fort contestable, car de telles analogies sont très complexes, ainsi que nous le verrons plus loin.

Pour en revenir au Manvantara lui-même, nous avons à nous poser maintenant les questions fondamentales suivantes dont le développement constituera l'essentiel du présent ouvrage : Quelle est la durée exacte du Manvantara et quelles sont ses principales divisions ainsi que les durées respectives de celles-ci ? Ensuite, comment situer, soit le début, soit la fin du cycle total ?

À ces deux questions qui sont demeurées longtemps des énigmes insolubles (du moins en Occident), M. René Guénon a donné, ici encore, des réponses claires et concises, d'une part, dans l'article cité précédemment (en ce qui concerne les durées) et, d'autre part, dans l'ouvrage intitulé *Le Règne de la Quantité* (quant à la fin du cycle). Il ressort de l'article précité que la durée du Manvantara, calculée à partir de la période traditionnelle de 4.320 ans (double de notre cycle cosmique de 2.160 ans), est de :

$$15 \times 4.320 \text{ ans} = 64.800 \text{ ans},$$

(et nous rappellerons que le calcul est basé sur les proportions relatives des quatre âges, dont nous parlerons plus loin). Quant aux divisions traditionnelles du cycle, on connaît surtout celle des quatre âges, car il en est fréquemment question chez les auteurs grecs ou latins, et il faut y ajouter également cette division du cycle en cinq Grandes Années, sur laquelle Dupuis s'est étendu assez longuement, mais en y introduisant beaucoup de confusions. Enfin nous compléterons ces deux divisions, quaternaire et quinaire, par une nouvelle, ternaire, dont les auteurs anciens ne parlent d'ailleurs jamais, bien qu'elle paraisse aussi naturelle qu'une division par quatre ou cinq. Peut-être conviendrait-il encore d'envisager une division binaire analogue à celle de la succession du jour et de la nuit, ainsi qu'une division par six, mais cette dernière, très voisine d'ailleurs de la Grande Année, se rattache à la division ternaire dont elle ne constitue qu'une subdivision. Quant à la division binaire, malgré son intérêt théorique, il nous est impossible d'en parler faute de pouvoir la situer exactement dans le cours du cycle. Tout au plus pourrons-nous renvoyer ici à Platon qui envisage effectivement deux phases principales dans le cours du cycle total : une première phase, dite divine, pendant laquelle le monde est gouverné directement par la Divinité, et une deuxième phase pendant laquelle le

monde, que les Dieux ont quitté, est abandonné à son triste sort et ne subsiste quelque temps encore que par l'impulsion initiale reçue au cours de la période divine antérieure.

Toutefois, en se plaçant à un autre point de vue, on peut remarquer ceci : La division binaire devant comporter une « nuit » et un « jour », il s'ensuit que le passage d'un Manvantara au suivant devra correspondre symboliquement à « Minuit », ou à « Noël » et, dès lors, il en résulte que la période obscure, ou « nuit », est à cheval sur les deux cycles successifs. Dans ces conditions, le crépuscule du soir correspondra au « Crépuscule des Dieux », et le début de la nuit, à l'Âge sombre (ou Âge de fer) du cycle finissant, tandis que la fin de la nuit, jusqu'à l'aurore, figurera l'Âge d'or du cycle naissant, et l'on peut déjà constater que la durée totale ces deux âges (soit 6.500 + 4 fois 6.500 = 32.500 ans), est exactement égale à la moitié de la durée du Manvantara (65.000 : 2 = 32.500 ans). Pareillement, le « jour », représenté par les deux Âges successifs d'argent et d'airain, durera également 32.500 ans (3 fois 6.500 ans + 2 fois 6.500 ans). Ainsi se trouve bien réalisée une division binaire du Manvantara en deux phases, nocturne et diurne, de durées égales[1].

Cela dit, nous allons passer maintenant à l'étude détaillée de chacun de ces modes de divisions en commençant par le ternaire, que nous ferons suivre du quaternaire des quatre âges traditionnels, puis du quinaire des cinq Grandes Années. Ensuite nous nous étendrons quelque peu sur les subdivisions du dernier Âge et de la dernière Grande Année ; mais auparavant, il nous faut terminer le présent chapitre en signalant, pour les réfuter, quelques erreurs relatives à la doctrine traditionnelle des cycles.

Quant à la chronologie des derniers temps, nous l'étudierons dans un autre ouvrage, par l'application de la doctrine des cycles à certaines périodes particulièrement remarquables de l'histoire contemporaine.

[1] Ces durées ont été « arrondies » : 65.000 pour 64.800, et 6.500 pour 6.480.

DE QUELQUES ERREURS RELATIVES À LA DOCTRINE TRADITIONNELLE DES CYCLES COSMIQUES

J'ai déjà eu l'occasion de signaler (*É. T.* n° 411) quelques-unes des erreurs que l'on rencontre habituellement à propos de la doctrine des cycles, erreurs venant de ce que la plupart des auteurs qui ont écrit sur ce sujet ne la connaissaient que très superficiellement, ou très partiellement.

Depuis lors, la confusion n'a fait que croître en ce domaine, comme le montre l'article ci-après intitulé : « *Les Enfants-fleurs du Verseau* ». À propos des « hippies », l'auteur écrit ceci : « On ne fait plus de politique, mais on fabrique une religion nouvelle, la religion du « *tout est permis* ». On va rechercher au fond de la Gnose et de la Kabbale toute une eschatologie astrologique qui fait entrer l'Humanité dans l'ère du Verseau. Ce qu'on ne dit pas, c'est que, pour les cabalistes, l'Ère du Verseau est celle du « Prince de ce Monde ». Certains, parmi les hippies, se comparent aux premiers chrétiens qui renversèrent le monde païen pour construire un monde nouveau, placé sous le signe du Poisson. Les « *hippies* » disent qu'ils sont le « *peuple nouveau* » de l'ère d'Aquarius, du Verseau »[1].

On voit, par ces quelques lignes, que l'annonce de l'Ère du Verseau a fini par troubler pas mal de jeunes cervelles ; il est donc urgent de revenir sur ce sujet afin de dissiper, s'il est possible, quelques-unes des erreurs les plus répandues et les plus tenaces en ce domaine si mal connu, de la doctrine traditionnelle des cycles cosmiques.

Voyons tout d'abord cette « Ère du Verseau » dont Paul le Cour s'était fait le prophète, et que ses disciples inattendus, les « *hippies* », considèrent comme le temps du « tout est permis ». Il est certes bien vrai que l'Ère des Poissons touche à sa fin, et que le point vernal approche du signe du Verseau, ce qui implique un changement graduel de perspective spirituelle pour l'humanité. Seulement il faut ajouter ceci, que les « enfants du Verseau » oublient, ou ignorent :

1°) Il est dit, dans l'Évangile, que la prochaine « Fin des Temps » sera immédiatement précédée par l'avènement de l'Antéchrist : « Mais auparavant, il faut que vienne le Fils de perdition ». C'est même pour cette raison que les cabalistes identifient l'Ère du Verseau avec le règne du « Prince de ce Monde » ; règne éphémère d'ailleurs puisque, selon d'Apocalypse, il ne durera que quarante-deux mois (et non pas mille ans comme l'annonçaient, en leur temps, les dirigeants nationaux-socialistes). Quoiqu'il en soit, l'Ère du Verseau, vers laquelle nous précipite le tourbillon de la vie moderne, sera bientôt là, puisque quelques décennies seulement nous en séparent : est-ce pour en hâter le proche avènement que les « hippies » ont rejeté la morale chrétienne pour adopter celle du « tout est permis » ? En tout cas il faut voir là un stade avancé de cette désintégration de la civilisation moderne, dont René Guénon avait signalé les premiers indices voilà

[1] *Spectacle du Monde*, n° 91, p. 86.

déjà plus de quarante ans, dans *La Crise du Monde Moderne*. Les pauvres « hippies » se font donc beaucoup d'illusions quand ils s'imaginent représenter l'avant-garde de l'humanité future, alors qu'en réalité ils ne sont que les produits tarés d'un monde corrompu et proche de sa ruine, parce que de plus en plus matérialiste et athée : « Quand le Christ reviendra, trouvera-t-il encore la foi sur la terre ? ».

2°) La fin prochaine de l'Ère des Poissons ne ressemblera pas du tout à ce que l'on a pu voir dans les temps antiques. En effet, les changements précédents de signes du zodiaque, soit du Taureau au Bélier (vers 2.300 av. J.-C.), puis du Bélier aux Poissons (130 av J.-C.), se sont effectués d'une façon insensible, sans que le passage d'un signe au suivant ait été marqué par un quelconque cataclysme. Or, si l'on en croit les Livres sacrés de toutes les traditions, la prochaine « Fin des Temps », qui doit coïncider avec la fin de l'Ère des Poissons, sera bel et bien cataclysmique, car « les puissances des cieux seront ébranlées ». Et saint Jean a pu annoncer, dans l'Apocalypse, qu'au-delà de cette « Fin des Temps », il voyait de « *nouveaux cieux et une nouvelle terre* ». On a bien lu : « de nouveaux cieux » ; il s'ensuit qu'il ne sera plus question, au début du nouveau cycle, d'une quelconque « Ère du Verseau » !

Une autre erreur, autrefois très fréquente et, à l'époque, inévitable, consistait — et consiste encore pour quelques-uns — à vouloir tout expliquer ici en se basant exclusivement sur la Bible. C'est le cas, notamment, des Témoins de Jéhovah, lesquels croient toujours que Dieu a créé le monde en 4.026 av. J.-C., et que l'histoire humaine ne devant, disent-ils, durer que 6.000 ans, se terminerait en 1975, pour être suivie par le Millénium — alors qu'en réalité le Millénium annoncé par saint Jean est loin derrière nous (il s'est terminé dramatiquement le 13 mai 1310 par le supplice des 54 Templiers brûlés vifs à Paris, pour avoir proclamé hautement leur innocence). Quant à la durée de la présente humanité, elle n'est pas de 6.000 ans, mais d'environ 65.000 ans (exactement 64.800 ans) ; 6.000 ans, c'est très approximativement la durée de l'Âge Sombre (c'est-à-dire du quatrième et dernier Âge de notre Humanité), dont le début se situe environ 4.500 ans av. J.-C. ; tous ces chiffres, fournis par la doctrine traditionnelles des cycles, concordent d'ailleurs avec ceux que proposent les préhistoriens — à condition toutefois de ne pas remonter plus loin que 60.000 ans environ. Il n'en est évidemment plus de même lorsqu'on cherche à chiffrer l'âge de notre globe ; si tout le monde, ou presque, s'accorde pour rejeter la date de 4.026 av. J.-C. que fournissent les généalogies bibliques, par contre les chiffres avancés, aussi bien par les savants modernes (soit 3 ou 4 milliards d'années), que par la doctrine hindoue interprétée littéralement, diffèrent grandement de ceux qui se déduisent de la doctrine traditionnelle des cycles lorsqu'elle est correctement interprétée, soit ici 453.600 ans. Nous nous trouvons ainsi devant deux problèmes bien distincts, quant aux discordances relatives à l'ancienneté du monde, à savoir, d'une part, les évaluations des savants modernes et, d'autre part, les chiffres fabuleux des textes hindous,

fabuleux si on les compare à la durée ci-dessus de 453.600 ans. Nous allons donc examiner séparément chacun de ces deux problèmes, en commençant par le second.

Il convient, avant tout, de rappeler ici que, jusqu'à une époque toute récente, la « loi des Mystères » interdisait de divulguer aux profanes l'enseignement ésotérique réservé à l'élite. Il s'ensuit que les chiffres ci-dessus, relevés dans les textes sanscrits, sont, tels quels, inutilisables :

1°) Durée du Manvantara : 4.320.000 ans ;

2°) Durée du Kalpa (ou « Jour de Brahma ») :

$$14 \times 4.320.000 \text{ ans} = 60.480.000 \text{ ans} ;$$

3°) Durée de l'« Année de Brahma » :

$$360 \times 60.480.000 = 21.772.800.000 \text{ ans} ;$$

4°) Durée du Para, ou « Vie de Brahma » = 100 « Années de Brahma ».

En réalité, et comme René Guénon l'a montré dans son article « *Quelques remarques sur la doctrine des cycles cosmiques* » (*É. T.*, octobre 1938), ce qu'il faut considérer dans le tableau précédent, c'est le nombre 4.320, abstraction faite des zéros supplémentaires qui y ont été ajoutés, dans le but probable d'égarer les chercheurs plus curieux que qualifiés. Je rappellerai succinctement qu'à partir de ce nombre cyclique fondamental : 4.320, on trouve aisément :

1°) La durée de la Grande Année, soit :

$$3 \times 4.320 \text{ ans} = 12.960 \text{ ans} ;$$

2°) La durée du Manvantara :

$$5 \times 12.960 \text{ ans} = 64.800 \text{ ans} ;$$

et :

3°) La durée du Kalpa :

$$2 \times 7 \times 64.800 \text{ ans} = 2 \times 2.453.600 \text{ ans} = 907.200 \text{ ans}.$$

Telles sont donc, finalement, les durées exactes des cycles cosmiques et l'on voit que les chiffres qui nous sont donnés ainsi sont loin d'être astronomiques ! Mais ici, avant d'aller plus loin, il faut expliquer pourquoi René Guénon nous a exposé clairement ce qui était jusqu'alors demeuré obscur. La raison de ce fait nous est donnée par Saint-Yves d'Alveydre qui, dans la « *Mission de l'Inde* », a révélé ce qui suit :

« Depuis Irshou et depuis Çakya-Mauni, pour les hauts initiés agartthiens, l'Anneau de Lumière cosmique qui enveloppe le Symbole pyramidal de leur Association, signifiait par sa fermeture sur lui-même que la divine Providence opposait à l'Anarchie du Gouvernement général de la Terre la Loi des Mystères, la défense de livrer au-dehors des trésors de Science qui n'auraient fait que prêter au Mal une force incalculable.

« En 1877, date divinement mémorable dans ma vie, le Brahmâtmâ vit de ses yeux ce qui suit et, après lui, de degrés en degrés, les hauts initiés contemplèrent le même Signe.

« L'Anneau cosmique s'écarta lentement... Successivement, il se fractionna sous les regards du Souverain Pontife puis de ses assesseurs, …

« Après avoir consulté les Intelligences célestes, sur le sens à accorder à ces Signes, le Suprême Collège de l'Agarttha, guidé par son vénérable Chef, y reconnut un ordre direct de Dieu annonçant l'Abrogation progressive de la Loi des Mystères… » (« *Mission de l'Inde* », p. 120-121).

D'après ce texte, la Loi des Mystères aurait donc été abrogée en 1877, et, en effet, depuis cette époque, on constate que la connaissance n'a pas cessé d'augmenter, comme la Bible, de son côté, l'avait également annoncé : « Dans les Derniers Temps, la connaissance augmentera »[1]. Il s'ensuit qu'en 1938, le temps était arrivé où la doctrine traditionnelle des cycles devait être dévoilée, ce que René Guénon fera en précisant, d'une part, les chiffres exacts des durées du Manvantara et du Kalpa, et, d'autre part, « qu'il n'y a pas lieu d'envisager de cycle plus grand que le Kalpa ». Mais ceci soulevait une nouvelle question : que faut-il alors entendre par : « Année de Brahma » et « Vie de Brahma », s'il n'y a pas de cycle plus grand que le Kalpa ou « Jour de Brahma » ?

Ce qu'il faut entendre par-là, symboliquement et non plus littéralement, c'est cette « chaîne des mondes », que l'on représente également par le collier de perles, ou encore le rosaire, ainsi qu'il est dit dans la Bhagavad-Gîtâ : « Sur Moi toutes choses sont enfilées comme un rang de perles sur un fil ». Dans cette image, chaque perle représente un monde, et donc un Kalpa ou cycle d'un monde, et le collier tout entier la succession logique des 360 Kalpas d'une « Année de Brahma » ; succession logique et non pas chronologique parce que la condition temporelle ne s'applique proprement qu'à notre monde et non pas aux autres.

Voilà donc ce qu'il faut entendre par : « Année de Brahma » ; quant à l'expression : « Vie de Brahma » (100 années de Brahma), voici comment on peut l'expliquer :

[1] Dans tout cela, il s'agirait donc, avant tout, de divulgations de connaissances traditionnelles réservées jusqu'à nos jours à des milieux particuliers ; ensuite, et à un autre point de vue, du développement des sciences analytiques et expérimentales propres à la civilisation profane du monde moderne.

« La *chaîne des mondes* est généralement figurée sous une forme circulaire car, si chaque monde est considéré comme un cycle, et symbolisé comme tel par une figure circulaire ou sphérique, la manifestation tout entière, qui est l'ensemble de tous les mondes, apparaîtra elle-même en quelque sorte comme un « cycle des cycles ». Ainsi, non seulement la chaîne pourra être parcourue d'une façon continue depuis son origine jusqu'à sa fin, mais elle pourra l'être de nouveau, et toujours dans le même sens, ce qui correspond d'ailleurs, dans le déploiement de la manifestation, à un autre niveau que celui où se situe le simple passage d'un monde à un autre, et, comme ce parcours peut être poursuivi indéfiniment, l'indéfinité de la manifestation elle-même est exprimée par-là d'une façon plus sensible encore… Dans les termes de la tradition hindoue, le passage d'un monde à un autre est un *pralaya,* et le passage par le point où les extrémités de la chaîne se rejoignent est un *mahapralaya* »[1].

En résumé, et compte tenu des explications qui précèdent, on peut dire que, dans le domaine strictement temporel où l'on se place d'habitude, le terme de Kalpa, ou cycle d'un monde, ne convient qu'au monde actuel, dont la durée globale sera de 907.200 ans, ladite durée comprenant d'une part les sept Manvantaras passés (y compris le nôtre, qui touche à sa fin), soit en tout 453.600 ans, et d'autre part, les sept Manvantaras futurs. Il s'ensuit de là que l'âge du monde n'est pas encore de 453.600 ans : voilà déjà une première conclusion, d'ailleurs importante, sur laquelle nous reviendrons longuement tout à l'heure.

On a vu que le cycle d'un monde pouvait être figuré par un cercle, ou une sphère (une perle par exemple), l'appellation « *Jour de Brahma* » en représente un autre symbole : le jour, en effet, correspond au déroulement d'un cycle complet. En conséquence, l'« *Année de Brahma* », dont la suite des jours peut être figurée par le collier de perles tout entier représentera également la « *chaîne des mondes* », et le *Para*, ou « *Vie de Brahma* » (100 années de Brahma), correspondra à son tour à la répétition indéfinie du parcours de la « *chaîne des mondes* », répétition indéfinie qui symbolise, comme l'a montré René Guénon, l'indéfinité même de la manifestation.

Cela dit, il nous faut revenir au premier problème évoqué tout à l'heure, à propos de l'âge du monde. Nous avons déjà montré qu'il ne fallait pas prendre au sens littéral les chiffres fabuleux que l'on rencontre à ce sujet dans les textes hindous, mais on pourrait objecter ici que les savants modernes comptent, eux aussi, en millions, et même en milliards d'années lorsqu'ils évaluent les durées des ères géologiques. En vérité, cette grave discordance entre les chiffres que fournissent respectivement, pour l'âge du monde, d'une part, la doctrine traditionnelle des cycles, soit moins de 453.600 ans, et, d'autre part, la science moderne : 4 milliards d'années et plus, cette discordance soulève un problème qu'il nous faut maintenant regarder bien en face, et résoudre s'il est possible, faute de

[1] René Guénon : *Symboles fondamentaux de la Science sacrée* ; chap. LXI : *La chaîne des mondes*, p. 369.

quoi toute la lumière n'aura pas été faite dans le domaine de la doctrine des cycles cosmiques.

À priori, on pourrait être tenté ici de rejeter en bloc toute la science moderne, mais cette solution simpliste ne permettrait pas d'expliquer le fait de la concordance remarquable des chronologies traditionnelle et moderne, tant qu'on reste dans les limites de l'actuel Manvantara. La discordance signalée ci-dessus ne concerne, en effet, que la chronologie du début du monde, et non pas les périodes proches de nous, telles, par exemple, celles des âges de la préhistoire. Comment expliquer toutes ces contradictions ? À ce sujet, on pourra déjà observer que la science moderne comporte, dans le domaine de la géologie, des lacunes et des erreurs. en particulier, l'oubli de l'existence des cataclysmes cosmiques qui séparent les Manvantaras successifs ne peut que fausser les données du problème qui se pose aux géologues, et il en est peut-être encore de même quant aux transformations provoquées par les transmutations biologiques : il s'agit là en effet de découvertes récentes, trop récentes pour qu'il en ait été tenu compte dans les calculs des durées des ères géologiques. Pareillement, l'hypothèse fausse, de l'existence d'un soi-disant « feu central » au centre de notre globe, continue toujours à servir de base aux théories relatives à la formation de la terre et, là encore, il peut y avoir une autre cause d'erreurs (Je rappellerai que, métaphysiquement, le centre de la terre est glacé, comme on peut le lire dans la *Divine Comédie*. Les éruptions volcaniques de laves en fusion sont des phénomènes « épidermiques » provoqués par l'échauffement, millénaire, des roches cristallines radioactives).

Ces différentes sources d'erreurs, dont la science moderne est victime, ne permettent toutefois pas d'expliquer pourquoi les durées des ères géologiques croissent de plus en plus vite au fur et à mesure qu'on se rapproche de l'origine du monde, alors qu'au contraire, la doctrine des cycles nous enseigne que la durée des Manvantaras est toujours la même, 64.800 ans, qu'il s'agisse du premier ou bien du septième, qui est le nôtre. Pour résoudre cette énigme il faut que nous demandions aux géologues comment ils s'y prennent pour évaluer la durée des ères géologiques. Voici leur réponse : « On mesure tout d'abord la radioactivité des roches que l'on veut étudier et, partant de là, on calcule, par extrapolation, l'âge de ces roches ». Telle est la méthode actuellement employée, et l'on voit immédiatement qu'elle suppose l'existence d'un temps rectiligne, alors qu'au contraire les Anciens avaient toujours considéré que le temps se déroulait cycliquement, autrement dit, comme un cercle. Or une telle différence dans la manière de concevoir le temps doit nécessairement se traduire dans les faits par des écarts plus ou moins considérables dans la chronologie des événements ou des ères géologiques. Que le temps soit considéré comme rectiligne par tous les savants modernes, et pas seulement par les géologues, nous est confirmé par le passage ci-après de la revue *Diogène* :

« En Occident, la succession des événements est conçue comme rectiligne ; ils s'alignent de part et d'autre de l'un d'eux tenu pour privilégié et qui sert de repère unique pour le compte des années, que celles-ci soient antérieures ou postérieures à la donnée choisie ».

Telle est la définition du temps rectiligne, définition qu'il convient de compléter par l'importante remarque suivante : la science moderne ne concevant pas d'autre monde que le nôtre, celui qu'elle étudie, il s'ensuit que le « temps rectiligne » dont il est question ci-dessus devra toujours demeurer à l'intérieur des limites du présent Kalpa ; en d'autres termes, ce que les savants appellent l'origine du monde — événement qu'ils situent dans un passé lointain, se chiffrant en milliards d'années — cette origine du monde s'identifie à celle du présent Kalpa, laquelle ne remonte, selon la doctrine des cycles, qu'à environ 453.600 ans.

La conclusion de tout ceci, c'est qu'une certaine correspondance, peut-être mathématique (puisque notre monde est soumis aux conditions « du temps, de l'espace, du nombre, de la forme et de la vie »)[1] doit exister entre le temps cyclique traditionnel et le temps rectiligne moderne. Trouver cette correspondance, tel est donc finalement le problème qui se pose à nous à propos de la discordance effarante que nous avions constatée tout à l'heure entre les durées fabuleuses des ères géologiques et la durée, relativement modeste, du Kalpa tout entier.

Cela posé, voyons maintenant comment nous pourrions découvrir cette correspondance, résoudre ce problème. Et bien, la façon même dont celui-ci est posé nous suggère comment nous devons procéder : graphiquement. Il est tout indiqué, en effet, de porter le temps rectiligne sur une droite indéfinie que la date choisie comme point de départ des chronologies (par exemple le début de l'ère chrétienne) partagera en deux demi-droites affectées respectivement, l'une aux dates avant J.-C., et l'autre aux dates après J.-C. Quant au temps cyclique, pour lequel nous adopterons évidemment le même point de départ, il sera inscrit sur un demi-cercle, tangent à la droite des temps rectilignes, le point de tangence coïncidant avec le point de départ de la chronologie rectiligne (le choix du demi-cercle sera expliqué plus loin).

À partir des données précédentes, nous pouvons maintenant tracer le diagramme représentatif des temps rectilignes et cycliques, d'où la figure ci-après, que nous avons tracée comme suit :

T'T : droite figurative des temps rectilignes ;

A : point de départ des chronologies, avant et après J.-C. ;

B'AB : demi-cercle figuratif du temps cyclique, tangent en A à T'T ;

O : centre des temps, pour le temps cyclique ;

[1] René Guénon : L'Homme et son devenir selon le Vêdantâ, p. 246 (chap. XXV).

OA : rayon du demi-cercle, perpendiculaire en A à T'T ;

BB' : diamètre du demi-cercle B'AB, parallèle à T'T ;

TA : temps rectiligne avant J.-C. ;

BA : temps cyclique avant J.-C. ;

AT' : temps rectiligne après J.-C. ;

AB' : temps cyclique après J.-C.

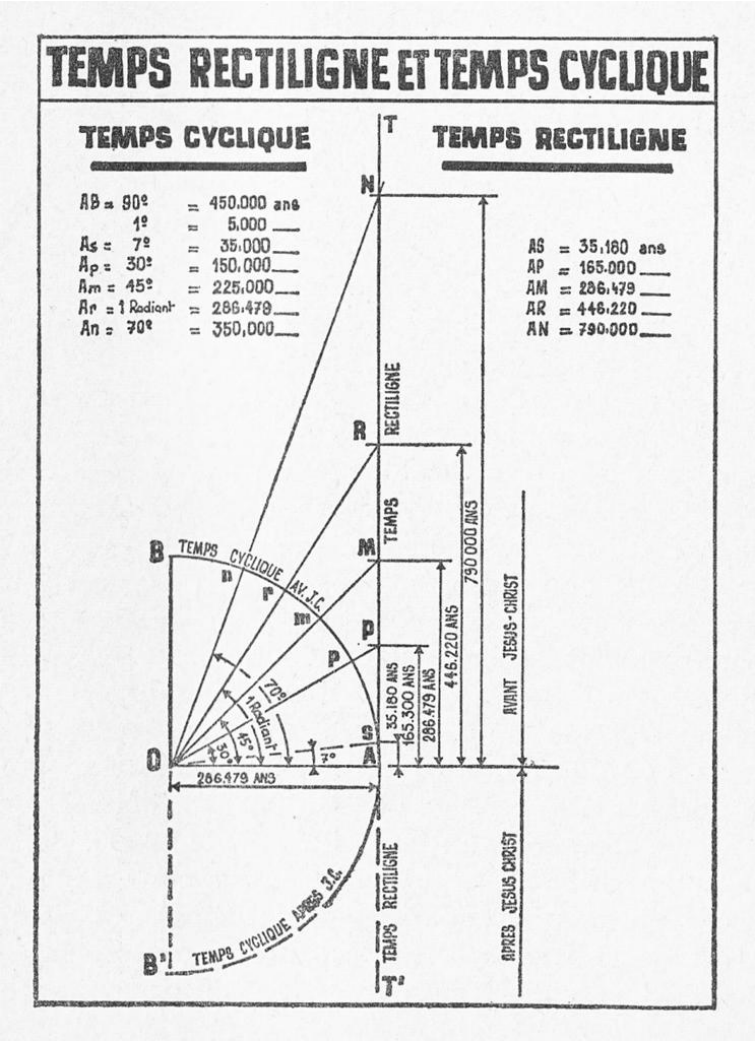


Diagramme n^{o} I

Compte tenu des explications précédentes, nous aurons donc à répartir sur le quart de cercle BA la durée du Kalpa depuis son commencement jusqu'à la fin de l'ère antique, soit en nombre rond : 450.000 ans, ce qui donne, pour l'arc de 1 degré :

$$\frac{450.000}{90} = 5.000 \text{ ans},$$

Et pour l'arc de 1 grade :

$$\frac{450.000}{100} = 4.500 \text{ ans.}$$

Nous avons ainsi déterminé l'échelle des temps pour le temps cyclique ; il reste à en faire autant pour le temps rectiligne.

À ce sujet, nous savons que, pour des périodes assez rapprochées de nous, par exemple 10.000 ans avant J.-C., les temps rectilignes et cycliques coïncident, d'où cette conclusion que l'échelle doit être la même dans les deux cas. En conséquence, nous considérerons, sur l'arc BA, l'arc *r*A égal à un radiant soit 63,6620 grades, ce qui correspond à un temps cyclique de : 63,6620 × 4.500 ans = 286.479 ans. D'autre part, on sait que l'arc de 1 radiant, soit ici *r*A, a la même longueur que le rayon, d'où : *r*A = OA ; et il s'ensuit que ce rayon OA représentera, en temps rectiligne, une durée de : 286.479 ans. Si, maintenant, nous portons sur AT une longueur AM = AO (d'où AÔM = 45°), le segment AM représente également la même durée de 285.479 ans : telle sera notre échelle des temps pour les temps rectilignes. Par ailleurs le temps cyclique correspondant au même événement M, qui se projette en *m* sur l'arc des temps cycliques, deviendra : 45 degrés × 5.000 ans = 225.000 ans.

D'une façon plus générale, voici comment, à partir des donnés précédentes, on pourra convertir le temps rectiligne en temps cyclique et vice-versa. Plusieurs cas peuvent être envisagés.

1°) On connaît le temps rectiligne, soit AN = 790.000 ans. On joint N au centre des temps, soit O, ce qui donne la droite ON qui rencontre l'arc AB en *n*, alors on sait que l'arc A*n* mesure le temps cyclique, ce qui donnera, pour un angle mesuré en degrés :

$$\text{Temps cyclique A}n = \text{AÔ}n \times 5.000 \text{ ans.}$$

Il reste donc à déterminer l'angle AÔ*n*, ce qui se fera par une opération trigonométrique très simple. On a en effet, dans le triangle rectangle OAN :

tangente $\text{AÔN} = \frac{\text{AN} = 790.000}{\text{OA} = 286.479} = 2{,}75$; ce qui correspond approximativement à un angle de 70 degrés. D'où le temps cyclique :

$$\text{A}n = 70 \times 5.000 \text{ ans} = 350.000 \text{ ans ;}$$

2°) On connaît le temps cyclique, ou, ce qui revient au même, l'angle au centre correspondant, soit par exemple AÔ*p* = 30°. Le temps cyclique est de :

$$30 \times 5.000 \text{ ans} = 150.000 \text{ ans}$$

Nous prolongerons O*p* jusqu'à sa rencontre en P avec AT. Le temps rectiligne correspondant, soit AP, sera alors :

$$AP = OA \text{ tg } A\hat{O}p = 286.479 \times \text{tg } 30° = 165.300 \text{ ans}$$

En appliquant ce calcul aux angles successifs, allant de 1 jusqu'à 90°, on pourra établir le tableau ci-joint, et ainsi se trouvera résolu le problème de la conversion du temps cyclique en temps rectiligne, et vice-versa.

Commentaire. — Comme on le constate sur la figure précédente, ce qui différencie le temps cyclique du temps rectiligne c'est, essentiellement, une question de point de vue. Pour évaluer le temps cyclique, l'observateur d'inspiration traditionnelle se placera au « Centre des Temps », d'où il verra tous les événements, même les plus lointains, se projeter sur un même arc de cercle ; exactement comme il en serait pour un astronome observant les astres : tous, même les plus lointains, sont vus sur la « sphère céleste ». Ladite sphère se réduit d'ailleurs à une demi-sphère, de même, pour l'annaliste traditionnel, le cycle d'un monde se réduit à un demi-cercle, comme on le voit sur notre graphique.

Si le point de vue de l'historien traditionnel est « central », par contre celui du savant moderne sera extérieur, ou périphérique ; il s'ensuit que le temps paraîtra s'étendre en ligne droite — comme un mur, d'où l'image du « mur des siècles » employée par Victor Hugo — et cette ligne droite n'est autre que la tangente à la « roue cosmique ». Tangente qui s'étend indéfiniment à partir du point de tangence, en sorte qu'elle n'a pas, et ne peut pas avoir de commencement : ainsi s'explique le rejet dans un passé immensément lointain, tellement lointain qu'on ne peut plus le dater, du début du monde vu par les savants modernes. En vérité, comment la science moderne, en tant que telle, pourrait-elle remonter jusqu'au Principe, jusqu'à l'origine de toutes choses, c'est-à-dire jusqu'au Verbe, puisqu'elle fait profession de l'ignorer ?

Il n'en est pas de même pour l'historien traditionnel qui, ne perdant jamais de vue le Principe, pourra aisément situer le commencement du cycle sur le cercle figuratif des temps cycliques ; et l'on s'apercevra ainsi que le cycle d'un monde a une durée bien déterminée et, somme toute, fort limitée. Ce qui est illimité, en réalité, ce n'est pas la durée du monde, mais le parcours indéfiniment répété de la « chaîne des mondes » — mais il s'agit là d'un ordre de réalité totalement inaccessible aux savants modernes.

Remarque relative au diagramme précédent.

On a vu que, sur ce diagramme, l'ensemble du Kalpa ou Cycle d'un monde était représenté par un demi-cercle seulement, et non pas par un cercle entier, comme l'exigerait le symbolisme de la « chaîne des mondes », où chaque monde est figuré, soit par une sphère (une perle du collier de Krishna), soit par un cercle. De ce point de vue, il serait donc préférable d'utiliser, pour représenter la

correspondance géométrique entre temps circulaire et temps rectiligne, un autre diagramme. C'est ce que propose M. R. Mercier, dans un commentaire du présent article :

« L'élément le plus important de l'article est la figuration géométrique de la correspondance entre temps rectiligne et temps circulaire, qui rend parfaitement claires les différences chronologiques. Cependant, la figuration du temps circulaire par un demi-cercle ne paraît pas la plus adéquate pour rendre compte de la continuité objective d'un cycle à l'autre, du progrès dans le temps circulaire, que Matgioi a figuré par une hélice cylindrique (un être ne repasse pas deux fois par le même état, comme Guénon lui aussi l'a souligné avec force). En projection sur un plan perpendiculaire à son axe, une telle hélice donne un cercle complet.

Tableau de conversion des temps cycliques en temps rectilignes

En années:

T. rect. = 286.479 x tg x
T cycl.
5.000 x degrés
4.500 x' grades

Angles degrés ou grades	Tangentes des angles	Temps cyclique (ans)	Temps rectiligne (ans)
1 degré	0,01746	5.000	5.000
2 degrés	0,03492	10.000	10.000
3 —	0,05241	15.000	15.020
5 —	0,08749	25.000	25.080
7 —	0,12278	35.000	35.180
10 —	0,17633	50.000	50.500
15 —	0,26795	75.000	75.900
25 —	0,46631	125.000	134.100
30 —	0,57735	150.000	165.300
35 —	0,70021	175.000	200.000
45 —	1, —	225.000	286.479
50 —	1,19175	250.000	340.000
55 —	1,42815	275.000	409.000
1 radiant	1,55757	286.479	446.220
60 degrés	1,73205	300.000	495.000
65 —	2,14451	325.000	615.000
75 —	3,73205	375.000	1.070.000
80 —	5,67128	400.000	1.625.000
85 —	11,43005	425.000	3.280.000
87 —	19,08114	435.000	5.500.000
88 —	28,63625	440.000	8.200.000
88° 30'	38,18846	442.500	10.941.000
89 degrés	57,28996	445.000	16.404.000
89° 30'	114,58865	447.500	32.850.000
89° 42'	190,98419	448.500	54.690.000
89° 54'	572,95721	449.500	164.100.000
99,91 gr	707,35483	449.595	202.500.000
99,93 gr	909,45645	449.685	260.000.000
99,95 gr	1.273,23928	449.775	365.000.000
99,97 gr	2.122,06575	449.865	591.000.000
99,98 gr	3.183,09876	449.910	912.000.000
99,99 gr	6.366,19767	449.955	1.824.000.000
90°=100 g	Infini: ∞	450.000	Nbre indéfiniment grand: ∞

« La correspondance géométrique la plus adéquate entre temps rectiligne et temps circulaire serait alors l'*inversion* qui fait correspondre le cercle à la droite ».

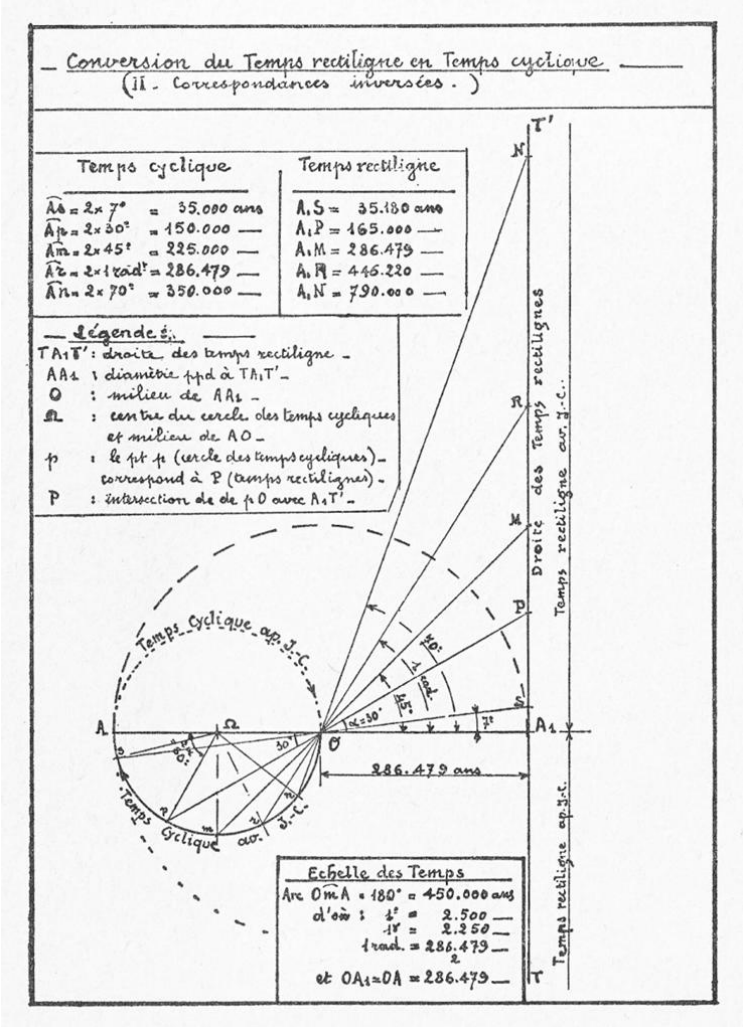


Diagramme n^{o} II

Effectivement, l'inversion qui fait correspondre le cercle entier (et pas seulement le demi-cercle) à la droite, permet de résoudre le problème de la correspondance entre temps circulaire et temps rectiligne, à condition toutefois que soit respectée la quasi-égalité entre les deux chronologies circulaire et rectiligne pour les époques très proches de nous. On arrive à ce résultat grâce à une disposition particulière de la figure, et il s'ensuit que la table de conversion précédente demeure valable, puisque les calculs sont finalement les mêmes.

Commentaire du diagramme n^{o} II.

Sur le diamètre AA_1, dont le milieu est O, nous traçons un premier cercle de centre O. Ensuite, en A_1 nous élevons la perpendiculaire TA_1T' (tangente en A_1 au cercle de centre O). Sur cette droite nous porterons les temps rectilignes, à savoir : 1° sur A_1T' les temps rectilignes av. J.-C. et 2° sur A_1T les temps après J.-C.

Maintenant, sur AO comme diamètre et avec Ω comme centre, nous traçons un deuxième cercle, sur lequel nous porterons les temps cycliques, soit sur le demi-cercle inférieur, les temps circulaires av. J.-C. et, sur le demi-cercle supérieur, les temps ap. J.-C.

La correspondance entre les points du cercle et ceux de la droite TT' se fera, par inversion, comme suit : soit *p* un point du cercle inférieur tel que l'angle $A^{\Omega}p = 2 \propto$. On joint *p* au point O et on prolonge la sécante *p*O jusqu'à sa rencontre en P avec A_1T'. Le point P est l'homologue de *p*, et le temps rectiligne A_1P correspond au temps circulaire figuré par l'arc A*p*. On constate d'autre part, sur la figure, que l'angle A_1OP est égale à $\propto$, d'où l'égalité :

$$A_1P = A_1O \text{ tg} \propto = 286.479 \text{ ans} \times \text{tg} \propto.$$

D'autre part, la durée du Kalpa, avant J.-C., soit 450.000 ans environ, ayant été répartie uniformément sur les 180 degrés du demi-cercle, il s'ensuit que le degré représentera :

$\frac{450.000}{180} = \frac{5.000}{2}$ ans. D'où la valeur du temps circulaire figurée par l'angle $2 \propto$ (arc A*p*) :

Arc A*p* = $2 \propto (°) \times \frac{5.000}{2}$ ans $= \propto ° \times 5.000$ ans.

Nous retombons ainsi sur les mêmes formules que précédemment (diagramme I) en sorte que la table de conversion précédente demeure valable.

Revenons au diagramme n° II. Le point A (du cercle $^{\Omega}$), homologue de A_1, représente le point de départ des chronologies circulaires, avant (pour le demi-cercle inférieur) et après J.-C. (pour le demi-cercle supérieur). Quant au point O, il représente, d'une part, le début du demi-cercle inférieur et donc le commencement du monde, et, d'autre part, la fin du demi-cercle supérieur, c'est-à-dire la fin chronologique du monde. Il s'ensuit que le Kalpa tout entier (ou cycle d'un monde) est bien figuré par un cercle, ce qui est conforme au symbolisme de la chaîne des mondes. Mais ceci peut prêter à confusion. En effet, dès lors que, sur notre diagramme, la fin du monde revient coïncider avec l'origine, on pourrait croire que le monde suivant va repasser par les mêmes points que le précédent et le répéter en quelque sorte ; telle est en effet la théorie de l'Éternel Retour soutenue par certains écrivains de l'Antiquité. Mais, en réalité, le symbolisme de la chaîne des mondes n'autorise pas une telle erreur, puisque chaque monde correspond à l'un des cercles — et à un seul — de la chaîne des mondes. Pareillement, lorsque la chaîne des mondes a été parcourue en entier, et que le parcours recommence, ce n'est plus au même niveau mais à un niveau supérieur : c'est ce que symbolise précisément la courbe hélicoïdale préconisée par Matgioi pour une telle représentation. En bref, on se rappellera que le diagramme précédent n'est valable qu'à l'intérieur du Kalpa — ce qui est amplement suffisant puisque aussi bien nous entendions demeurer strictement à l'intérieur des limites de notre monde ; et pour cause : la science moderne, dans ses évaluations de durées, ne peut pas prétendre aller au-delà[1].

[1] *Nota*. Cet article a paru dans les *Études Traditionnelles* de mai-août 1970.

CHAPITRE II

DIVISION TERNAIRE DU MANVANTARA

ÉTUDE THÉORIQUE : LE TERNAIRE DANS LE MANIFESTÉ ET LA LOI D'ANALOGIE DANS L'ORDRE CORPOREL

Les cycles ternaires que nous allons étudier présentement n'ayant encore jamais été mentionnés nulle part[1] (du moins à notre connaissance), n'en ont pas moins une base authentiquement traditionnelle, puisque la division que nous allons envisager trouve son pendant avec la division ternaire du corps humain, telle que l'a décrite Victor Poucel dans le premier tome de sa *Mystique de la Terre*, notamment en ce qui concerne la division ternaire des doigts de la main :

« Voici mon index *divisé en trois* comme l'était ma main, comme l'est mon corps tel quel Platon déjà l'avait vu. Sa partie supérieure, plus intellectuelle, avec sa pulpe si sensible, faite pour explorer, *pour voir si c'est vrai*… Cette partie fait fonction de la tête, tandis que son membre inférieur plus charnu et rattaché à la chair prolonge obscurément ses racines par une phalange osseuse invisible (analogue au poignet pour la main ou à l'épaule pour le bras) ».

Veut-on examiner l'ongle ? La même ordonnance ternaire s'y retrouve encore :

« Trois parties distinctes se superposent et c'est encore l'homme, toujours l'homme : en haut, une extrémité aérienne et transparente ; *la partie médiane incarnée* s'intéresse aux opérations sensibles, et en bas se lève l'astre magique, cette « *lunule* » que le docteur Carton a reconnue comme expressive des forces vitales de l'individu »[2].

On a reconnu ici le ternaire humain par excellence (qu'il ne faut pas comparer au ternaire divin de la Sainte Trinité), et que nous qualifions « humain » parce qu'il est inhérent à l'homme et le caractérise comme tel :

Esprit, âme (raisonnable), corps.

C'est précisément un ternaire analogue que nous allons retrouver en étudiant la division du Manvantara en trois cycles polaires, et l'on peut y découvrir également le reflet, sur le plan humain, de la « Grande Triade » d'Extrême-Orient : Tien-ti-jen ; soit en intervertissant les deux derniers termes :

Ciel — Homme — Terre.

---

[1] Toutefois, on peut observer que les Anciens connaissaient déjà une division ternaire du siècle : *Trois générations viriles durent un siècle*. Cf. Mentré : *Les Générations sociales*.
[2] Victor Poucel : *Plaidoyer pour le Corps*.

(Il est manifeste, en effet, que l'esprit correspond au Ciel ; l'Homme à l'Âme raisonnable et le corps à la Terre dont il est formé)[1].

En attendant de passer à l'étude des cycles polaires, il nous faut revenir à cette autre conclusion qui se dégage pour nous des remarques précédentes de Victor Poucel : la loi d'analogie dans l'ordre corporel, qui constitue, pour le domaine spatial, le pendant exact de la loi d'analogie entre les cycles, pour le domaine temporel.

« De la relation de chacune des parties au tout auquel elles semblent pouvoir se substituer, écrit encore Victor Poucel, résulte l'analogie que présentent entre elles les parties différenciées, et ce corollaire, nécessairement contenu dans la notion d'unité, est le principe même du symbolisme ».

Un bon exemple en est fourni par l'analogie de la main avec le corps puis par celle des doigts avec la main :

« La main se substitue au corps en tant qu'elle en monopolise, on peut le dire toutes les activités… *la main est le corps même* avec tous ses principes d'activité… Cet individu aveugle et pourtant aussi lumineux que mon esprit, sillonné de rides bizarres qu'ont tracées sur lui la naissance et l'habitude, c'est moi ! Dressé en face moi, il me représente…

Ce qui est vrai de la main considérée comme un tout, l'est de ses parties, et mon unité en cela s'affirme encore. Ces cinq doigts… sont des rééditions de ma main entière. Ils sont encore moi. Comme si je me regardais *dans une série de miroirs où mon image de plus en plus réduite se répercuterait à l'infini* ».

Cette image remarquable de Victor Poucel s'applique pareillement à la subdivision indéfinie des cycles en périodes de plus en plus courtes, chacune se présentant comme un reflet ou une miniature du cycle total, ainsi que nous aurons l'occasion de le constater, non seulement à propos de la division ternaire en trois cycles polaires, mais aussi et surtout à l'occasion des deux autres modes principaux de division du Manvantara : quaternaire et quinaire.

De cette subdivision indéfinie résultera même pour nous une certaine difficulté et un risque de confusion, en ce sens que nous aboutirons dans certains cas à des périodes théoriquement pareilles bien que présentant de légères différences de durées, ainsi qu'il ressort de l'exemple suivant, où nous aboutissons à des périodes qui se chevauchent, en partant, d'une part, des cycles polaires et, d'autre part, des quatre âges.

[1] Cf. René Guénon : *La Grande Triade*.

Division ternaire des cycles polaires	Division ternaire de l'âge de fer
a) Manvantara = 64.800 ans = 3 fois 21.600 ans	a) Manvantara = 64.800 ans = 10 fois 6.480 ans
b) 21.600 ans = 3 × 7.200 ans	b) Âge de fer = 6.480 ans
c) 7.200 ans = 3 × 2.400 ans	c) 6.480 = 3 × 2.160 ans
d) 2.400 ans = 3 × 800 ans	d) 2.160 = 3 × 720 ans

Nous avons bien ici, dans le premier tableau, trois périodes successives : 7.200 ans, 2.400 ans et 800 ans, qui sont très voisines des trois subdivisions suivantes de l'âge de fer : 6.480 ans, 2.160 ans et 720 ans — et cette constatation nous permettra de répéter une fois de plus que la question des cycles est loin d'être simple.

Remarque sur la chronologie du Manvantara. Dans la 1ère éd. de cet ouvrage, nous avions proposé, pour la fin du Manvantara, la date de 2030 après J.-C. Les événements survenus depuis lors en ont confirmé l'exactitude. En effet, le Cycle Moderne, qui se confond avec la 3ème division tertiaire de l'actuel cycle de 2.160 ans, aura comme durée totale 2.160 : 3 = 720 ans.

D'autre part, il a été montré[1] que le Cycle Moderne se subdivisait en 4 phases dont la dernière aura comme durée théorique 720 : 10 = 72 ans. Or, cette dernière phase a commencé en 1958 (avec le début de la Ve République) ; en conséquence elle doit se terminer, en même temps que le Manvantara tout entier, en : 1958 + 72 = 2030 (c.q.f.d.).

[1] « *L'Ère future et le Mouvement de l'Histoire* », ou « *Chronologie des Derniers Temps* ».

LE TROIS CYCLES POLAIRES ET LES TROIS ASPECTS DU « ROI DU MONDE »

Nous avons dit précédemment qu'à chaque nouveau Manvantara correspondait une « Nouvelle Terre » et de « Nouveaux Cieux », c'est-à-dire un nouvel aspect du monde ainsi qu'une nouvelle position du Pôle, symbole de l'avènement du Manu d'une nouvelle humanité.

Ceci nous amène à la division ternaire du cycle par deux voies différentes et d'ailleurs, complémentaires. En effet, la considération du « Pôle » nous incite à tenir compte des études récentes sur les déplacements de l'axe polaire, et notamment sur une des conséquences que M. Blanchard en a déduites récemment, à savoir l'existence de périodes dites « glaciaires » de 21.000 ans environ[1], périodes qui coïncident pratiquement avec celles qui résultent de la division du Manvantara en trois parties égales

$$\frac{64.800}{3} = 21.600$$

Nous ne conserverons toutefois pas le terme de « périodes glaciaires » parce que trop moderne et pouvant prêter à confusion en raison de l'emploi qui en est fait en préhistoire et en géologie ; nous préférons celui de « cycles polaires », plus traditionnel et surtout précis.

D'autre part, cette terminologie concorde avec ce que nous avons dit plus haut au sujet de la correspondance entre le « Pôle » et le « Manu », et ceci va nous permettre d'aboutir encore, par voie de déduction métaphysique, à la division ternaire précédente qui se trouvera symboliser les trois aspects de ce « Manu » ou « Roi du Monde » dont voici la définition[2] : « Le titre de *Roi du Monde*, pris dans son acception la plus élevée, la plus complète et en même temps la plus rigoureuse, s'applique proprement à *Manu*, le Législateur primordial et universel, dont le nom se retrouve, sous des formes diverses, chez un grand nombre de peuples anciens ; rappelons seulement, à cet égard, le *Ménès* des Égyptiens et le *Minos* des Grecs. Ce nom, d'ailleurs, ne désigne nullement un personnage historique, plus ou moins légendaire ; ce qu'il désigne en réalité, c'est un principe… qui peut être manifesté par un centre spirituel établi dans le monde terrestre et par une organisation chargée de conserver intégralement le dépôt de la tradition sacrée, d'origine non-humaine, par laquelle la Sagesse primordiale se communique à travers les âges à ceux, qui sont capables de la recevoir ».

Il résulte de cette longue citation, d'abord que le *Manu* ou Pôle d'un cycle déterminé s'identifie au *Roi du Monde* dont la fonction est précisément celle de Régent de ce même cycle ; ensuite que le *Roi du monde* (ou le *Manu*) n'est pas, à proprement parler, un homme, mais un principe : l'Intelligence cosmique, ou *Logos*

[1] J. Blanchard : *Hypothèse du déplacement des Pôles*.
[2] Cf. René Guénon : *Le Roi du Monde*, p. 8.

des Grecs. Ce n'est que dans le cas particulier de l'Incarnation du *Logos* que cette fonction sera représentée par un personnage historique, Jésus, que les trois Mages, par leur triple offrande de l'or, de l'encens et de la myrrhe, avaient précisément salué comme *Roi du Monde*.

Nous avons parlé de ces trois personnages énigmatiques précisément parce qu'ils vont nous permettre de pénétrer plus avant dans le problème qui nous préoccupe. M. René Guénon écrit, en effet, au sujet de la scène de l'Epiphanie[1] :

« Ces personnages mystérieux ne représentent en réalité tien d'autre que les trois chefs de l'*Agartha*. Le *Mahânga* offre au Christ l'or et le salue comme « Roi » ; le *Mahâtmâ* lui offre l'encens et le salue comme « Prêtre » ; enfin le *Brahâtmâ* lui offre la myrrhe (le baume d'incorruptibilité) et le salue comme « *Prophète* » ou Maître spirituel par excellence… ».

Le *Mahânga*, le *Mahâtmâ* et le *Brahâtmâ* sont précisément ces trois aspects de la fonction de Roi du Monde dont nous allons nous occuper maintenant. D'autre part, ces trois personnages sont les chefs de l'Agartha, c'est-à-dire du centre spirituel suprême où se trouve conservé, au cours des âges, le dépôt de la pure Tradition primordiale, et ce centre peut devenir, dans certaines périodes, inaccessible à l'humanité ordinaire. Le *Brahâtmâ* est précisément le chef suprême de ce centre, tandis que, de ses deux assesseurs, l'un, le *Mahâtmâ*, représente l'Âme universelle et l'autre, le *Mahânga*, gouverne l'organisation matérielle du Cosmos. Il en résulte que le Mahâtmâ détient l'autorité spirituelle tandis que le pouvoir temporel appartient en propre au Mahânga ; le premier correspondant, dans la Chrétienté médiévale, au Pape et le second à l'Empereur, cependant que la fonction suprême de « Roi du Monde » demeurait l'apanage du Christ lui-même.

Du point de vue cyclique il est évident que, l'unité précédant toujours la multiplicité, c'est le Brahâtmâ que l'on rencontrera d'abord au début d'un cycle temporel tel que le Manvantara et, dans cette période primitive, ce personnage s'identifie alors avec le *Manu* du cycle, cependant que l'Agartha coïncide alors avec le *Méru* ou Montagne polaire primordiale (ou encore, Terre Sainte ou Séjour des Bienheureux).

Puis, dans le cours des temps, les trois fonctions, d'abord réunies à l'état d'indistinction primordiale dans un même personnage, vont se différencier et nous verrons succéder au Brahâtmâ unique du cycle paradisiaque, d'abord le Mahâtmâ ou régent de ce second cycle que nous pourrons appeler « sacerdotal », puis enfin le Mahânga qui va dominer pendant le troisième et dernier cycle que, par opposition, nous dénommerons « impérial » ou « royal ».

On ne manquera pas d'observer ici que ce qui est dit du Brahâtmâ, qu'il peut « parler à Dieu face à face », peut s'appliquer également à l'Adam primordial de la

[1] Le Roi du Monde, p. 44-45.

Genèse et ceci laisserait supposer que le cycle polaire primordial coïncide peut-être avec la période biblique du Paradis Terrestre.

Après la « chute », l'Eden cesse d'être accessible à l'humanité ordinaire qui, en l'absence du Brahâtmâ demeuré dans la Terre des Bienheureux (avec Hénoch et Elie), sera guidée dans son nouveau destin, d'abord par le *Mahâtmâ* qui « connaît les événements de l'avenir », puis, en dernier lieu, par le Mahânga qui « dirige les causes de ces événements », et l'on voit aisément que ce passage de la prédominance de l'un à l'autre de ces aspects du Roi du Monde implique de profonds changements dans la mentalité des hommes.

Les trois étapes successives d'une telle évolution se retrouvent effectivement dans certains cycles mineurs et notamment dans l'évolution de la Cité Antique, telle que l'a décrite Fustel de Coulanges. En effet, ce dernier auteur voit d'abord, à l'origine de la civilisation gréco-romaine, une phase primordiale de prédominance du Brahâtmâ :

« Dans cette antiquité, le père n'est pas seulement l'homme fort qui protège et qui a aussi le pouvoir de se faire obéir : il est le prêtre, il est l'héritier du foyer, le continuateur des aïeux…, le dépositaire des rites mystérieux du culte et des formules secrètes de la prière. Toute la religion réside en lui.

« Le nom même dont on l'appelle, *pater*, porte en soi de curieux enseignements. Le mot est le même en grec, en latin, en sanscrit… Quel en était le sens ? L'idée de paternité ne s'attachait pas à ce mot. La vieille langue en avait un autre qui désignait proprement le père (*genitor* en latin, *gânitar* en sanscrit). Le mot père avait un autre sens… : il était synonyme de *rex*, *basileus*, c'est-à-dire « Roi »[1].

On conclura de tout ceci que, dans la première période de l'antiquité gréco-romaine, le *paterfamilias* était à la fois prêtre et roi, comme le Roi du Monde, et ceci caractérise précisément une époque de l'histoire régie par le Brahâtmâ.

À cette première phase où les familles vivent indépendantes autour de leurs foyers domestiques et sous l'autorité de leurs *paterfamilias*, rois et prêtres tout ensemble, en succède une autre où les hommes se groupent en cités autour d'un foyer commun ou prytanée. Alors se constitue une caste sacerdotale chargée d'assurer le culte et de rendre les oracles. Pendant un temps assez long, cette caste sera toute puissante dans la cité parce que les hommes n'entreprennent rien sans avoir consulté les oracles ; d'où la prédominance, nécessaire de ceux-là « qui connaissent les événements de l'avenir », donc des prêtres et devins (*vates* en latin, d'où Vatican).

Enfin une révolution provoquée par un nouveau changement de mentalité enlève le pouvoir politique à la caste sacerdotale au profit de l'aristocratie dont les

[1] F. de Coulanges : *La Cité Antique*, l. II, chap. VIII.

chefs, affranchis de la tutelle des prêtres, tenteront désormais de « diriger les causes des événements ».

Ainsi se trouve vérifiée, dans le cas particulier envisagé, la loi de succession des trois états : divin, sacerdotal et royal, avec cette réserve toutefois que l'absence de chronologie pendant la plus grande partie de cette période ne permet pas de constater l'existence de cycles précis. Pour ce faire, il nous faudrait, compte tenu de la loi d'analogie entre les cycles majeurs et mineurs, interroger le passé pour vérifier si la division ternaire s'applique bien à la période proprement historique. C'est ce que nous allons examiner maintenant.

CHRONOLOGIE DES CYCLES POLAIRES ET DE LEURS SUBDIVISIONS

La durée totale du Manvantara étant de :

$$30 \times 2.160 \text{ ans} = 64.800 \text{ ans} ;$$

Il s'ensuit que chacun des trois cycles polaires durera :

$$10 \times 2.160 \text{ ans} = 21.600 \text{ ans} ;$$

Et se subdivisera à son tour en trois cycles mineurs :

$$21.600 : 3 = 7.200 \text{ ans} ;$$

Puis chacun de ces derniers en trois phases de :

$$7.200 : 3 = 2.400 \text{ ans} ;$$

D'où la subdivision finale en cycles de 8 siècles (ou de Képler) :

$$2.400 : 3 = 800 \text{ ans}.$$

La dernière période de 2.400 ans de l'actuel Manvantara (actuellement proche de sa fin) étant entièrement accessible à l'histoire, il nous est possible de vérifier si la succession des trois cycles de 800 ans obéit bien à la loi précitée de succession des trois états, divin, sacerdotal et royal. Pour cela il nous faut tout d'abord déterminer la chronologie des cycles successifs, ce qui suppose connu, soit le début, soit la fin du cycle global de 2.400 ans. En l'occurrence, et pour faciliter nos recherches, nous adopterons ici la date de 2.030 après J.-C. proposée (comme hypothèse de travail), dans notre premier ouvrage, comme époque de la fin du Manvantara[1].

Cette hypothèse étant admise, il s'ensuit la chronologie suivante pour l'ensemble du dernier cycle de 2.400 ans :

CHRONOLOGIE DU DERNIER CYCLE DE 2.400 ANS
Début : vers 370 av. J.-C.
Première phase, du Brahâtmâ ou « Roi du Monde », de 370 av. J.-C. à 430 ap. J.-C.
Deuxième phase, du Mahâtmâ, ou de la caste sacerdotale, de 430 ap. J.-C. à 1.230 ap. J.-C.
Troisième phase, du Mahânga, ou de pouvoir temporel, de 1.230 ap. J.-C. à 2.030 ap. J.-C.
Fin du cycle vers 2.030 ap. J.-C.

A priori il apparaît déjà que la phase initiale, dite du Brahâtmâ, correspond précisément au premier avènement du Christ comme « Roi du Monde », et ceci

[1] Voir note ci-dessus relative à 2.030.

constitue déjà une remarquable confirmation de la chronologie précédente ; de même la deuxième phase comprend, avec l'an Mil, l'apogée de la papauté et du Clergé, donc de la caste sacerdotale dans son ensemble (en Occident tout au moins) ; enfin la dernière phase a bien vu, partout, le pouvoir temporel devenir prédominant cependant que l'Église perdait son hégémonie et que l'ésotérisme se voilait de plus en plus.

Si maintenant nous pénétrons plus avant dans le détail de l'histoire, nous constatons que la première phase débute avec Platon et se termine avec saint Augustin, le dernier écrivain platonicien de l'Antiquité. Si l'on ajoute que dans l'intervalle, la chaîne des disciples du grand métaphysicien grec ne s'est jamais interrompue, comptant chez les chrétiens un Origène et chez les Gréco-romains un Apulée et un Plotin, alors il est permis d'appeler « période initiatique » ou « divine » ces huit derniers siècles de l'antiquité pendant lesquels les organisations initiatiques jouèrent un si grand rôle (la primitive Église était, elle aussi, une initiation et non pas une religion). De plus on ne manquera pas d'être frappé par ce fait qu'au milieu précis de ce cycle « divin », la parole relative au Brahâtmâ s'est réalisée littéralement, puisque pendant plusieurs années et jusqu'en l'an 30 de notre ère, les hommes de Palestine et de Galilée ont pu « parler à Dieu face à face ». C'est encore le même cycle enfin qui a vu naître Virgile, l'un des plus grands initiés de l'Antiquité romaine, et dont le rôle auprès d'Auguste justifie ce que nous disions plus haut quant à l'importance de l'initiation à cette époque.

Mais cette prédominance de la hiérarchie initiatique va décliner rapidement dès que le Christianisme, reconnu par Constantin en 313, deviendra une religion exotérique, perdant ainsi, en qualité et en profondeur ce qu'il gagnait en surface et en quantité. Aussi bien les attaques contre l'enseignement ésotérique d'Origène commencent-elles dès la fin du IV^{e} siècle pour aboutir, en 407, au martyre de saint Jean Chrysostome, victime de la première persécution de l'exotérisme religieux contre l'initiation. Pour la même raison, la théologie platonicienne de saint Augustin est-elle âprement combattue dès le début du V^{e} siècle par Cassien, abbé de Saint-Victor. Entre temps, les Imperators avaient abandonné, au profit de la papauté, les anciennes prérogatives de *Pontifex Maximus*. Ensuite, la conversion générale au christianisme des peuples de l'ancienne romanité et la foi très vive qui régnait partout, conféraient naturellement au sacerdoce la prééminence dans la société du temps, et ceci d'autant plus que le clergé constituera pendant longtemps la seule caste organisée dans la société médiévale.

Cependant, à partir de l'an Mil qui semble marquer l'apogée de la caste sacerdotale en Occident, la noblesse prendra de plus en plus de puissance, suivie de près, d'ailleurs, par la bourgeoisie. Viendra alors le XIII^{e} siècle dont les légistes vont préparer les esprits à la future laïcisation de l'État. Dès lors, le troisième cycle est commencé qui verra bientôt le pouvoir temporel asservir le sacerdoce et détruire l'initiation (sous Philippe le Bel, de 1303 à 1314)[1]. Depuis lors, les différentes révolutions politiques et sociales n'ont fait qu'accentuer la tendance du pouvoir

[1] « Tandis que le Pape prétendait démontrer avec éclat le principe de sa suprématie, le nationalisme des légistes royaux revendiquait, pour l'État, indépendance, autonomie incontrôlée, puissance absolue sur ses sujets » (*Histoire de l'Église*, par Paul Lesourd).

temporel à la domination totale — corps et âmes — de tous les peuples. Il faut en effet remarquer ici que, depuis les XVI[e] et XVII[e] siècles, c'est le monde entier qui est, de plus en plus, soumis au régime « totalitaire » de la prédominance exclusive du pouvoir politique. D'autre part, on constate également que cette hégémonie n'a pas débuté en Europe, mais en Asie, avec l'empire mongol de Gengis Khan, dont les armées sont venues, vers 1241, jusqu'au centre de l'Europe, menacer Rome au sud et l'Allemagne au nord. Et ce détail prouve bien que cette dernière phase du cycle (soit huit siècles de prédominance du Mahânga, c'est-à-dire du pouvoir temporel) ne concerne pas seulement l'Occident européen, mais tout le vieux continent.

Il résulte ainsi de ce qui précède que la division ternaire en trois phases régies respectivement par le Brahâtmâ et le Mahânga, s'applique parfaitement à l'histoire du dernier cycle de 2.400 ans. Remontons maintenant le cours de l'histoire : nous avons ainsi à examiner cette fois si la suite des trois derniers cycles de 2.400 ans est encore régie par la même loi, c'est-à-dire si le premier cycle (de 5.170 à 2.770 av. J.-C. environ), est, par rapport aux deux suivants, relativement initiatique ou métaphysique ; puis le second cycle (de 2.770 à 370 av. J.-C.) relativement sacerdotal ; et enfin le dernier cycle (de 370 av. J.-C. à 2.030 ap. J.-C.), relativement impérial. Or, en ce qui concerne le dernier cycle il en est bien ainsi, car cette période qui débute par la grandiose entreprise guerrière d'Alexandre (de 336 à 323 av. J.-C.) est entièrement dominée, en Europe, par la puissante figure du fondateur de l'Empire romain, Jules César ; et en Asie, par le génial fondateur de l'empire chinois, Che Houang-Ti, dont l'œuvre aura duré de 221 av. J.-C. à 1.910 ap. J.-C. L'époque contemporaine ne correspond d'ailleurs pas à une éclipse, mais au contraire à une exaspération de la tendance « impériale » inaugurée il y a bientôt vingt-trois siècles par le plus grand capitaine de l'histoire, Alexandre.

Quant au cycle antérieur (de 2.770 à 370 av. J.-C. environ), il doit être, avons-nous dit, relativement sacerdotal. Ceci paraît tout au moins exact pour l'Égypte et peut-être aussi pour la Chaldée où la caste des prêtres ou des mages a joué pendant longtemps un rôle de premier plan, et cela pratiquement jusqu'à la conquête perse en 528 av. J.-C. Il semble qu'il en soit encore de même pour le monde gréco-romain puisque la révolte contre la caste sacerdotale se situe dans le cours du VI[e] siècle av. J.-C., donc à la fin de la période envisagée.

Par contre la période précédente (de 5.170 à 2.770 av. J.-C. environ), échappe presque entièrement à l'histoire et se trouve ainsi difficile à définir. Cependant on y rencontre deux personnages très significatifs pour nous puisqu'ils ont été considérés comme les représentants, pour leur époque et leur pays, du Manou primordial : Ménès en Égypte et Fo-hi en Chine, avec cette remarque que, d'après Matgioi, le premier Roi pontife de Chine fut « un savant, un mage, un chef d'école », et qu'on lui attribue le plus ancien traité de métaphysique connu, le Yi-King, d'où l'on peut conclure que Fo-hi peut être considéré comme le chef de la hiérarchie initiatique de son temps.

Il semble donc bien ressortir des considérations précédentes que la division ternaire du dernier cycle de 7.200 ans (ou trois fois 2.400 ans), soit encore vérifiée par l'histoire et nous pouvons maintenant envisager l'ensemble du cycle « polaire » de 21.600 ans, dont la période précédente de 7.200 ans constituait la dernière phase, relativement « impériale » ou « royale ». Il en résulte, pour l'ensemble du cycle de 21.600 ans la chronologie approximative suivante (soit de 19.600 av. J.-C. à 2.030 ap. J.-C.) :

1° période, relativement initiatique : de 19.600 à 12.400 av. J.-C. (environ)[1] ;

2° période, relativement sacerdotale : de 12.400 à 5.200 av. J.-C. (— d'—) ;

3° période, relativement royale : de 5.200 av. J.-C. à 2.030 ap. J.-C. (— d'—).

Si l'ensemble de la dernière période nous est à peu près bien connu, il n'en est plus de même des deux précédentes au sujet desquels nous ne possédons que les données préhistoriques, en sorte qu'il paraît difficile, *à priori*, de constater si la loi « des trois états »[2] s'applique encore ici. Toutefois on ne manquera pas de remarquer que ces trois périodes correspondent, au point de vue technique, aux trois époques préhistoriques classiques : du paléolithique récent (magdalénien), du néolithique et des métaux. Or, il est bien évident que ces importants changements de technique, d'une période à la suivante, impliquent de grands changements dans la mentalité des hommes et ceci dans le sens descendant, c'est-à-dire du spirituel vers le temporel, ce dernier cas correspondant évidemment à l'apparition de la Métallurgie[3].

[1] Ces dates ont été « arrondies ».
[2] Nous empruntons le terme à Auguste Comte, mais pour l'utiliser dans une acception plus logique.
[3] Cf. René Guénon : Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps, chapitre : Signification de la métallurgie.

CYCLES POLAIRES ET DÉPLACEMENT DES PÔLES

Les observations précédentes, relatives à l'évolution de la technique au cours de la préhistoire, sont encore valables *à fortiori*, en ce qui concerne la division ternaire du Manvantara, ou cycle de 64.800 ans de la présente humanité, en trois cycles polaires de 21.600 ans chacun, selon le tableau ci-après :

CHRONOLOGIE DES 3 CYCLES POLAIRES
I^{er} cycle, initiatique ou du Brahâtmâ, de 62.800 à 41.200 av J.-C.
II^{e} cycle, sacerdotal ou du Mahâtma, de 41.200 a 19.600 av J.-C.
III^{e} cycle, royal ou du Mahânga, de 19.600 av. J.-C. à 2.030 ap. J.-C. (environ).

Examinons d'abord le cas du premier cycle polaire, qui se situe approximativement entre les dates : 63.000 et 41.000 environ av. J.-C., donc dans cette zone nébuleuse de la préhistoire qui précède la race de Neandertal. Il est évident que nous ne savons pratiquement rien — du point de vue scientifique bien entendu — sur la vie des hommes à cette époque. Un seul fait semble bien connu : le climat semi tropical qui régnait alors au Spitzberg vers 60.000 à 50.000 av. J.-C.[1], et cette question nous intéresse particulièrement ici parce qu'elle suppose une position des pôles bien différente de la position actuelle.

À ce sujet, M. R.-M. Gattefossé avait formulé cette hypothèse aussi singulière que séduisante : « La Terre était alors régulièrement chauffée par le Soleil, comme une boule qui recevait toute l'année, perpendiculairement à son équateur, les rayons calorifiques. La bande de terre qui va de l'équateur jusqu'à nos régions était constamment torride, la zone tempérée s'étendait jusqu'aux confins du Pôle, sans hiver, sans printemps, sans automne. C'était l'été perpétuel. Ce n'est qu'après un cataclysme qui bouleversa cet équilibre permanent que naquirent les saisons[2] ».

Ce cataclysme, que l'auteur appelle « Le Grand Changement » et qui aurait été provoqué par le choc d'une comète, aurait laissé des traces profondes dans la mémoire des hommes et ainsi s'expliqueraient les traditions anciennes relatives à la mort du Dieu-Soleil. Dans ce cas, le premier cycle polaire ou du Brahâtmâ s'identifierait avec la période hyperboréenne des auteurs gréco-latins, pendant laquelle « le continent hyperboréen, alors normalement éclairé, jouissait d'un climat tempéré et les hommes y vivaient d'une vie heureuse dont le souvenir attendri s'est perpétué jusqu'à nos jours sous l'aspect de ce qu'on a appelé la légende du Paradis terrestre, ou des Champs-Elysées ».

Cependant, à regarder les choses de plus près, on s'aperçoit bien vite que la question est loin d'être aussi simple. En effet, d'une part, la division du Manvantara en cycles basés sur la précession des équinoxes (Grandes Années), implique nécessairement l'existence continuelle de ce phénomène astronomique et, d'autre part, la durée de l'âge d'or ou période paradisiaque est, comme nous le verrons plus

[1] D'après le professeur Osborne.
[2] R. M. Gattefossé : *Adam, homme tertiaire et La Vérité sur l'Atlantide*.

loin, de 25.920 ans (ou 12 fois 2.160 ans) et non pas 21.600 ans (ou 10 fois 2.160 ans). Dans ces conditions il n'est donc pas possible d'identifier purement et simplement le premier cycle polaire avec l'âge d'or.

Nous nous bornerons donc aux seules conclusions suivantes : 1° ce qui est dit du Brahâtmâ, « qu'il parlait à Dieu face à face » s'applique également à l'Adam primordial. 2° le fait que le premier cycle polaire était régi pleinement et réellement (et non plus virtuellement comme dans un cycle mineur), par le Brahâtmâ ou chef suprême de la hiérarchie initiatique, ce fait implique une société en quelque sorte initiatique, c'est-à-dire dont tous les hommes sont au delà des castes ; ce que la tradition hindoue exprime en disant qu'il n'y avait alors qu'une seule caste « hamsa ». Et comme une telle caste est adonnée essentiellement à la contemplation, il s'ensuit nécessairement qu'il ne subsistera d'elle aucune chronique guerrière, aucun récit glorieux de hauts faits d'armes ou de constructions de grands monuments, mais seulement le souvenir doré d'une ère de bonheur : « Les peuples heureux n'ont pas d'histoire ».

Dans ces conditions, le passage du premier cycle polaire ou du Brahâtmâ au second cycle, régi à son tour par le Mahâtma ou Grand Prêtre (chef de la hiérarchie sacerdotale), suppose que la caste primordiale « *Hamsa* » est en train de se différencier en quatre castes, sacerdotale, royale, mercantile et servile, avec cette réserve qu'à l'origine les deux dernières castes sont encore « non manifestées ». Au fond, le fait capital, ici, c'est que la caste sacerdotale a remplacé, sur la scène du monde, l'antique caste « *Hamsa* » dont le rôle était révolu, et cela parce que, les hommes ayant cessé de voir Dieu « face à face », ont besoin maintenant d'intermédiaires pour communiquer avec la divinité, d'où l'apparition du sacerdoce.

Du point de vue préhistorique, il s'ensuit que le passage du premier cycle polaire, proprement primordial, au second cycle qui s'étend sur quelque vingt-deux millénaires (de 41.000 à 19.000 environ av. J.-C.), ce passage coïnciderait (peut-être) avec la fin de la période édénique du continent hyperboréen et le début du climat « glaciaire » du Moustérien. L'Eden primitif se serait alors transformé en enfer glacé et les hommes auraient dû fuir vers les contrées plus clémentes du sud, la raison de ce refroidissement étant due au changement de position de l'axe des pôles par rapport aux socles continentaux[1].

Il nous faut maintenant revenir, pour nous y étendre quelque peu, sur la période de 4.320 ans intermédiaire entre la fin du cycle polaire primordial et la fin de l'âge d'or proprement dit, car on rencontre, dans la Bible tout au moins, l'indication d'une période du même genre se situant également vers la fin de l'ère paradisiaque — nous voulons parler, ici, de la période Adam-Ève qui succède, dans le texte de la Genèse, à la période proprement originelle de l'Adam primordial « mâle et

[1] Avec la réserve déjà faite plus haut, que dans la plupart des traditions, la fuite du Jardin d'Eden marque la fin de l'âge d'or, soit une différence de 4.320 ans avec la fin du premier cycle polaire.

femelle », c'est-à-dire androgyne ; et comme le caractère « androgyne » constitue une des prérogatives — tout au moins symbolique — de la caste *Hamsa* correspondant à l'« état primordial », on peut en déduire que le premier cycle polaire coïnciderait avec la période biblique de l'Androgyne primordial.

Il est écrit qu'ensuite Dieu fit tomber un « profond sommeil » sur Adam et que pendant ce sommeil fut créé le couple Adam-Ève, par quoi la dualité faisait son entrée dans le monde. Or, ce sommeil symbolique auquel Jacob Boehme attachait une grande importance ne figurerait-il pas le passage obscur du premier cycle polaire au second ? Et l'apparition de la dualité Adam-Ève, ou masculin-féminin (c'est-à-dire actif-passif) succédant à l'unité de l'Adam primordial ne résulte-t-elle pas de la disparition de la caste unique primordiale « *Hamsa* » et de sa polarisation en deux castes, sacerdotale et royale, ou encore, du dédoublement du Manu primordial en ses deux aspects complémentaires : le Mahâtma et le Mahânga ? Dans ce cas la période biblique d'Adam-Ève correspondrait à l'intervalle de 4.320 ans compris entre le « Sommeil d'Adam » ou fin du cycle polaire du Brahâtmâ et la « chute » ou fin de l'ère paradisiaque proprement dite. Et si la période édénique d'Adam-Ève a duré beaucoup moins longtemps que celle de l'Androgyne primordial, c'est peut-être tout simplement parce que le complémentarisme harmonieux tend bien vite à dégénérer en dualisme discordant !

Hors ces quelques données traditionnelles, nous ne savons pas grand'chose du second cycle polaire placé sous l'autorité du Mahâtma. La préhistoire ne peut rien nous apprendre ici, car l'industrie de cette époque (ou plutôt ce qu'on en a retrouvé) ne peut guère nous préciser quel rôle jouait alors la caste sacerdotale. Même l'existence de rites funéraires révélés par la découverte des tombes préhistoriques ne constitue pas non plus un critérium suffisant. Seule la légende de Caïn et d'Abel pourrait être interprétée dans un sens conforme à la théorie, car l'importance attribuée au sacrifice par Caïn implique une mentalité profondément religieuse d'où l'on peut conclure à la prépondérance de la caste sacerdotale (chargée précisément des sacrifices). Notons en passant que la rivalité des peuples sédentaires (symbolisés par Caïn), et des peuples pasteurs (figurés par Abel), constitue une nouvelle conséquence de l'apparition de la dualité dans le monde.

Chronologiquement, le second cycle polaire avait duré, avons-nous dit, de 41.000 à 19.000 environ av. J.-C., embrassant ainsi les périodes dites moustérienne et aurignacienne ; tandis que le troisième et dernier cycle, celui du Mahânga ou du pouvoir temporel, durera de 19.000 av. J.-C. jusqu'à nos jours, comprenant ainsi notamment les périodes magdalénienne et suivantes : néolithique et métaux, y compris les trois civilisations égypto-chaldéenne, gréco-romaine et contemporaine. Ici encore, comme précédemment, il est difficile d'affirmer, en se basant sur les documents préhistoriques, le fait de la prédominance du Mahânga durant cette période. Tout ce qu'on peut dire, c'est que la complication de l'outillage et son importance croissante supposent des préoccupations de plus en plus orientées vers le domaine temporel.

Du point de vue traditionnel, on notera ici que le passage du cycle du Mahâtma (ou de l'autorité spirituelle) à celui du Mahânga (ou du pouvoir temporel) correspond, dans la tradition druide, à la révolte de l'Ours (emblème du pouvoir royal) contre le Sanglier (symbole de la caste sacerdotale) et ainsi se trouve expliquée la remarque de M. René Guénon relative à l'ancienneté de la révolte des Kshatriyas contre les Brahmanes[1] :

« Ce qui n'est pas moins significatif…, c'est que le premier coup fut porté (au sanglier de Calydon), par Atalante, qui, dit-on, avait été nourrie par *une ourse* ; et ce nom d'Atalante pourrait indiquer que la révolte eut son commencement, *soit dans l'Atlantide même*, soit tout au moins parmi les héritiers de sa tradition ».

Or, le passage du cycle polaire du Sanglier à celui de l'Ourse se situe, avons-nous dit, vers 19.000 environ av. J.-C., donc vers le milieu de cette période atlante qui a duré de 24.000 à 11.000 environ av. J.-C. !

Enfin signalons une dernière remarque, d'ailleurs concordante, c'est que la fin du cycle du Sanglier (vers 19.000 av. J.-C.), est fort proche de la fin de l'âge d'argent, l'écart étant ici de 2.160 ans exactement. Aussi bien est-il permis d'admettre que, de même que le passage du premier cycle polaire au second a pu être confondu avec la fin de l'âge d'or, de même le passage du deuxième cycle polaire au troisième a pu, à son tour, être confondu avec la fin de l'âge d'argent, en sorte que l'ensemble des deux derniers âges d'airain et de fer s'identifierait, au moins approximativement, avec le cycle polaire de l'Ourse, ou du Mahânga. Et ceci suffit peut-être à expliquer pourquoi les Anciens n'ont jamais parlé d'une division ternaire du Manvantara.

Il nous reste enfin, pour épuiser cette question, à dire quelques mots au sujet du déplacement des pôles d'un cycle à l'autre. Problème fort difficile d'ailleurs, *à priori*, puisque la question n'est pas résolue de savoir si c'est l'axe des pôles qui a bougé par rapport au globe terrestre, ou bien les socles continentaux qui auraient dérivé par rapport au magma sous-jacent, l'axe des pôles demeurant alors immuable (ce qui refléterait d'ailleurs l'immutabilité principielle, tandis que le déplacement des socles continentaux sur la sphère terrestre correspondrait ici au mouvement périphérique du monde manifesté sur le pourtour de la « roue cosmique »).

Au point de vue géographique, nous renverrons ici à l'ouvrage précité de Blanchard sur le déplacement des pôles ; le lecteur y trouvera la curieuse courbe bouclée en forme de rosace, figurative du déplacement du pôle nord sur la sphère terrestre ; mais, en ce qui concerne le sujet qui nous préoccupe ici, il existe un autre aspect fort intéressant, mais encore plus énigmatique peut-être, de la question du déplacement des pôles concomitant à la succession des cycles polaires précédemment étudiée : nous voulons parler de la loi du déplacement des

[1] Voir : *Le Sanglier et l'Ourse*, par M. René Guénon, in *Études Traditionnelles*, n^{os} 200-201.

civilisations énoncée pour la première fois avec précision par nous, dans la première édition des *Rythmes dans l'Histoire*[1].

Rappelons à ce sujet les définitions établies dans cet ouvrage : « Le déplacement Our-Athènes-Paris des trois civilisations correspondantes consécutives : chaldéenne, grecque et française, représente la trace, sur la sphère terrestre, du mouvement précessionnel du point vernal dans le zodiaque ». À quoi nous ajouterons que l'arc ainsi défini se situe sur un petit cercle de la sphère terrestre (cercle d'évolution), dont le pôle ou « Pôle d'évolution » se situe sur le cercle polaire arctique et à 60° environ de longitude Est de Paris. Ainsi nous retrouvons la notion du « Pôle » envisagée précédemment et la question se pose de savoir si le « Pôle d'Évolution » ne subirait pas, lui aussi, de notables déplacements dans le cours du Manvantara. Or nous avons ici une indication en ce qui concerne le Pôle du froid, qui aurait subi, depuis environ 20.000 ans, un déplacement de 120 degrés le long du cercle polaire (depuis le nord de la Norvège jusqu'à Verkhoïansk). Par analogie, on peut donc admettre que le Pôle d'évolution s'est lui aussi déplacé de 120 degrés depuis la fin du second cycle polaire. Dans cette hypothèse, le Pôle d'Évolution se trouvait donc, à un moment donné, sur le 60° méridien, à l'ouest de Paris, soit au Groenland. Or, remarque extrêmement curieuse, si l'on trace le Cercle d'évolution correspondant à ce Pôle, on constate qu'il joue, vis-à-vis de l'ancienne Atlantide, le même rôle que l'actuel Cercle d'évolution vis-à- vis de l'Eurasie !

Ce n'est pas tout ; si l'on examine en outre la position du cercle antipode (antipode par rapport au Cercle d'évolution atlante), on constate cette fois qu'il correspond à l'ancien continent de Gondwana et à la Lémurie !

Il ne semble d'ailleurs pas qu'il soit possible de remonter beaucoup plus loin, car le Cercle d'Évolution correspondant à une troisième position polaire sur le cercle arctique tombe en plein Océan Pacifique, ce qui ne nous donne aucune indication ; toutefois on peut se demander ici — mais alors nous sommes en pleine hypothèse — si ce cercle « primordial » ne concernait pas tout particulièrement le continent hyperboréen ?

Nous n'en dirons d'ailleurs pas davantage, maintenant, car ces questions touchent à des problèmes géographiques que nous aurons l'occasion de traiter plus amplement à propos des cinq Grandes Années[2].

[1] Belfort, 1937.

[2] Voir ci-dessous au chapitre VIII : « *Cercles et Pôles d'Évolution* », où cette question sera développée plus amplement, avec cartes à l'appui.

CHAPITRE III

DIVISION QUATERNAIRE DU MANVANTARA

LES QUATRE ÂGES DE L'HUMANITÉ

Si la doctrine traditionnelle des quatre âges de l'humanité n'est pas inconnue du grand public, parce que les auteurs classiques de l'antiquité gréco-romaine en ont souvent parlé, et que, de plus, le langage courant y fait de fréquentes allusions, il n'en est pas moins vrai qu'elle est mal comprise et considérée tout au plus comme une fiction littéraire.

Voici, d'après l'*Origine de tous les Cultes*, de Dupuis, ce que les meilleurs érudits du XVIII^e^ siècle pensaient à ce sujet :

« Cette nouvelle « Grande Année » de 4.320.000 ans, renfermant dix fois la période de 432.000 ans (et étant supposée comprendre toutes les nuances de différences), fut divisée, comme l'année, en quatre parties dont la durée progressive exprimait ces différences, et la dégradation successive de la nature…

« En effet les Hiérophantes de l'Orient ne cessaient de répéter que le monde allait en se détériorant au physique comme au moral et qu'enfin tout serait détruit pour être régénéré lorsque la malice des hommes serait parvenue à son comble ; et l'on voulait que l'âge présent fût l'âge coupable et le dernier, comme le plus malheureux. Le commencement de la « Grande Année » était en quelque sorte le printemps de la nature qui, forte et vigoureuse, déployait toute son énergie et sa fécondité ; c'était l'*Âge d'Or* et de la félicité. Elle avait ensuite son été, son automne et son hiver, après lesquels revenaient encore le printemps ou figurément, l'âge d'argent, d'airain et de fer, qui finissait aussi par le retour de l'âge d'or, lequel amenait encore les autres à sa suite…

« C'est d'eux (les poètes de l'Orient), que Platon emprunte son idée du monde qui, sorti des mains de son auteur, jouit d'abord des avantages d'un ouvrage neuf, dont rien n'a encore dérangé le mouvement et les ressorts, mais qui avec le temps s'altère et s'use, et qui serait détruit pour toujours, si le grand Démiourgos, sensible à ses malheurs, ne prenait soin de les réparer et de lui rendre sa première perfection…

« Les Indiens supposent que leur grande période est de 4.320.000 ans, et qu'elle se partage en quatre périodes ou âges, dont trois sont déjà écoulés.

La première, disent-ils, a duré	1.728.000 ans.
La seconde	1.296.000 ans.
La troisième	864.000 ans.
La quatrième durera	432.000 ans.

« On voit que ces quatre nombres sont absolument les mêmes que ceux que nous avons trouvés en établissant une progression de quatre termes, qui suivit celle des nombres naturels, 1, 2, 3, 4, et dont le premier terme ou l'élément générateur fut la période chaldaïque ou l'année de restitution, 432.000 ans…

« L'abbé Mignot rapporte d'après l'Ezour-Vedam une tradition indienne qui donne une autre durée à chacun de ces âges. Le premier dure 4.000 ans, le second 3.000, le troisième 2.000 et le dernier n'est que de 1.000 ans. Malgré la prodigieuse différence qui règne entre les deux traditions, on remarque toujours la même progression décroissante… ».

Il résulte des citations précédentes de l'un des meilleurs érudits de la fin du XVIII^{e} siècle, que les traditions anciennes relatives aux quatre âges sont bien concordantes, sauf en ce qui concerne la durée globale du cycle, sur laquelle règne une incertitude qu'on pourrait trouver étrange.

En fait, une explication plausible de cette confusion a été fournie récemment par M. René Guénon, dans l'article déjà cité, sur les cycles cosmiques :

« Ce qui est à considérer dans ces chiffres, d'une façon générale, c'est seulement le *nombre* 4.320..., et non point les zéros plus ou moins nombreux dont il est suivi, et qui peu- vent même être surtout destinés à égarer ceux qui voudraient se livrer à certains calculs… ».

On peut admettre en effet que, jusqu'à ces dernier temps, il y avait plus d'intérêt à cacher la durée exacte du cycle qu'à la dévoiler. Et si le meilleur métaphysicien de notre temps en a révélé récemment le secret, c'est précisément parce que, la fin du cycle étant proche, il importe aujourd'hui que chacun puisse déceler les « Signes des Temps » afin notamment de ne pas être tenté de confondre l'Antéchrist avec le Christ du Second Avènement…

La période de base, soit 4.320 ans, étant connue, il nous reste à déterminer par quel nombre il faut la multiplier pour obtenir la durée du dernier âge ou Âge de fer, celui où nous sommes présentement ? À ce sujet, nous relevons chez divers auteurs, y compris M. René Guénon, que le dernier âge ou Âge de fer dure, dit-on, depuis plus de six mille ans. On peut en déduire aisément que la durée totale de l'actuel âge de fer sera ainsi de :

$$4.320 \times \frac{3}{2} = 6.480 \text{ ans,}$$

car tel est en effet le nombre le plus proche de 6.000 et qui soit le produit de 4.320 par un facteur simple. Nous aurions de même, en partant du cycle cosmique de 2.160 ans :

$$2.160 \times 3 = 6.480 \text{ ans,}$$

ce qui constitue bien un rapport simple.

Il se trouve au surplus que nous avons affaire ici à une période classique de l'histoire de notre humanité, puisque l'ensemble des trois civilisations égypto-chaldéenne, gréco-romaine et occidentale embrasse toute la période proprement historique (et protohistorique) ; tandis qu'au delà de la civilisation égypto-chaldéenne commence un monde dont la mentalité nous est totalement inconnue.

La valeur de 6.480 ans étant adoptée pour la durée de l'Âge de fer, il en résulte le tableau suivant qui annule et remplace celui de Dupuis :

Premier Âge ou Âge d'or	4×6.480	=	25.920 ans
Deuxième Âge ou Âge d'argent	3×6.480	=	19.440 ans
Troisième Âge ou Âge d'airain	2×6.480	=	12.960 ans
Dernier Âge ou Âge de fer	1×6.480	=	6.480 ans
Durée totale des 4 Âges	10×6.480	=	64.800 ans

Il s'ensuit de ce calcul, comparé aux assertions de l'auteur de *Tous les Cultes*, que Dupuis avait confondu la *Grande Année* de Platon (ou de Cicéron), dont la durée exacte est de 12.960 ans (ou en nombre rond : 13.000 ans), avec le Manvantara hindou (identique au règne du Xisuthros des Chaldéens), et dont la durée est de 64.800 ans (ou en nombre rond 65.000 ans). Le rapport entre ces deux cycles est d'ailleurs aisé à établir puisque :

$$5 \times 12.960 = 64.800 \text{ ans, ou en nombres ronds :}$$

$$5 \times 13.000 = 65.000 \text{ ans.}$$

Il faut d'ailleurs ajouter ici, à la décharge de Dupuis, que la Grande Année peut également se subdiviser en quatre âges, selon la loi d'analogie entre les cycles énoncés précédemment, d'où il suit que la division en quatre âges peut s'appliquer indifféremment, soit au Manvantara tout entier, soit à la Grande Année seulement.

Cela dit nous allons envisager maintenant quelques généralités relatives à la doctrine des quatre âges.

CORRESPONDANCES

Si les Anciens ont été amenés à diviser le Manvantara, ou cycle total d'une Humanité, en quatre phases décroissantes successives, impliquant une idée de dégradation progressive, c'est évidemment par analogie avec la division de la vie humaine en 4 âges : enfance, jeunesse, âge mûr, vieillesse, dont la succession implique à la fois une idée de développement (ou d'évolution) et de vieillissement (ou d'involution).

Cette dernière idée avait été retenue par Dupuis qui avait comparé la succession des quatre âges de l'humanité à celle des quatre saisons de l'année :

Âge d'or = Printemps ;

Âge d'argent = Eté ;

Âge d'airain = Automne ;

Âge de fer = Hiver.

De son côté M. René Guénon a fait observer que : « cette division quaternaire du cycle est susceptible d'applications multiples, et qu'elle se retrouve en fait dans beaucoup de cycles d'ordre plus particulier : on peut citer comme exemple les quatre saisons de l'année, les quatre semaines du mois lunaire, les quatre âges de la vie humaine ; ici encore il y a correspondance avec un symbolisme spatial, rapporté principalement en ce cas aux quatre points cardinaux »[1].

Il résulte notamment de ceci qu'il existe une correspondance entre les quatre âges de la vie humaine et les quatre âges de l'humanité et, en effet, on peut constater fréquemment, dans les différentes Traditions, des comparaisons entre l'état primordial de l'humanité et l'état d'enfance. On connaît à ce sujet les célèbres paroles évangéliques : « Si vous ne devenez pas semblables à l'un de ces petits, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux ». Pareillement, la tradition extrême-orientale compare souvent les anciens sages (qui avaient atteint l'état de sainteté) avec les petits enfants ; et l'on sait d'autre part que l'état de sainteté s'identifie, en un certain sens, avec l'état primordial de l'humanité. D'un autre côté, on connaît la célèbre boutade où Pascal, comparant le développement de l'humanité à celui de l'individu, conclut que les Anciens étaient des enfants tandis que les modernes posséderaient la science et l'expérience de la vieillesse — ce qui est loin d'être conforme à la réalité. Aussi bien sera-t-il prudent d'étudier d'un peu plus près le parallélisme des quatre âges de la vie avec les quatre âges de l'humanité, et ceci d'autant plus que l'existence de l'hérésie quiétiste montre que le symbolisme de l'état d'enfance risque parfois d'être fort mal interprété.

[1] René Guénon. Article déjà cité sur les cycles cosmiques.

À première vue nous pouvons déjà remarquer une grave erreur dans la théorie pascalienne de l'ancienneté des modernes, car ceci suppose que rien n'a disparu des civilisations antiques. Or, c'est un lieu commun aujourd'hui de constater que de nombreuses civilisations ont sombré dans l'oubli sans laisser d'autres vestiges que des monuments dont nous ne comprenons plus la signification exacte. D'ailleurs, si Pascal avait regardé autour de lui, il se serait bien vite aperçu que la jeunesse se soucie fort peu de profiter de l'expérience des vieillards, et il aurait pu en conclure que la sagesse des peuples ne se transmet pas continuellement d'âge en âge, mais disparaît périodiquement dans un profond oubli.

Cela dit, et si nous reprenons maintenant notre comparaison entre les 4 âges de la vie et ceux de l'humanité, un détail nous frappe : les proportions respectives des âges successifs sont inverses dans les deux cas envisagés. Expliquons-nous : ainsi que nous allons l'exposer plus loin, les durées successives des quatre âges de l'humanité sont respectivement proportionnelles aux nombres 4, 3, 2 et 1, tandis que les durées des quatre âges de la vie sont proportionnelles aux nombres 1, 2, 3, et 4. En effet, en admettant, avec la Bible que la durée totale de la vie humaine soit de 120 ans et compte tenu, d'autre part, de ce que la durée totale du Manvantara est de 120 cycles cosmiques de 540 ans, on peut dresser les deux tableaux suivants dont la comparaison fait bien ressortir les gradations inverses des durées :

Premier tableau : Les quatre âges de la vie.
Vieillesse-durée : $4 \times 12 = 48$ ans (de 72 à 120 ans). Âge mûr-durée : $3 \times 12 = 36$ ans (de 36 à 72 ans). Jeunesse-durée : $2 \times 12 = 24$ ans (de 12 à 36 ans). Enfance-durée : $1 \times 12 = 12$ ans.
Deuxième tableau : Les quatre âges de l'Humanité.
Âge d'or-durée : $4 \times 12 = 48$ cycles cosmiques de 540 ans. Âge d'argent-durée : $3 \times 12 = 36$ cycles cosmiques de 540 ans. Âge d'airain-durée : $2 \times 12 = 24$ cycles cosmiques de 540 ans. Âge de fer-durée : $1 \times 12 = 12$ cycles cosmiques de 540 ans.

Du rapprochement de ces deux tableaux, il résulte évidemment que l'analogie entre les quatre âges de la vie humaine et les quatre âges de l'humanité est inversée, ainsi qu'on le constate d'ailleurs toujours chaque fois qu'il est question de comparer le microcosme au macrocosme et l'on notera en passant que le « rapport d'homothétie » est ici de 540[1].

Une autre conséquence des tableaux ci-dessus, c'est que, pour « redresser » l'analogie, il faudrait comparer l'âge d'or à la vieillesse, l'âge d'argent à l'âge mûr, l'âge d'airain à la jeunesse et enfin l'âge de fer à l'enfance, et ceci, en un certain sens, apparaît fort juste, du moins en ce qui concerne le caractère « puéril » ainsi que l'agitation désordonnée qui caractérisent aussi bien l'enfance que l'âge de fer,

[1] Si on avait adopté 100 ans pour la durée de la vie humaine, ce rapport serait de 650 environ. Par contre, au début de notre humanité, quand la durée théorique de la vie était de 1 000 ans, le rapport n'était que de 65.

tandis que la sagesse paisible est l'apanage de l'âge d'or comme de la vieillesse, les autres âges représentant des stades intermédiaires entre ces deux extrêmes[1].

Si nous revenons maintenant à l'analogie « inverse » entre l'âge d'or et l'enfance, nous constaterons par exemple que l'« innocence » d'Adam et Ève au Paradis Terrestre est semblable à l'innocence enfantine : « On ne trouve l'innocence et la sincérité que chez les enfants; et ces vertus disparaissent avant que le premier duvet ait couvert les joues »[2]. Pour la même raison, la Genèse dit d'Adam et Ève : « ils étaient nus tous deux, l'homme et sa femme, sans en avoir honte »[3], et de même les petits enfants restent nus sans en avoir honte.

Après la « Chute », c'est-à-dire après l'Âge d'or, Adam et Ève éprouvent le besoin de se vêtir et pareillement, passée l'enfance, la pudeur apparaît qui incite garçons et filles à se voiler.

Cette assimilation de l'état paradisiaque à l'état d'enfance n'est d'ailleurs pas contredite par certaine tradition qui veut qu'« Adam fut créé en l'âge de trente ans et en stature parfaite, et avec l'accomplissement et perfection de tous ses sens », car il est écrit par ailleurs qu'Adam vécut neuf cent trente ans, Seth, neuf cent soixante-douze ans, etc., en sorte que la durée de l'enfance était d'environ cent ans, ainsi que le poète Hésiode le dit d'ailleurs expressément dans sa description de l'âge d'argent.

Nous avons vu, d'autre part, que l'enfance et l'âge d'or présentaient le même caractère « d'ouvrage neuf, sorti des mains de son auteur » ; il est aisé de voir qu'ensuite le vieillissement de l'individu au cours des quatre âges de son existence reflète la dégradation cyclique du monde (et de l'humanité) au cours des quatre âges du Manvantara et, de même que la décrépitude de l'individu aboutit à la mort, de même le déséquilibre croissant du monde se termine-t-il par un cataclysme destructeur, avec, comme conséquence, la disparition de l'humanité dont le cycle est révolu.

Nous n'insisterons pas davantage sur ces analogies, car un volume n'y suffirait pas, nous rappellerons seulement que l'existence d'une analogie inversée se superposant à l'analogie directe rend ce problème extrêmement complexe[4].

Une autre tradition hindoue rapportée par Mâ Sûryânanda Lakshmî dans son livre : *Quelques aspects d'une sâdhanâ* (éd. Albin Michel, p. 104) explique

---

[1] Le caractère ordonné et bien équilibré des enfants élevés selon la méthode Montessori ne contredit pas ceci, car cette méthode implique une « ambiance » de paix complètement opposée à l'agitation de la vie courante.
[2] *La Divine Comédie*. Paradis, chant XXXIII[e].
[3] *Genèse*, chap. II, 25.
[4] D'après M. Fr. Schuon, les Indiens de l'Amérique du Nord avaient établi une correspondance entre les quatre Âges et les quatre points cardinaux : l'Âge d'or se situait ainsi au Sud, l'Âge d'argent à l'Ouest, l'Âge d'airain au Nord et l'Âge de fer actuel, à l'Est. Cette perspective est différente de celle de l'Ancien Monde où l'Âge d'or se situe au Nord et l'Âge de fer à l'Ouest. Mais M. Schuon fait observer ici que l'Occident européen, point de départ de la déviation moderne, est situé à l'Est de l'Amérique « et c'est de là que sont venus ces esprits aux visages pâles qui ont exterminé la race rouge » (In *Études Traditionnelles*, p. 158, n° 276).

clairement les correspondances ci-dessus : « … les yugas, les âges, existent, en l'homme et dans le Cosmos. Les rishis reconnaissent même en eux une progression assez régulièrement démontrable, *en sens inverse de l'intensité*. Le volume de l'intensité consciente absolue, Brahman, est constant et immuable. Il ne varie jamais, n'augmente ni ne diminue. Dans le Satya-yuga l'intensité de la sagesse est de 4/4. A l'âge suivant elle est de 3/4 et l'ignorance a gagné 1/4. Puis elle est 2/4 et celle de l'ignorance également. Dans le dernier âge, le Kali-yuga, l'ignorance est de 3/4 et la sagesse de 1/4 d'intensité. Au terme du Kali-yuga, le mouvement de progression étant continu, l'ignorance est de 4/4 et le déséquilibre total ramène alors automatiquement la plénitude de l'intensité, qui ne peut être que la Sagesse… ».

LES QUATRE ÉTAPES DE LA DESCENTE CYCLIQUE DANS LA DOCTRINE HINDOUE

Avant que d'étudier successivement et séparément chacun des quatre âges traditionnels, nous allons tout d'abord considérer l'ensemble de leur enchaînement, ce qui nous permettra d'examiner les différents points de vue selon lesquels le processus de la dégradation cyclique du monde au cours du Manvantara avait été envisagé par les différentes traditions de l'antiquité classique, hindoue et chinoise d'une part et méditerranéenne, c'est-à-dire gréco-romaine et juive d'autre part.

Consultons donc, pour commencer, la vénérable tradition hindoue, issue directement de la tradition primordiale elle-même ainsi qu'en témoignent les images affaiblies des lointaines aurores boréales conservées dans les anciens hymnes des Védas.

Dans les textes sacrés de l'Inde, les quatre âges successifs sont désignés respectivement par les termes de Krita-Yuga, pour l'âge d'or ; Trêtâ-Yuga, pour l'âge d'argent ; Dwâpara-Yuga, pour l'âge d'airain et Kali-Yuga, pour l'âge de fer ; les trois premiers termes étant en rapport étymologique avec les nombres : quatre (pour Krita), trois (pour Trêtâ) et deux (pour Dwâpara), tandis que le dernier terme « Kali », signifie sombre, obscur, d'où la traduction : Kali-Yuga = Âge sombre. La raison des dénominations des trois premiers âges se trouve exposée dans le passage suivant de Dupuis :

« Cette même dégradation de la félicité et de la vertu de l'homme pendant la grande période divisée en quatre âges, a été désignée chez les Indiens par un autre symbole. Ils représentent la vertu sous l'emblème d'une Vache qui se tenait sur ses *quatre* pieds pendant le premier âge, sur *trois* dans le second, sur *deux* dans le troisième, et qui aujourd'hui, dans le quatrième, ne se tient plus que sur *un* pied. Ces quatre pieds étaient la vérité, la pénitence, la charité et l'aumône. Elle perd un de ses pieds à la fin de chaque âge, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir perdu le dernier, elle les recouvre tous et recommence le cercle qu'elle a déjà parcouru »[1].

À l'idée de dégradation morale retenue seulement par Dupuis, doit s'ajouter également l'idée complémentaire d'un déséquilibre progressif partant de la stabilité parfaite originelle symbolisée par la vache plantée solidement sur ses quatre pieds, pour aboutir, par degrés successifs, à l'instabilité catastrophique de l'animal en équilibre sur un seul pied. L'importance de cette remarque ne saurait être assez soulignée ici, en raison de la concordance visible, avec les faits, de l'idée de déséquilibre progressif suggérée par le symbolisme précédent.

Tout le monde est d'accord, en effet, pour constater que l'évolution de l'humanité, d'abord très lente pendant les nombreux millénaires du paléolithique, a commencé à progresser peu à peu à partir du néolithique pour s'accélérer de plus

[1] Dupuis : *Origine de tous les Cultes*, au chapitre « *Dissertation sur les grands cycles* ». Les textes hindous correspondants seront donnés plus loin, à propos de l'étude des différents âges.

en plus depuis l'âge du bronze, jusqu'à atteindre l'allure cataclysmique de l'époque actuelle — nous employons évidemment ici le mot cataclysmique au sens propre du terme parce que, au point où nous en sommes, l'homme n'est plus maître des effrayantes forces de destruction qu'il a déchaînées, en sorte qu'une catastrophe finale est inévitable.

Quant à la stabilité primordiale symbolisée par la vache posée sur ses quatre pieds, on voit qu'elle évoque une idée d'équilibre stable et durable, ce qui exclut totalement l'image de l'anneau en équilibre instable proposée par MM. Lafont et Salet pour représenter l'état paradisiaque, tandis que l'image de l'anneau en état d'équilibre stable symboliserait l'état de l'homme déchu ! On voit ici à quelles erreurs aboutissent ceux qui veulent explorer les cycles révolus à la lumière des seuls textes judéo-chrétiens, oubliant que la perspective religieuse de la tradition hébraïque ne permettait aucune supputation d'ordre strictement intellectuel ou même historique.

Il semble d'ailleurs que les auteurs précités de l'*Évolution Régressive* aient voulu décrire plutôt ce que M. René Guénon a appelé le processus de « solidification » du monde au cours des quatre âges, et dans ce cas, l'idée fausse d'équilibre stable, appliquée au monde déchu, devrait être remplacée par celle, authentiquement traditionnelle cette fois, d'un monde durci ou « solidifié », nous pourrions même dire « glacé », ce qui nous permettrait, ici, de symboliser la « fluidité » caractéristique de l'âge d'or (ou Krita-Yuga) par les ondes mobiles d'une rivière au printemps, après la fonte des neiges, tandis que la « solidité » du dernier âge serait figurée par la croûte de glace dont se couvre la rivière après les grands froids de l'hiver. Solidité d'ailleurs précaire et trompeuse, comme celle de la glace que menace le dégel !

Cette idée d'une « solidification » progressive du monde est d'ailleurs suggérée par le texte suivant, où il est dit que « *Kali* est couché, *Dwâpara* est lent dans ses mouvements, *Trêtâ* demeure sur place, fixe, debout et que *Krita* voyage et erre »[1], ce qui signifie évidemment que si l'âge *Krita* (ou âge d'or) est celui de la mobilité, ou si l'on préfère, de l'absence totale de bornes, de limitations ou de contrainte, l'âge Kali au contraire est celui de la rigidité, c'est-à-dire de la contrainte ou pour employer un terme moderne, de la « dictature totalitaire »[2].

[1] *Ait. Brah*., VII, 15.
[2] On notera également que l'idée de « solidification » est solidaire de celle de « vieillissement » dont nous avons déjà parlé.

LES ÉTAPES DE LA « CHUTE » DANS LES TRADITIONS MÉDITERRANÉENNES

En raison de leur caractère plus religieux ou social que proprement métaphysique, les traditions gréco-romaine et juive insisteront davantage sur les conséquences matérielles de la dégradation cyclique ou « vieillissement » de l'humanité au cours de son histoire.

Écoutons à ce sujet le vieil Hésiode :

« *D'or* fut la première race d'hommes périssables que créèrent les Immortels, habitants de l'Olympe. C'était au temps de Cronos, quand il régnait encore au ciel…

« Puis une race bien inférieure, une *race d'argent*, plus tard fut créée encore par les habitants de l'Olympe… Et Zeus, père des dieux, créa une troisième race d'hommes périssables, *race de bronze*, bien différente de la race d'argent, terrible et puissante… Et quand le sol eut de nouveau recouvert cette race, Zeus, fils de Cronos, en créa encore une quatrième sur la glèbe nourricière, plus juste et plus brave, race divine *des héros* que l'on nomme demi-dieux et dont la génération nous a précédés sur la terre sans limites… et plût au Ciel que je n'eusse pas à mon tour à vivre au milieu de ceux de la cinquième race, et que je fusse mort plut tôt ou né plus tard. Car c'est maintenant la *race de fer*… »[1].

On sera surpris de constater que le poète grec décrit ici cinq races au lieu des quatre mentionnées seulement par la tradition hindoue ; mais, si l'on s'en tient au symbolisme des métaux, il est bien évident qu'il faut éliminer la race des héros en l'intégrant dans la race de fer dont elle constitue en réalité le rameau primitif (ou si l'on préfère, la première phase). Ce qui est extrêmement curieux, toutefois, c'est que la Genèse fait une brève allusion, elle aussi, à cette race énigmatique des héros qui cependant, ne figure plus dans la tradition latine, ainsi qu'on peut en juger d'après les passages ci-après d'Ovide et de Virgile :

« *L'âge d'or* naquit le premier… (sous le règne de Saturne)… Cependant Saturne est précipité dans le ténébreux Tartare, et l'empire du monde passe dans les mains de Jupiter : dès lors commence l'*âge d'argent*, moins pur que l'âge d'or… ».

« À ces deux âges succède l'*âge d'airain* : l'homme plus féroce est plus prompt à prendre les armes, qui sèment l'effroi : il s'abstient pourtant du crime ; le dernier âge est l'*âge du fer*. ».

« À l'instant, tous les crimes se font jour, dans ce siècle d'un plus vil métal… »[2].

[1] Hésiode : Les Travaux et les Jours, Mythe des races, traduction Belles-Lettres.
[2] Ovide: *Métamorphoses*, traduction Flammarion. Nous donnerons plus loin les textes complets relatifs aux quatre âges traditionnels.

La gradation descendante des quatre âges est bien indiquée ici, surtout si l'on tient compte de la définition que Virgile donne de l'âge d'or :

« On appelle *âge d'or* les siècles durant lesquels Saturne fut roi : il gouvernait ainsi les peuples dans la tranquillité et dans la paix… D'elle même la terre produisait tout avec d'autant plus de libéralité que nul ne la sollicitait ».

Ces définitions posées, il serait intéressant de les comparer à celles qui nous sont fournies par la tradition hindoue ; pour cela il faut compléter ce que nous avons dit précédemment par un exposé succinct de la théorie des trois gunas (ou tendances) :

« La Bonté (Sattwa = tendance ascendante), la Passion (Rajas = tendance expansive), l'Obscurité (Tamas = tendance descendante), voilà les qualités (ou tendances) qui se manifestent chez l'homme ; *mises en mouvement par le temps*, elles opèrent dans l'âme.

« Lorsque l'organe interne, l'intelligence et les sens participent surtout de la Bonté (tendance ascendante, lumineuse), alors on reconnaît l'âge *Krita*, durant lequel on se complaît dans la science et l'austérité.

« Lorsque les êtres se vouent au devoir, à l'intérêt, au plaisir, alors c'est l'âge *Trêtâ*, où domine la Passion (Rajas = tendance expansive).

« Quand règnent la cupidité, l'insatiabilité, l'orgueil, l'imposture, l'envie, au milieu d'œuvres intéressées, alors c'est l'âge *Dwâpara*, où dominent la Passion (Rajas) et l'Obscurité (Tamas = tendance descendante, ténébreuse).

« Lorsque règnent la tromperie, le mensonge, l'inertie, le sommeil, la malfaisance, la consternation, le chagrin, le trouble, la peur, la tristesse, cela s'appelle l'âge *Kali*, qui est exclusivement ténébreux (tendance descendante « tamas » exclusive)[1] ».

On notera ici que la tendance ascendante ou « Sattwa » qui prédomine dans l'âge Krita est symbolisée par la lumière de la connaissance, et précisément parmi les métaux, c'est l'or qui correspond au Soleil et à la lumière spirituelle ; il s'ensuit évidemment l'identification de l'Âge d'or des gréco-romains avec le Krita-Yuga des Hindous, que ceux-ci appellent d'ailleurs aussi le *Satya-Yuga* ou âge de la Vérité.

Par comparaison, l'âge d'argent ne sera plus que le reflet de l'âge d'or, de même que la lumière blanche de la lune n'est que le reflet des rayons dorés du soleil. De plus on sait que l'argent correspond aussi à la caste noble dont la tendance dominante est « Rajas », la Passion[2].

[1] *Bhâgavata Purana*, traduction Burnouf.

[2] C'est ainsi que dans le symbolisme chrétien, les deux clés d'or et d'argent correspondent respectivement à l'initiation sacerdotale (dont le chef est le Pape), et à l'initiation royale (représentée par l'Empereur).

Quant à l'airain et au fer, on sait que ces métaux symbolisaient la guerre et le meurtre, et le fer plus encore que l'airain. Dans ces conditions et compte tenu de la couleur« noire » du fer, « *âge de fer* » ne pouvait signifier que période sanglante et ténébreuse.

Toutes ces données des différentes traditions indo-européennes peuvent se résumer dans les quelques lignes du texte arabe suivant, cité par M. René Guénon :

« Dans les temps les plus anciens, les hommes n'étaient distingués entre eux que par la connaissance ; ensuite on prit en considération la naissance et la parenté ; plus tard encore, la richesse en vint à être considérée comme une marque de supériorité ; enfin dans les derniers temps, on ne juge plus les hommes que d'après les seules apparences extérieures »[1].

Il est aisé de voir que ce sont là précisément les points de vue respectifs des différentes castes, savoir : la connaissance pour la caste sacerdotale, la naissance pour la noblesse, la richesse pour les marchands, et les apparences extérieures pour la caste des serfs, d'où on conclura en définitive à la prédominance de la caste sacerdotale pendant l'âge d'or, de la noblesse pendant l'âge d'argent, de la caste des marchands pendant l'âge d'airain et du peuple pendant l'âge de fer, cela tout au moins en principe, car en fait, chacun des âges se subdivise en cycles mineurs dont la succession reflète la succession des quatre âges du Manvantara.

[1] *Études Traditionnelles*, n° 247, p. 10.

LES QUATRE ÂGES TRADITIONNELS DANS LA TRADITION JUIVE

Nous venons de trouver, dans les traditions indo-européennes, des indications aussi nettes que concordantes relativement aux quatre âges traditionnels du Manvantara ; il n'en est pas de même, par contre, en ce qui concerne la Genèse où seule la période paradisiaque (c'est-à-dire l'âge d'or des Gréco-romains) est mentionnée expressément. Ensuite, vient le récit du Déluge qui correspond bien à la fin d'un grand cycle, mais il se trouve, en l'occurrence, que celui-ci ne coïncide avec aucun des quatre âges, tandis qu'enfin le récit de la confusion des langues, se rapportant au début de cette période appelée par les Germains « crépuscule des Dieux », inaugure ainsi l'âge sombre ou Kali-Yuga des Hindous. En conséquence ce sont deux divisions cycliques différentes qui sont évoquées — sinon confondues — dans la Genèse, et l'on comprend que ce texte, utilisé seul, n'ait pu permettre la rédaction d'une histoire traditionnelle de la présente humanité.

Cependant si la Genèse, dans son bref résumé de l'histoire du monde, ne mentionne pas explicitement les quatre Âges traditionnels d'Or, d'Argent, d'Airain et de Fer, par contre ceux-ci apparaissent nommément dans la Bible, à propos du célèbre songe de la statue de Nabuchodonosor, songe que le prophète Daniel expose et commente en ces termes :

« Toi, Ô roi, tu regardais, et voici une grande statue. Cette statue était immense et sa splendeur extraordinaire ; elle se dressait devant toi, et son aspect était terrible. Cette statue avait la tête d'or fin, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, les pieds en partie de fer et en partie d'argile. Tu regardais, jusqu'à ce qu'une pierre fût détachée, non par une main, et frappa la statue à ses pieds de fer et d'argile et les brisa. Alors furent brisés en même temps le fer, l'argile, l'argent et l'or et ils devinrent comme la balle qui s'élève de l'aire en été, et le vent les emporta sans qu'on en retrouve plus aucune trace ; et la pierre qui avait frappé la statue devint une grand montagne et remplit toute la terre.

Voilà le songe ; sa signification, nous allons la dire devant le roi.

Toi, ô roi, roi des rois, à qui le Dieu du Ciel a donné l'empire, la puissance, la force et la gloire, entre les mains de qui il a livré, en quelque lieu qu'ils habitent, les enfants des hommes, les bêtes des champs, les oiseaux des cieux, et qu'il a fait dominer sur eux tous : c'est toi qui es la tête d'or. Après toi, il s'élèvera un autre royaume, moindre que toi, puis un troisième royaume d'airain, qui dominera sur toute la terre. Un quatrième royaume sera fort comme le fer ; de même que le fer écrase et brise tout, et comme le fer qui met en pièces, il écrasera et mettra en pièces tous ceux-là. Si tu as vu les pieds et les orteils en partie d'argile de potier et en partie de fer, c'est que ce sera un royaume divisé ; il y aura en lui de la solidité du fer, selon que tu as vu du fer mêlé à l'argile. Mais comme les orteils des pieds étaient en partie de fer et en partie d'argile, ce royaume sera en partie fort et il sera en partie fragile. Si tu as vu le fer mêlé à l'argile, c'est qu'ils seront mêlés de semence d'homme ; mais ils ne tiendront pas l'un à l'autre, de même que le fer ne

peut s'allier avec l'argile. Dans le temps de ces rois, le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, et dont la domination ne sera point abandonnée à un autre peuple ; il brisera tous ces royaumes-là, et lui-même subsistera à jamais, selon que tu as vu qu'une pierre a été détachée de la montagne non par une main, et qu'elle a brisé le fer, l'airain, l'argile, l'argent et l'or »[1].

Les quatre âges successifs d'or, d'argent, d'airain et de fer, de la tradition gréco-romaine sont bien indiqués ici, dans le même ordre et avec la même signification que chez les poètes latins ou les Sages de l'Inde. Pour ces derniers, en effet, c'est de la bouche de Brahma qu'était sortie la caste sacerdotale des brahmanes, c'est-à-dire la caste qui régit l'âge d'or. La noblesse, à son tour, était issue des bras du Dieu ; et c'est la noblesse qui règne pendant l'âge d'argent. Ensuite la caste des marchands (qui domine pendant l'âge d'airain), était issue à son tour des cuisses de Brahma, tandis que la caste inférieure des Shudras ou Serfs, qui fournit les tyrans de l'âge de fer, naissait de la terre (ou argile) foulée par les pieds divins. La tradition juive est donc ici en parfaite concordance avec les autres traditions ; mieux même, elle les complète en réunissant leurs différents enseignements dans un seul et très suggestif symbolisme.

Quoi de plus suggestif, en effet, que la figuration d'un empire (c'est-à-dire d'un cycle de l'histoire), par une tête d'or, alors que le royaume héritier est représenté par une poitrine et des bras d'argent ! Comme c'est le bras qui brandit l'épée, il est évident que ces bras d'argent symbolisent le règne du pouvoir royal pendant l'âge d'argent, tandis que la tête étant le siège du mental, il s'ensuit que la tête d'or figurait la suprématie des « *clercs* » (ceux qui savent), pendant l'âge d'or.

Quant au symbolisme du ventre et des cuisses d'airain, il est non moins clair : le ventre a toujours représenté la nature inférieure et ses besoins matériels, dont la satisfaction incombe à la caste des marchands qui prédomine pendant l' âge d'airain, avec toutes les basses passions (cupidité, convoitise), qui proviennent du ventre, c'est-à-dire des basses régions de l'être. Enfin la curieuse image du fer mêlé d'argile combine les enseignements de la doctrine hindoue qui montre la caste inférieure issue de la terre, à ceux de la tradition gréco-romaine — et de l'histoire — relatifs à la dureté, mais aussi à la fragilité des tyrannies de l'âge de fer.

La correspondance établie précédemment entre les quatre castes et les quatre métaux, or, argent, airain et fer, se trouve d'ailleurs, en toutes lettres, chez Platon : « Vous qui faites partie de la cité, vous êtes tous frères…, mais le dieu qui vous a formés a mêlé de l'or dans la composition de ceux d'entre vous (les clercs), qui sont capables de commander : aussi sont-ils les plus précieux ; il a mêlé de l'argent dans la composition des gardiens (les guerriers) ; du fer et de l'airain dans celle des laboureurs et des autres artisans »[2].

[1] *Livre de Daniel*, II, 31 à 35, traduction Crampon.
[2] *République*, 415 a, traduction Belles-Lettres.

Même la fragilité des tyrannies de l'Âge de fer, symbolisée dans la tradition juive par les pieds en fer mêlé d'argile, est expressément annoncée chez le grand philosophe grec : « L'État périra lorsqu'il sera gardé par le fer ou par l'airain ».

Ainsi se vérifie le parfait accord des différentes traditions quant à la doctrine des quatre Âges, du moins en ce qui concerne la dénomination, le sens et l'ordre de succession des quatre âges traditionnels. Il resterait encore à vérifier si les proportions respectives des durées sont les mêmes dans la Bible que dans les traditions indo-européennes, mais Daniel ne donnant aucune indication à ce sujet, il nous faudra interroger l'histoire elle-même et c'est ce que nous ferons dans un chapitre ultérieur consacré aux subdivisions de la Grande Année — mais auparavant, il nous faut tout d'abord étudier séparément chacun des quatre âges traditionnels.

Nota. En fait, et comme ceci a été expliqué ailleurs, les proportions des 4 âges de l'humanité se retrouvent exactement, mais en sens inverse : 1, 2, 3, 4, dans les hauteurs des quatre parties, tête, buste, ventre et cuisses, jambes et pieds, de la statue vue en songe par Nabuchodonosor.

CHAPITRE IV

L'ÂGE D'OR

CHRONOLOGIE ET SITUATION DE L'ÂGE D'OR

Âge d'Or ! Paradis ! Cette première période de notre humanité, radieuse comme une aurore printanière, fraîche et candide comme une enfance, apparaît si lointaine, pour ne pas dire si fabuleuse, aux hommes inquiets de nos temps orageux et sombres que beaucoup ont fini par douter de l'existence même de ce Jardin d'Eden où nos premiers parents coulaient « en présence de Dieu » une vie de félicité sans ombres, dans un climat d'éternel printemps et une ambiance de totale indépendance, régnant sur une nature humblement soumise et sur des bêtes qui parlaient.

Et pourtant l'Âge d'Or a existé ! Cela, toutes les traditions nous l'affirment unanimement et, mieux encore, nous permettent d'en situer et le temps et le lieu.

Quant au temps, nous avons vu que le début de l'histoire de la présente humanité, donc le commencement de son Âge d'Or, remonterait à 63.000 ans environ avant notre ère et, puisque la durée totale du premier âge comprend, comme nous l'avons démontré, 26.000 ans environ (soit un cycle précessionnel complet), il s'ensuit que l'ère paradisiaque serait tout entière comprise entre les dates :

63.000 av. J.-C. (début de l'Âge d'Or)[1]

et 37.000 av. J.-C. (fin de l'Âge d'Or).

On notera immédiatement que cette longue période de vingt-six millénaires s'étend sur deux « Grandes Années » (puisque la durée d'une « Grande Année » est de treize mille ans environ) et l'on pourra en conclure, *a priori*, à la division de l'Âge d'Or en deux cycles mineurs bien distincts, dont la succession semble rappeler celle du jour et de la nuit, de l'été et de l'hiver, ou enfin, des deux phases, lumineuse et obscure, de la pleine lune et de la nouvelle lune.

Dans ce cas, la première Grande Année (de 63.000 av J.-C. à 50.000 av. J.-C. environ) constituerait la moitié obscure ou nocturne du cycle, tandis que la deuxième Grande Année en figurerait la seconde moitié, lumineuse ou diurne. C'est du moins ce qui semble résulter, non seulement du processus même de la manifestation qui veut qu'une phase « obscure » d'« indistinction primordiale » précède le « *Fiat Lux* » ordonnateur du « Chaos », mais encore des considérations géographiques relatives à la situation du Jardin d'Eden sur la surface du globe.

[1] Les dates sont « arrondies ».

L'Âge d'Or étant ainsi bien délimité dans le temps, il nous reste ensuite à le situer dans l'espace. Or ici, à défaut des indications trop contradictoires de la science moderne (après l'Asie Centrale, ne nous a-t-on pas proposé l'Afrique comme centre originel de l'humanité !), nous nous en tiendrons aux enseignements de la Tradition, laquelle identifie l'Hyperborée avec la « Terre des Bienheureux » (en ce qui concerne les traditions indo-européennes) ; ou bien situe le Jardin d'Eden « du côté de l'Orient » (pour la Genèse hébraïque).

À vrai dire, ces deux assertions pourraient, à première vue, paraître elles aussi, en contradiction, mais si l'on tient compte ici des savantes explications données à ce sujet par M. René Guénon[1], tout s'éclaire et l'on constate bien vite que les traditions des différents peuples ne sont jamais opposées, mais complémentaires.

Dans le cas particulier de la situation du Paradis Terrestre, on constate ainsi que l'Hyperborée correspond à la première phase, « nocturne » ou d'« indistinction primordiale » de l'Âge d'Or, tandis que l'Orient devient logiquement l'habitat d'Adam et Ève pendant la seconde phase, lumineuse ou « diurne » du premier Âge de notre humanité. Car le terme d'Orient évoque en effet devant nos yeux émerveillés des paysages ruisselants de soleil et de lumière et l'on comprend sans peine que l'île éblouissante de « Lanka »[2] (ou Ceylan), ait été désignée comme l'ancien emplacement du Paradis Terrestre.

Par opposition, l'Hyperborée, ou pays du « Soleil de minuit », symbolisera un lieu relativement obscur, ou tout au moins crépusculaire, ainsi qu'il convient à une période d'indistinction où toutes les possibilités qui devront se développer tour à tour pendant le déroulement du cycle, sommeillent encore à l'état latent d'équilibre indifférencié.

Il résulte des remarques précédentes que l'Âge d'Or n'est pas du tout un conte fabuleux se déroulant dans un pays de rêve, ainsi que le prétendent certains savants modernes, mais, bien au contraire, une histoire très réelle dont nous connaissons maintenant, grâce aux données traditionnelles, la chronologie exacte ainsi que la situation géographique bien délimitée. Et il se trouvera, ainsi que nous allons le constater à maintes reprises au cours de ce chapitre ainsi que des suivants, que les données positives de la géologie et de la préhistoire sont en parfaite concordance avec les précédentes déductions basées sur les enseignements traditionnels des différents peuples.

[1] In *Études Traditionnelles*, août 1936 : *Le Sanglier et l'Ourse*.
[2] Lanka signifie « lumière ».

LE KRITA-YUGA HINDOU ET L'ÂGE D'OR GRÉCO-ROMAIN

Voici comment les Livres sacrés de l'Inde décrivent le Krita-Yuga, ou premier âge de notre humanité.

« Dans l'Âge Krita, le Devoir (Dharma) (symbolisé par un taureau) marchera sur ses quatre pieds ; les gens de cette (période) l'honorent. Les pieds de ce puissant (taureau) sont, ô roi, la Vérité, la Commisération, l'Abstinence, la Libéralité.

« Les hommes y sont, en général, contents, pleins de compassion, de bienveillance, (les sens) apaisés et domptés ; (ils sont) patients, trouvent en eux-mêmes leur bonheur, voient tout du même œil (vivant ainsi en Shramanas)[1].

« Kaçava est honoré pendant (les âges) Krita, Trêtâ, Dwâpara, Kali, sous des couleurs, des noms, des formes multiples et de différentes façons.

« Dans le Krita (Yuga), il est blanc, il a quatre bras, ses cheveux sont tressés, il est vêtu d'écorce et de la peau d'une antilope noire, il porte le cordon brahmanique, des dés, un bâton et une écuelle.

« Les hommes alors paisibles, ignorant la haine, affectueux, (d'humeur) égale, honorent Dieu par leur ascétisme, leur tranquillité (d'âme), et en réfrénant (leurs passions).

« Il est célébré sous les noms de *Hamsa*, Suparna, Vaikuntha, *Dharma*, le Maître du Yoga, Ishwara, *Manu*, Purusha, l'Indistinct, l'Âme suprême[2].

« Ce que l'on obtient dans l'âge Krita en méditant sur Vishnou ; dans l'âge Trêtâ, en (lui) offrant des dons et des sacrifices ; dans le Dwâpara (en se vouant à son culte), on l'obtient, dans l'âge Kali, en célébrant ses louanges (à lui) Hari[3].

« Dans l'origine, durant le Krita-Yuga, la classe des hommes s'appelait *Hamsa* ; comme les êtres accomplissaient leur devoir dès leur naissance, on nomma cet âge le Krita-Yuga »[4].

À ces textes nous devons joindre, pour être complets, ceux déjà cités précédemment, à propos de la succession des quatre âges :

« Lorsque l'organe interne participe surtout de la Bonté (Sattwa = tendance ascendante, symbolisée par la lumière du soleil et la couleur blanche), alors on reconnaît l'âge *Krita*, durant lequel on se complaît dans la science et dans l'austérité ».

---

[1] *Bhâgavata Purana*, 1, XII, chap. III, sl. 18-19.
[2] *Bhâgavata Purana*, 1, XI, chap. III, sl. 20-23.
[3] *Bhâgavata Purana*, 1, I, chap. III, sl. 52.
[4] *Bhâgavata Purana*, 1, XI, chap. XVIII, 9.

« Kali est couché, Dwâpara est lent dans ses mouvements, Trêtâ demeure sur place, fixe, debout et *Krita voyage et erre*.

« Dans les temps les plus anciens, les hommes n'étaient distingués entre eux que par *la connaissance* ».

Le premier des trois textes précédents : « Durant l'Âge Krita on se complaît dans la science[1] et dans l'austérité », concorde avec le dernier où il est dit que leur degré de connaissance distinguait entre eux les hommes de ce premier âge que, pour la même raison, les Hindous dénommaient également le Satya-Yuga ou Âge de la Vérité.

Quant au second texte, *à priori* énigmatique : « Krita voyage et erre », il se réfère sans aucun doute à l'état de mobilité, de liberté complète, de fluidité aérienne qui constitue l'une des prérogatives de l'état primordial et qui s'oppose à la rigidité et à la tyrannie des sociétés totalitaires modernes.

Ainsi l'humanité primordiale se caractérise-t-elle dans la tradition hindoue, par la prédominance de la tendance ascendante (Sattwa) d'où, à titre de corollaires, le règne de la Connaissance divine et de la Bonté envers tous les êtres ; de la liberté totale alliée à la stabilité parfaite figurées par le taureau symbolique de Dharma, bien planté sur ses quatre pieds et qui voyage et erre ; et enfin de la tranquillité d'âme et de la Paix.

Ce sont précisément les heureuses conséquences de cette tendance ascendante primordiale que nous décrivent les traditions grecques et latines conservées jusqu'à nous dans les vers d'Hésiode, l'Ovide et de Virgile.

Ecoutons d'abord le vieux poète grec :

« D'Or fut la première race d'hommes périssables que créèrent les Immortels, habitants de l'Olympe. C'était au temps de Cronos quand il régnait encore au ciel. Ils vivaient comme des dieux, le cœur libre de soucis, à l'écart et à l'abri des peines et des misères : la vieillesse misérable sur eux ne pesait pas, mais bras et jarrets toujours jeunes, ils s'égayaient dans les festins, loin de tous les maux. Mourant, ils semblaient succomber au sommeil. Tous les biens étaient à eux : le sol fécond produisait de lui-même une abondante et généreuse récolte et eux, dans la joie et la paix, vivaient de leurs champs, au milieu de biens sans nombre. Depuis que le sol a recouvert ceux de cette race, ils sont, par le vouloir de Zeus puissant, les bons génies de la terre, gardiens des mortels, dispensateurs de la richesse : c'est le royal honneur qui leur fut départi »[2].

Hésiode, qui vivait en des temps difficiles, n'envisage que l'aspect matériel de la félicité paradisiaque ; emporté par son imagination, le poète va même jusqu'à se

[1] Le terme « connaissance » serait d'ailleurs beaucoup plus approprié.
[2] Hésiode : *Les Travaux et les Jours*, 109 à 126, trad. Belles-Lettres.

figurer les premiers hommes s'égayant dans les festins, ce qui est contraire, non seulement à la tradition hindoue qui ne parle que d'austérité et d'ascétisme, mais aussi à la logique, car il est bien évident que la paix et la tranquillité d'âme n'ont jamais fait bon ménage avec les joyeux festins ainsi qu'en témoigne notamment la légende relative à la chemise de l'homme heureux.

Cette erreur ne se retrouve d'ailleurs pas chez le poète latin Ovide qui s'appesantit plus particulièrement sur l'idée suivante : l'Âge d'Or, époque de justice, de mesure, d'harmonie et de félicité :

« L'Âge d'Or naquit le premier : sans la peur du supplice, spontanément et sans lois, il garda la bonne foi et la justice ; le châtiment et la crainte étaient ignorés ; on ne lisait point encore de menaçantes paroles gravées sur l'airain ; et la foule suppliante ne tremblait pas en présence de son juge ; les humains vivaient tranquilles sans le secours de magistrats ; le pin n'avait pas encore été détaché par la hache des montagnes qui le virent naître, pour descendre sur la plaine liquide et visiter des terres étrangères ; les hommes ne connaissaient que leurs rivages ; des fossés profonds n'entouraient pas les villes ; la trompette, le clairon recourbé, le casque, l'épée, n'existaient pas encore, et, sans l'appui des armées, les peuples, au sein de la sécurité, coulaient d'heureux loisirs. La terre aussi, à l'abri de toute violence, sans être déchirée par le râteau ou sillonnée par la charrue prodiguait d'elle-même tous les biens : contents des aliments qu'elle offrait sans contrainte, les mortels recueillaient le fruit de l'arbousier et du cornouiller, la fraise des montagnes, la mûre attachée aux buissons, et les glands tombés des larges branches de l'arbre de Jupiter. Alors régnait un printemps éternel, et les doux zéphires, de leurs tièdes haleines, caressaient les fleurs nées sans semence. Enfin la terre, sans culture, versait mille productions, et d'abondants épis blanchissaient les guérets qui ne réclamaient jamais de repos : alors serpentaient des fleuves de lait et de nectar ; et l'yeuse toujours verte distillait les rayons dorés du miel »[1].

À quoi Virgile ajoute de son côté :

« Avant Jupiter nul laboureur ne travaillait la terre : il eût même été sacrilège de borner les champs ou de les partager par une bordure ; on mettait tout profit en commun, et d'elle-même la terre produisait tout avec d'autant plus de libéralité que nul ne la sollicitait[2]…

« On appelle Âge d'Or les siècles durant lesquels il (Saturne) fut roi ; il gouvernait ainsi les peuples dans la tranquillité et dans la paix »[3].

Résumons : d'après les Latins, Saturne (le dieu Cronos d'Hésiode), gouvernait les hommes de l'Âge d'Or dans la tranquillité et dans la paix, sans lois écrites et partant sans juges et sans armées ; la guerre n'existait pas encore, ni les fléaux du

[1] Ovide : *Métamorphoses*, livre I, traduction Flammarion.
[2] Virgile : *Géorgiques*, liv. I, 125-128, trad. Belles-Lettres.
[3] Virgile : *Enéide*, 1, VIII, 114.

monde physique. Alors régnait un éternel printemps et la nature bienveillante dispensait aux hommes, sans aucune peine de leur part, les fruits, le lait et le miel.

La Bible, elle aussi, décrit comme un jardin de délices :

« *Paradisus voluptatis* », le séjour enchanté de l'Adam primordial :

« Puis Yahweh Dieu planta un jardin en Eden du côté de l'Orient, et il y mit l'homme qu'il avait formé. Et Yahweh Dieu fit pousser du sol toute espèce d'arbres agréables à voir et bons à manger ».

« Yahweh Dieu prit l'homme et la plaça dans le jardin d'Eden pour le cultiver et le garder »[1].

Comme Eden signifie délices, le Paradis terrestre était ainsi un jardin de délices dont Adam était le gardien et le jardinier, ce qui s'accorde bien avec la tradition latine exposée précédemment.

[1] *Genèse*, II, trad. Crampon.

L'ÉTERNEL PRINTEMPS

Pendant l'âge d'or régnait, nous dit Ovide, « un éternel printemps ». Avant que d'examiner l'aspect proprement matériel ou préhistorique de cette poétique tradition, nous devons en étudier le symbolisme afin de remonter par là, s'il est possible, jusqu'au principe purement métaphysique dont « l'éternel printemps » constitue le mode de manifestation dans l'ordre physique et d'une façon plus précise, dans le domaine des climats.

À priori, l'expression « éternel printemps » évoque en nous l'image d'un climat égal et doux, ni trop chaud, ni trop froid, donc sans ces successions brutales d'étés brûlants et d'hivers glacés que doivent supporter les Européens d'aujourd'hui et dont le contraste ne constitue au fond qu'un cas particulier de cette opposition du bien et du mal qu'ignoraient précisément encore les hommes de l'Âge d'Or, car Jéhovah leur avait interdit de toucher au fruit de l'arbre de la Science du bien et du mal.

« Mais du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : Vous n'en mangerez point et vous n'y toucherez point, de peur que vous ne mouriez ». Car Adam et Ève vivaient dans l'état d'innocence, ne connaissant ni le bien, ni le mal ; de même qu'en raison de la douceur du climat ils vivaient nus sans avoir à souffrir ni du chaud ni du froid non plus que de la pudeur on de l'impudeur (puisqu'ils étaient innocents).

Tel est du moins l'enseignement qui découle des paroles de la Genèse ; or il est remarquable que ces déductions concordent exactement avec certain passage de la tradition extrême-orientale relative à l'atmosphère du Paradis :

« On n'y connaît ni l'amour de la vie, ni la haine de la mort : aussi n'y a-t-il point de morts prématurées ! On n'y connaît ni l'affection pour soi, ni l'amour pour autrui : aussi n'y a-t-il ni amour ni haine ! Ni brouillards ni nuages n'y arrêtent la vue ; ni tonnerre ni éclairs n'y troublent l'ouïe ; ni le beau ni le laid ne corrompent les cœurs ; ni monts ni vallées ne gênent les pas »[1].

On notera d'ailleurs que ce texte de la Chine ancienne rappelle singulièrement ces paroles du Précurseur annonçant la venue du Messie :

« Toute vallée sera comblée, toute montagne et colline seront abaissées ; les chemins tortueux deviendront droits, et les raboteux unis. Et toute chair verra le salut de Dieu »[2].

Or le Christ venait pour réparer les effets de la « Chute » et, précisément, avant cette « Chute », c'est-à-dire au Paradis, « *ni monts, ni vallées ne gênaient les pas !* ».

---

[1] Marcel Granet : *La Pensée Chinoise*, p. 540-541.
[2] *St. Luc*, III, 1.

Mais que faut-il entendre par là : qu'Adam au Paradis Terrestre ne souffrait ni du chaud, ni du froid, parce que le climat y était perpétuellement doux, ou même qu'aucune des autres oppositions actuelles, comme le haut et le bas, le beau et le laid, le bien et le mal, l'amour et la haine, ne venaient troubler l'harmonieuse sérénité des temps paradisiaques ?

Ce que nous devons voir là, ce n'est pas autre chose que le reflet, dans notre monde, de la « non-dualité » principielle ; parce que tout processus particulier de manifestation ou d'évolution (au sens originel de développement), doit répéter, selon son mode propre, le processus universel figuré par le symbolisme de la Croix. C'est du point originel, représenté par le centre de la Croix, que partent, en effet, les six directions de l'espace qui « en s'opposant deux à deux, représentent tous les contraires », c'est-à-dire l'ensemble de la manifestation tandis que, par contre :

« Au point central, toutes les distinctions inhérentes aux points de vue extérieurs sont dépassées ; toutes les oppositions ont disparu et sont résolues dans un parfait équilibre »[1]. C'est pourquoi : « Dans l'état primordial, ces oppositions n'existaient pas. Toutes sont dérivées de la diversification des êtres (inhérente à la manifestation et contingente comme elle), et de leurs contacts causés par la giration universelle ».

Ce point central originel c'était, pour l'humanité, l'état primordial d'Adam au jardin d'Eden, et pour notre monde, l'Eden lui-même, dont le centre n'était autre que le Pôle lui-même, c'est-à-dire, « le point fixe autour duquel s'accomplissent toutes les révolutions du monde, selon la norme ou la loi qui régit toute manifestation, et qui n'est elle-même que l'émanation directe du centre, c'est-à-dire l'expression de la « Volonté du Ciel » dans l'ordre cosmique ».

Dans ces conditions, puisque l'Adam primordial occupait alors une position « centrale » dans le monde terrestre, son habitat devait se situer au Pôle même[2] et nous devons admettre que la région circumpolaire jouissait, pendant l'Âge d'Or (ou tout au moins dans le cours de sa première Grande Année, soit de 63.000 à 50.000 av. J.-C.), de ce climat doux chanté par les poètes latins sous le nom de l'« éternel printemps » ; et les recherches des préhistoriens et des géologues doivent donc, *a priori* venir confirmer ce que nous enseigne la Tradition. Or c'est bien ce que l'on constate. En effet, écrit M. R.-M. Gattefossé :

« Edouard Whymper a trouvé à Atanakerdluck, dans la presqu'ile de Noursoak, au Groenland, sous 70° de latitude nord, les restes fossilisés d'une forêt presque équatoriale : c'est donc que la zone chaude finissait, au pliocène, à peu près dans ces parages.

[1] René Guénon : *Le Symbolisme de la Croix*, chap. VII. Nous renvoyons le lecteur à cet ouvrage qu'il faudrait citer en entier si l'on voulait exposer clairement la doctrine relative au symbolisme de la croix.
[2] À l'opposé du cycle, nous voyons les civilisations consécutives de l'actuel Âge sombre se succéder le long du « Cercle d'Évolution » dont le Pôle est situé sur le Cercle Polaire dans une région glaciale et inhabitée.

« C'est là, dans un climat sain et agréable, que devaient s'être groupés de préférence les hommes. Au milieu des magnolias, des lauriers des Canaries, des figuiers que l'on a retrouvés fossilisés, le premier homme formait un grand peuple vivant dans l'abondance et probablement occupé à recueillir les fruits merveilleux que lui prodiguait la nature.

« …Là, nous dit Linné, l'illustre botaniste suédois, poussaient naturellement le blé, les graminées alimentaires, le houblon et les légumes tels que l'épinard, dont il a été impossible de trouver nulle part ailleurs les souches végétales sauvages »[1]. D'où cette conclusion, conforme à celle de B. G. Tilak dans *The Arctic Home in the Vedas*, que : « L'humanité actuelle prit naissance et évolua pendant de très longs millénaires sur une terre hyperboréenne actuellement presque inexplorable ».

Les traditions des peuples esquimaux confirment ceci en ce qui concerne le Groenland :

« Voici ce que les grands Timertsit, les habitants de l'Inlandsis avaient appris aux Angakout :

« Dans les temps très anciens, le Groenland n'était pas couvert de glaces comme aujourd'hui. Il y avait de grands arbres et des plantes et il faisait très chaud. Le pays ne s'est couvert de glaces que lorsque deux hivers se sont succédé sans été entre eux, et c'est depuis ce temps mémorable que le Groenland est un pays froid…

« Or, on a trouvé, un peu partout, des fossiles de fougères arborescentes montrant que le Groenland, il y a longtemps, avait eu une végétation et un climat analogues à ceux de la forêt vierge »[2].

Il a donc bien existé, à une époque lointaine que certains auteurs situent précisément vers 50.000 av. J.-C. (donc pendant l'Âge d'Or du présent Manvantara), une période « édénique » pendant laquelle le climat des régions hyperboréennes ou circumpolaires (Spitzberg et Groenland) était quelque peu semblable au climat actuel des Antilles, permettant ainsi aux hommes primitifs de vivre, sans peine et sans soucis, des fruits qu'une terre féconde produisait alors en abondance.

[1] R. M. Gattefossé : *Adam, Homme tertiaire*. Il est évident que la thèse « Adam homme tertiaire » n'a plus de sens dès lors que s'écroule la théorie moderne des âges géologiques ; mais l'ouvrage précité n'en contient pas moins des remarques intéressantes.
[2] Paul-Emile Victor : *Boréal*, p. 173. Les Angakout sont des sorciers ou chamanes ; les Timertsit, les génies de l'Islandsis.

QUAND LES BÊTES PARLAIENT

Si l'on en croit la plupart des traditions, l'Adam primordial vivait des fruits du jardin d'Eden, s'abstenant ainsi de tuer des animaux pour se nourrir ; et les remarques précédentes relatives à la flore ainsi qu'au climat du Paradis terrestre montrent que l'homme primitif avait effectivement la possibilité de vivre ainsi : « Dans ces temps antiques, appelés l'âge d'or, l'homme se contentait du fruit des arbres et des plantes nées du sein de la terre. Le sang ne souilla pas sa bouche; alors l'oiseau pouvait sans danger, agiter ses ailes dans les airs et le lièvre errer sans crainte dans les campagnes. Alors le poisson n'allait pas, victime de sa crédulité, se prendre au perfide hameçon. Nulle part des pièges tendus ; nulle part la fraude à craindre ; partout une paix profonde… »[1].

Il en résultait, ajoute la tradition, une grande familiarité entre l'homme et les bêtes qui se « comprenaient » mutuellement ; les animaux, n'ayant pas encore à craindre le roi de la création, pouvaient alors l'approcher en toute confiance :

« Dans les paradis, les génies vivent mêlés aux bêtes. Les saints recherchent et savent obtenir la familiarité des animaux »[2]. Ce trait particulier de la vie paradisiaque ne saurait d'ailleurs pas trop nous surprendre car la plupart des hagiographies passées ou récentes nous ont raconté des histoires de ce genre, depuis le célèbre miracle de la conversion du Loup de Gubbio par saint François d'Assise[3], jusqu'au tigre de Shri Ramana, dont l'histoire nous est rapportée par l'écrivain Paul Brunton dans *L'Inde secrète*. D'après cet auteur, un ancien disciple du grand saint de l'Inde du Sud, avait transmis la légende suivante :

« Chaque nuit un tigre de grande taille entrait dans la caverne (où le saint vivait alors en ermite) et léchait les mains de Ramana qui lui répondait en caressant son épaisse fourrure. Le fauve restait à ses pieds toute la nuit et ne partait que le matin. C'est une croyance enracinée aux Indes que les Yogis et le fakirs, quand ils ont atteint un degré de perfection suffisant, peuvent vivre dans la jungle sans avoir rien à craindre des lions, des tigres, des reptiles et des divers fauves qui la hantent »[4].

Pour confirmer cette légende, Brunton nous rapporte encore la scène suivante à laquelle il avait assisté… malgré lui, il s'agissait de la désagréable rencontre que le journaliste venait de faire avec un cobra lorsqu'un visiteur s'approcha et, très calme, s'avança, les deux mains tendues vers l'animal :

« Je voyais, écrit Brunton, la langue fourchue du serpent vibrer dans sa gueule ouverte, mais il n'essayait pas d'attaquer. Mon cri avait fait accourir deux baigneurs de l'étang voisin ; ils n'eurent pas à intervenir, car au moment où ils arrivaient, l'étrange visiteur était à côté du serpent dont il caressait doucement

[1] Ovide : *Métamorphoses*, liv. XV, traduction Flammarion, p. 369.
[2] Marcel Granet : *La Pensée Chinoise*, p. 513.
[3] *Fioretti* de Saint-François, chap. XXI.
[4] *L'Inde secrète*, p. 289. Shri Ramana Maharshi est né en 1879.

l'échine et la tête inclinée. Les crochets suspendirent leur mouvement convulsif, l'animal resta immobile jusqu'à ce que l'arrivée des deux hommes rompît le charme. À ce moment, se rassemblant vivement sous les quatre paires d'yeux qui le fixaient, l'animal s'échappa de la hutte et d'un glissement rapide se perdit dans la jungle »[1]. L'étrange visiteur, qui venait de caresser la nuque du terrible serpent, n'était autre qu'un Yogi et l'un des plus remarquables disciples de Shri Ramana.

On aura bien noté ici qu'il ne s'agit pas d'un charmeur de serpents, ni d'un dompteur professionnel, mais d'un initié déjà parvenu à un haut degré spirituel, peut-être même, semble-t-il, à cet « état primordial » où, disions-nous précédemment, les bêtes et les hommes « se comprenaient » mutuellement. Et, en effet, voici l'explication que donne le Yogi au sujet de l'incident ci-dessus : « Je n'avais rien à craindre du cobra. Je l'approchais sans haine, et mon cœur déborde d'amour envers tous les êtres créés ! »[2].

Cet amour « primordial » envers tous les êtres créés explique également cet autre fait survenu dans notre voisinage et à une date très récente, nous voulons parler de ce cortège d'oiseaux qui, lors des obsèques du « Père Joseph », à Delle, le 31 juillet 1931, accompagna jusqu'à sa dernière demeure ce vénérable prêtre mort en odeur de sainteté.

« Il aimait beaucoup la nature et il avait une prédilection toute spéciale pour les oiseaux. Il leur parlait familièrement, un peu comme saint François d'Assise. Et les oiseaux lui rendaient cette sympathie. En été, chaque matin à quatre heures, nous a-t-il affirmé, une gracieuse hirondelle venait se poser sur sa fenêtre pour le saluer à son réveil. Cette visite matinale lui causait une réelle joie. Il chérissait sa petite hirondelle et les petits oiseaux le chérissaient à leur tour. Ainsi, le jour des funérailles, tandis qu'on emportait le cercueil contenant la dépouille mortelle du Père Joseph hors de sa vieille demeure, on a remarqué qu'une foule d'hirondelles ont longuement tournoyé autour de la maison en deuil, en chantant leurs adieux à leur grand ami »[3].

Plus exactement, d'après un témoin qui nous a rapporté lui-même le fait, les hirondelles formaient, lors des funérailles, un véritable cortège aérien qui accompagna le convoi funèbre depuis l'église jusqu'au cimetière, et se dispersa comme par enchantement, aussitôt que le corps eut été descendu dans la tombe.

Cette scène si émouvante dans sa simplicité même, et si proche de nous puisque la plupart des témoins s'en souviennent encore comme d'un fait survenu hier, illustre de façon remarquable le texte suivant où Platon nous rapporte à son tour, mais d'une façon peut-être trop philosophique, la doctrine traditionnelle grecque relative à la « compréhension » mutuelle des hommes et des animaux au cours de l'Âge d'Or :

---

[1] L'Inde secrète, p. 298.
[2] *Ibid*., p. 299.
[3] *Le père Joseph*, de Delle, par F. J. K. Porrentruy, 1932.

« Eh bien, si les nourrissons de Cronos, avec tant de loisirs et de facilités pour entretenir des propos non seulement avec les hommes, mais encore avec les bêtes, usèrent de tous ces avantages pour pratiquer la philosophie, *conversant avec les bêtes* aussi bien qu'entre eux et interrogeant toutes les créatures pour voir s'il y en aurait une, plus heureusement douée, qui vînt enrichir d'une découverte originale le trésor commun de sapience, il est aisé de juger que ceux d'alors surpassaient infiniment en bonheur ceux d'à-présent »[1].

Pour résumer tout ce débat, nous allons enfin citer un passage remarquable des *Récits d'un Pèlerin russe*, où se trouvent expliqués très clairement tous les faits apparemment miraculeux que nous venons de citer ci-dessus. Voici d'abord l'incident (analogue aux précédents) qui va provoquer le bref exposé théologique sur les relations « primordiales » de l'homme et des animaux :

« Un soir d'hiver, je passais seul dans une forêt, je voulais coucher à deux verstes de là, dans un village qu'on apercevait déjà. Soudain un grand loup sauta sur moi. Je tenais à la main le rosaire de laine de mon starets (je l'avais toujours avec moi). Je repoussai le loup avec ce rosaire. Et croyez-vous ? Le rosaire me sortit des mains et s'entortilla autour du cou de la bête. Le loup se rejeta en arrière et, sautant à travers les ronces, se prit les pattes de derrière dans les épines, tandis que le rosaire s'accrochait à la branche d'un arbre mort ; le loup se débattait de toutes ses forces, mais n'arrivait pas à se dégager car le rosaire lui serrait la gorge. Je me signai avec foi et n'avançai pour dégager le loup ; c'était surtout parce que je craignais qu'il n'arrachât le rosaire et ne s'enfuit en emportant cet objet si précieux. À peine m'étais-je approché et avais-je mis la main sur le rosaire que le loup le rompit en effet et se sauva sans plus de manières ».

Le fait exposé, en voici maintenant l'explication :

« Vous vous rappelez que lorsque le premier homme, Adam, était dans l'état d'innocence, tous les animaux lui étaient soumis ; ils s'approchaient de lui avec crainte et il leur donnait des noms. Le starets, à qui a appartenu ce chapelet, était saint ; et qu'est-ce que la sainteté ? Rien d'autre que la *résurrection dans l'homme pécheur de l'état d'innocence du premier bomme*, grâce aux efforts et aux vertus. L'âme sanctifie le corps. Le rosaire était toujours dans les mains d'un saint ; donc par le contact constant avec son corps, cet objet a été pénétré d'une force sainte, la force de l'état d'innocence du premier homme »[2].

[1] Platon : *Le Politique*, 272 b-c, traduction Belles-Lettres.
[2] *Récits d'un Pèlerin russe*, traduction Gauvain.

LONGÉVITÉ ET AUTRES PRÉROGATIVES DE L'« ÉTAT PRIMORDIAL »

La position « centrale » de l'homme primitif, au delà de toute opposition et de toute contradiction, impliquait encore bien d'autres prérogatives que la seule familiarité avec les bêtes. Nous avons déjà rappelé précédemment, qu'au Paradis : « On ne connaît ni l'amour de la vie, ni la haine de la mort : aussi n'y a-t-il point de morts prématurées ». Ainsi s'expliquerait la longévité proverbiale des premiers hommes, relatée aussi bien par la tradition chinoise : « Fatigués du monde, après mille ans de vie, les hommes suprêmes s'élèvent au rang de génies et, montés sur un nuage blanc, parviennent au séjour du Souverain d'En-Haut »[1], — que par la Bible :

« Tout le temps qu'Adam vécut fut de neuf cent trente ans et il mourut ». De même Seth, son fils, vécut à son tour neuf cent douze ans ; Enos, neuf cent cinq ans ; Caïnan neuf cent dix ans ; Malaléel huit cent quatre-vingt-quinze ans ; Jared neuf cent deux ans ; Hénoch trois cent soixante-cinq ans et Dieu le prit ; Mathusalem, à son tour, vécut neuf cent soixante-neuf ans ; Lamech, sept cent soixante-dix-sept ans et Noé, enfin, neuf cent cinquante ans ».

Après Noé, la durée de la vie humaine diminue : Sem vécut seulement six cents ans ; Arphaxad, quatre cent trente-huit ans ; Salé, quatre cent trente-trois ans; Héber, quatre cent soixante-quatre ; Phaleg, deux cent trente-neuf ; Réü, deux trente-deux ; Sarug, deux cent trente ; Nachor, cent quarante-huit et Tharé, père d'Abraham, vécut deux cent cinq ans. Ensuite la durée de la vie se raccourcit encore et après Abraham, qui vécut cent soixante-quinze ans, les hommes ne vécurent plus que « cent vingt ans ».

Ce thème de la longévité des anciens hommes se retrouve également chez Hésiode ; de même celui relatif au raccourcissement progressif de la vie humaine. Pendant l'Âge d'or « les hommes vivaient comme des dieux…, la vieillesse misérable sur eux ne pesait pas… ; mourant, ils semblaient succomber au sommeil ». Mais la démesure s'introduit au cours de l'Âge d'argent et la durée de la vie humaine se raccourcit : « L'enfant, pendant *cent ans*, grandissait en jouant aux côtés de sa digne mère, l'âme toute puérile, dans sa maison. Et quand, croissant avec l'âge, ils atteignaient le terme qui marque l'entrée de l'adolescence, ils vivaient peu de temps… »[2]. Ce texte d'Hésiode est à rapprocher de celui de la Bible : « Adam vécut cent trente ans et il engendra un fils à sa ressemblance ; Seth vécut cent cinq ans et il engendra Enos… etc. ». On peut en déduire que la durée des âges de la vie à l'époque primitive était environ dix fois plus longue qu'aujourd'hui, la durée théorique totale demeurant, pendant une très longue période, égale à mille ans[3].

[1] M. Granet : *La Pensée Chinoise*, p. 510.
[2] Hésiode : *Les Travaux et les Jours*, 130.
[3] Comme pour la familiarité des hommes avec les bêtes, on notera que le privilège de la longévité existerait encore chez certains Yogis et ascètes de l'Inde ou de l'Himalaya.

Toutefois, longévité ne signifie pas immortalité, mais seulement l'absence de toute mort prématurée. Hésiode, en effet, nous dit des anciens que, « mourant, ils semblaient succomber au sommeil », ce qui exclut toute idée de mort violente ou même de maladie, mais n'en suppose pas moins l'existence de la mort. C'est qu'en effet il est métaphysiquement absurde de supposer l'homme corporel immortel, parce que : « toute vie humaine constituant en elle-même un cycle analogue à celui de l'humanité prise dans son ensemble, le temps se « contracte » en quelque sorte pour chaque être à mesure qu'il épuise les possibilités de l'état corporel ; il doit donc nécessairement arriver un moment où il sera pour ainsi dire réduit à un point, et alors l'être ne trouvera littéralement plus en ce monde aucune durée dans laquelle il lui soit possible de vivre, de sorte qu'il n'y aura plus pour lui d'autre issue que de passer à un autre état »[1]. Et d'ailleurs il est aisé de constater, en lisant les vies des saints, que l'être parvenu à un certain degré spirituel, ne désire nullement s'attarder indéfiniment dans l'état corporel humain, bien au contraire. Chez un tel être, l'aspiration vers la « céleste patrie » devient de plus en plus ardente et le séjour terrestre n'est plus considéré que comme un « exil »[2].

Nous venons ainsi de montrer comment la longévité de nos premiers parents résultait de l'absence en eux-mêmes de toute opposition ou contradiction interne, ce qui permettait ainsi à l'homme de dérouler, avec une harmonieuse régularité et sans aucun accident ou autre arrêt prématuré, la totalité de son cycle d'existence terrestre ; nous allons envisager maintenant d'autres conséquences du caractère « non dualiste » de nos ancêtres de l'Âge d'Or, ce sera plus particulièrement ce qu'on appelle d'habitude l'incombustibilité ou résistance aux éléments, et qui pourrait aussi se dénommer d'une façon plus générale la « subtilité » de l'Adam primordial.

Un vieux texte chinois nous donne, avec une remarquable concision, une excellente définition de cet ancien privilège des hommes de l'Âge d'or :

« L'homme absolument simple fléchit par sa simplicité tous les êtres..., si bien que rien ne s'oppose à lui dans les six régions de l'espace, que *rien ne lui est hostile, que le feu et l'eau ne le blessent pas* »[3]. En conséquence, écrit Tchouang Tseu, « Rien ne peut contre le saint[4]. Un déluge s'élevant jusqu'aux cieux n'arriverait pas à le noyer, ni à le brûler une sécheresse qui liquéfierait métaux et pierres, grillerait plaines et montagnes ! »[5].

C'est qu'en effet de tels accidents ne peuvent survenir qu'en notre monde tissé d'oppositions contradictoires comme le bien et le mal, le haut et le bas, la droite et

---

[1] René Guénon : *Aperçus sur l'Initiation*, au chapitre *Transmutation et transformation*, à propos de l'élixir de longue vie.
[2] Ce qu'on appelle, en théologie, l'immortalité d'Adam avant la chute doit s'entendre dans un sens spirituel ainsi que l'explique M. René Guénon dans le chapitre précité des *Aperçus sur l'Initiation*.
[3] *Lie Tseu*, chap. II.
[4] Le Saint est l'homme « absolument simple », c'est-à-dire celui qui a réalisé en lui-même l'état primordial de l'humanité.
[5] M. Granet, *op.cit*., p. 516.

la gauche, le froid et le chaud, l'eau et le feu, oppositions qui, au point central où elles se rencontrent, se trouvent en quel- que sorte résorbées ou neutralisées. Aussi bien, dans l'état primordial, c'est-à-dire au centre de l'état humain, « ces oppositions n'existaient pas. Toutes sont dérivées de la diversification des êtres (inhérente à la manifestation et contingente comme elle), et de leurs contacts causés par la giration universelle. Elles cesseraient, si la diversité et le mouvement cessaient. Elles cessent d'emblée d'affecter l'être qui a réduit son moi distinct et son mouvement particulier à presque rien. *Cet être n'entre en conflit avec aucun être*, parce qu'il est établi dans l'infini, effacé dans l'indéfini. Il est parvenu et se tient au point de départ des transformations, *point neutre où il n'y a pas de conflits* »[1].

En conséquence, et pour un tel être parfaitement « centré », « le feu et l'eau, qui sont le type des contraires dans le « monde élémentaire », s'équilibrent et se neutralisent l'un l'autre par la réunion de leurs qualités, apparemment opposées, mais réellement complémentaires, dans l'indifférenciation de l'éther primordial »[2].

Et il s'ensuit que : « Arrivé à n'être plus qu'une puissance pure, impondérable, entièrement autonome, le saint va jouant en toute liberté, à travers les éléments, dont aucune ne peut le heurter. Il traverse impunément les corps solides. Toute matière est poreuse pour lui »[3].

On notera d'ailleurs, en passant, qu'il est facile de trouver, dans la vie des saints, des anecdotes illustrant les privilèges ci-dessus. Nous citerons seulement le miracle du Cierge, dans la vie de Bernadette de Lourdes. Le fait est particulièrement intéressant ici parce qu'il nous offre un exemple d'incombustibilité dûment constaté par des témoins dignes de foi (il est rapporté par J.-B. Estrade dans son livre sur *Les apparitions de Lourdes*).

[1] *Tchoang-tseu*, chap. XIX.
[2] René Guénon : *Le symbolisme de la Croix*, chap. VII.
[3] M. Granet, *op. cit.*, p. 516.

LIBERTÉ – ÉGALITÉ – FRATERNITÉ

Si nous rapprochons le texte extrême-oriental cité précédemment « … entièrement *autonome*, le Saint va jouant en *toute liberté* » des vers suivants d'Hésiode, d'Ovide et de Virgile :

— « Ils vivaient comme *des dieux*, le cœur libre de soucis, ... *tous les biens* étaient à eux ».

— « L'Âge d'Or naquit le premier : sans la peur du supplice, spontanément et *sans lois*, il garde la bonne foi et la justice… les humains vivaient tranquilles sans le secours de magistrats… ».

— « Avant Jupiter… il eût été sacrilège de borner les champs… ; on mettait *tout profit en commun* ».

Si nous rapprochons disions-nous, toutes ces anciennes traditions, relatives aux temps paradisiaques, alors nous pouvons conclure que la devise célèbre « Liberté, Egalité, Fraternité », si manifestement inadéquate à notre époque de tyrannie, d'inégalité et de violence, définit en réalité l'un des plus beaux privilèges du printemps (ou premier temps) de l'actuelle humanité.

Qu'on se rappelle en effet notre bref exposé sur la liberté :

« Au début d'un cycle la liberté existe. Il n'y a pas encore d'Histoire, donc pas de Destin pour enchaîner les hommes ; c'est l'Âge d'Or. Mais dès qu'un premier acte a rompu l'équilibre primordial, aussitôt se déclenche une série de répercussions rythmiques, qui va en s'amplifiant d'âge en âge au fur et à mesure que de nouveaux actes provoquent de nouvelles réactions, et que s'accumulent sans répit les coutumes et les routines, les règlements et les lois, les rancunes et les haines ; et les chaînes du Destin entravent toujours plus étroitement la marche de l'humanité. À la fin du cycle, il n'y a plus que tyrannie et servitude, la liberté n'existe plus »[1].

Ainsi s'explique l'évolution de la liberté au cours des âges; si la liberté, en effet, se définit comme l'absence de contrainte[2], il est aisé de voir qu'à l'aurore des temps la liberté était totale puisque, selon les traditions précitées, aucune contrainte ne venait entraver l'activité de l'Adam primordial.

Cette liberté illimitée des temps primordiaux résultait d'ailleurs de l'« unité » de l'homme primitif parce que la liberté absolue ne pouvant appartenir qu'à l'être « affranchi des conditions de l'existence manifestée » et devenu absolument « *un* », au degré de l'Être pur[3], il s'ensuit que, dans le domaine de la manifestation et plus particulièrement dans le plan humain, un homme sera d'autant plus libre qu'« il

[1] *Les Rythmes dans l'Histoire*, 2e éd., p. 187.
[2] R. Guénon : *Les États multiples de l'Être*, chap. XVIII.
[3] R. Guénon, *ibid*.

aura plus d'unité en lui-même, ou qu'il sera plus *un* » ; et ceci sera encore beaucoup plus vrai, *a fortiori*, de l'humanité, ou d'une portion d'humanité (race ou peuple), considérées à un instant déterminé de leur histoire. Ainsi s'explique la très grande liberté dont jouissaient les Chinois au temps du régime impérial et dont s'offusquait le révolutionnaire Soun-Yat-Sen : l'Empire du Milieu étant alors parfaitement « un » dans la personne de son Empereur, le « Fils du Ciel », il en résultait, pour ses sujets le maximum de liberté.

Selon l'enseignement du *Symbolisme de la Croix*, cette liberté totale est également l'apanage de celui qui « se tient au centre immobile de toutes les destinées » (parce que être parfaitement « un » c'est être aussi parfaitement « centré »).

Un tel être, parfaitement « un » (ou « centré ») est « absolument indépendant », parce que connaissant tout « par connaissance globale », il a trouvé la Vérité. Et il est écrit que « La Vérité vous rendra libres » (Notons en passant que l'âge d'or s'appelait encore Satya-Yuga ou Âge de la Vérité !).

De même le Saint, c'est-à-dire l'homme qui a trouvé la « Vérité » et qui, de ce fait, a recouvré l'état primordial, se tient au « centre immobile d'une circonférence sur le contour de laquelle roulent toutes les contingences, les distinctions et les individualités ». Étant ainsi établi en ce centre immobile, le Saint n'est nullement affecté par le mouvement périphérique dont il demeure complètement indépendant[1].

Par ailleurs, cette indépendance « céleste » qui, dans le domaine « non manifesté » résidait dans le « non-agir » principiel, se reflète, sur le plan humain, dans l'« autonomie » de l'homme primordial. Ainsi s'explique cette phrase énigmatique de la tradition hindoue « Krita voyage et erre », qui pourrait tout aussi bien s'appliquer soit au « Pèlerin russe »[2], soit aux « Nobles voyageurs »[3] ou aux « Cosmopolites », tous personnages entièrement dégagés de toute entrave et libres de toute attache, et dont les voyages réalisent, en mode spatial, et dans le sens de l'ampleur, l'intégralité de l'état humain.

La liberté des premiers hommes entraînait, par voie de conséquence, l'égalité et la fraternité; et c'est bien ce que nous confirment les textes traditionnels déjà cités : « Tous les biens étaient à eux » (Hésiode), et : « On mettait tout profit en commun ». N'y a-t-il pas en effet de meilleur exemple de fraternité — et d'égalité — que de mettre tout en commun, comme cela se passe entre frères et sœurs dans une famille bien unie ou encore entre frères ou sœurs dans une même communauté religieuse.

[1] Cf. R. Guénon : *Le Symbolisme de la Croix*, chap. VII.
[2] Cf. *Récits d'un Pèlerin russe*.
[3] Exemple le personnage de Zanoni dans le roman de Bulwer Lytton.

Dans la Tradition hindoue, tout ceci se résume en une phrase fort concise qui demande quelques éclaircissements :

« Dans l'origine, durant le Krita-Yuga, la classe des hommes s'appelait « *Hamsa* ».

Cette classe, ou plus exactement cette sur-caste « Hamsa » constitue en effet une caste originelle située au-dessus des quatre castes historiques, en lesquelles l'humanité se divisa par la suite, de même qu'à l'origine également existait une seule race primordiale, mère des quatre grandes races qui allaient peupler le globe au cours des âges suivants ; l'unité de l'humanité primordiale implique en effet l'existence d'une seule caste et d'une seule race, tandis qu'au contraire la « descente » dans le domaine de la multiplicité devait entraîner corrélativement la multiplicité et l'opposition des castes et des races, des peuples et des religions.

Par contre, la « remontée » du sage vers l'état primordial, le ramène en ce point central où cessent toutes les oppositions, en sorte que le Saint doit être considéré comme appartenant à la sur-caste Hamsa et il en est encore de même, dans une organisation initiatique, pour les adeptes ayant atteint effectivement le grade de « Maître ». En d'autres termes, de tels « Maîtres » même issus de milieux différents constitueront une fraternité très réelle, et ceci expliquerait en particulier qu'un commerçant lyonnais ait pu, à la fin du XVIII^{e} siècle, entretenir une correspondance littéralement « fraternelle » avec un prince allemand[1].

Mais cette égalité et cette fraternité originelles ne doivent pas être confondues avec leurs reflets inversés : la « Kamaraderie » totalitaire et le nivellement démocratique de la « sous-caste » prolétarienne vers laquelle tend notre société moderne, de même que l'« autonomie » du Saint ne doit pas être confondue avec sa caricature de l'époque libérale : « Laissez faire, laissez passer », non plus qu'avec cette liberté politique des hommes du XIX^{e} siècle, dont le « démocrate » chinois Soun-Yat-Sen avait donné la définition suivante : « Le jour des élections, les Français sont libres, le lendemain ils redeviennent esclaves ! ».

Il convient d'ailleurs ici de noter que l'actuelle « confusion des classes » dans la « sous-caste » prolétarienne n'est rien d'autre que la préparation (ou l'anticipation) au « rétablissement de toutes choses dans leur état primordial » : « où les hommes, disent les textes traditionnels, ne forment qu'une seule caste (c'est-à-dire ont un degré égal de développement spirituel) et sont eux-mêmes leur propre loi (c'est-à-dire qu'ils sont autonomes et parfaitement libres). Cette anarchie idéale (utopique à l'heure actuelle) avait été entrevue par Lénine, comme on l'a dit, et, chose paradoxale, c'est l'état qui doit succéder à ce matérialisme accru qui est précisément son contraire. Nous avons déjà expliqué que cette réduction au pôle matériel (celui du règne de la bête) des tendances humaines, était comme une affirmation « à rebours » de l'Unique. Ce renversement des polarités aux « derniers

[1] Cf. Van Rijnberk : *Épisodes de la Vie ésotérique*. Correspondance entre Willermoz et le prince Charles de Hesse-Cassel.

temps » ne peut être que le fait de cette « infusion nouvelle de l'Esprit » que toutes les traditions prévoient et annoncent »[1].

[1] *Le Symbolisme*, février 1949, p. 133.

L'ANDROGYNE PRIMORDIAL ET LA CRÉATION D'ÈVE

La brève étude précédente relative à l'unité sociale et raciale primitive nous amène à envisager maintenant sous son aspect le plus profond cette importante question de l'unité primordiale de l'Adam originel.

On sait que, selon la Bible, celui-ci avait été créé à l'image de Dieu : « Puis Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance… ». Et Dieu créa l'homme à son image ; il le créa à l'image de Dieu : il les créa mâle et femelle ».

Ainsi se trouve défini l'Androgyne primordial créé « un », à l'image de Dieu, Dieu représentant ici l'Être, antérieur à toute différenciation entre Purusha (ou Principe actif) et Prakriti (ou Passivité Universelle). Car tout processus de manifestation (donc ici la manifestation humaine) commence par l'Unité et se continue par la dualité pour aboutir finalement à la multiplicité.

Qu'était-ce donc que cet énigmatique « Androgyne primordial » dont parle également Platon[1] :

« …au temps jadis, notre nature n'était point identique à ce que nous voyons qu'elle est maintenant, mais d'autre sorte… en ce temps-là l'Androgyne était un genre distinct et qui, pour la forme comme pour le nom, tenait des deux autres, à la fois du mâle et de la femelle… ». La forme de cet Androgyne étant « tout entière arrondie, leur dos et leurs flancs en cercle » (l'idée exprimée étant celle de sphéricité).

De son côté, l'ésotériste allemand Jacob Boehme décrit ainsi l'Ancêtre originel du genre humain : « L'homme primitif, tout spirituel et doué d'un corps immatériel et invisible, n'avait que des organes propres à la vie spirituelle ; il tirait ses forces de la nature primitive, de la source de la puissance... Quant à sa vie divine, il la suçait à la source de la Lumière et de la grâce de Dieu ; il n'avait d'organes que ceux qui communiquent avec la vie supérieure, il n'avait besoin de rien de ce qui correspond aux besoins matériels et physiques. Il n'apparaissait par conséquent dans l'idée que comme un Être ressemblant beaucoup à ces créations des peintres chrétiens qui représentent des intelligences célestes…

« Cet être nouveau, ce fils de Dieu, son Vicaire dans la Création, possédait, à ce que Boehme suppose, mais n'affirme pas trop expressément, le pouvoir de se continuer, de produire de son centre même des créations nouvelles : cet être c'était l'*Androgyne* des antiques traditions conservées par Platon ».

Tel était donc, d'après Boehme, l'Adam primordial, l'Androgyne au corps subtil qui régnait alors sur toute la création. Voyons maintenant par quel processus

[1] Cf. *Le Banquet*, 189 e.

de « descente » notre premier père se serait (selon Jacob Boehme), matérialisé d'abord, pour se diviser ensuite, et devenir le couple originel « Adam-Ève ».

« L'individualité humaine une fois posée comme existence jusqu'alors inconnue dans la Création,... devint l'objet des tentations de Satan et des existences inférieures, c'est-à-dire de la nature visible et créée. Ces existences inférieures, ce monde élémentaire et les Esprits élémentaires qui président à ce monde, qui après la chute de Satan n'avaient pas de communication directe avec l'Unité et qui ne pouvaient plus y communiquer que par l'Homme, se sont efforcés à s'approcher de lui, à s'unir avec lui, à entrer le plus possible en Dieu par son entremise… Il y eut donc autour du premier homme une tendance universelle des Esprits élémentaires de s'unir avec lui…

« …L'homme primitif n'avait pas d'organisation capable de faire cet acte (de s'unir aux existences inférieures) ; mais il conçut un désir très vif de le faire… C'est dans ce désir contraire à la volonté de l'Idée de Dieu, que l'homme primitif perdit sa communication continuelle avec Dieu ; c'est alors qu'il tomba dans le sommeil, c'est-à-dire sous l'influence de forces inférieures, ou, comme dit la *Genèse*, Dieu envoya le sommeil à Adam et de ce sommeil il devait se réveiller comme un individu appartenant à moitié à la Nature visible, aux Esprits inférieurs, comme leur associé, mais non pas encore comme leur esclave ; de ce sommeil, il se réveillait déjà enveloppé de corps terrestre et assujetti à moitié à la nature physique…

« Alors Dieu, pour arrêter l'homme dans cette voie, divisa sa force centrale, il sépara l'homme en deux. Les instincts inférieurs et son idéal tiré de lui-même vinrent à l'existence dans l'idée de la femme : le désir de l'homme donna naissance à un être nouveau, séparé de l'homme, et qui apparut comme femme. Après le sommeil d'Adam, après son union intime avec le monde visible, il y eut un réveil où Adam se trouvait dédoublé : il reconnut dans la nouvelle individualité, dans la femme, une moitié de lui-même ; il ne pouvait plus continuer une existence réelle et créatrice qu'avec cette moitié[1] ».

Nous avions montré précédemment comment cette même idée de *l'Androgyne primordial* était exposée chez Platon. Voyons maintenant de quelle façon le grand philosophe grec décrivait le dédoublement de l'Adam originel, et par conséquent l'apparition de la dualité dans le monde terrestre : « Cet état (androgyne) cessa, nous dit-il, par une punition des Dieux : les hommes avaient tenté « d'escalader le ciel ».

Alors Zeus « coupa les hommes en deux, à la façon de ceux qui coupent les cornes pour en faire des conserves, ou encore un œuf avec un crin », en sorte que

[1] *Le système de Jacob Boehme*, par Adam Mickiewicz, in *Le Voile d'Isis*, avril 1930.

« le sectionnement avait dédoublé l'être naturel »[1]. Autrement dit, Adam venait de passer du stade de l'unité primordiale à celui de la dualité.

[1] Platon : *Le Banquet*, 189 e, traduction Belles-Lettres.

LA ROSE DE L'EDEN

Si la « disjonction » de l'Androgyne primordial en ses deux moitiés « yang et yin », active et passive, masculine et féminine, c'est-à-dire « Adam et Ève », apparaît chez le théosophe allemand comme une « chute » et, chez le philosophe grec comme une punition des Dieux, il n'en est pas de même dans la Genèse où la naissance d'Ève nous est présentée plutôt comme le suprême achèvement de la Création, telle l'éclosion d'une première rose venant couronner au jardin l'œuvre du printemps.

Et en effet, alors que la création semblait achevée, et après qu'Adam eut été placé « dans le jardin d'Eden pour le cultiver et pour le garder », Dieu vit que quelque chose manquait encore pour que fut parfaite l'Œuvre des Sept Jours et il dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je lui ferai une aide semblable à lui »[1].

Et « Yahweh Dieu fit tomber un *profond sommeil* sur l'homme » et il prit une de ses côtes dont il forma la femme, et il l'amena à l'homme ». Ainsi Adam étant pourvu d'une compagne, la Création était cette fois parachevée, finie, parfaite. « Mais ce qui est fini ne dure pas longtemps » ; aussi bien la chute succède-t-elle immédiatement, dans le récit de la Genèse, à la création d'Ève.

Est-ce à dire qu'aucun intervalle de temps ne sépare ces deux faits successifs : présentation d'Ève à Adam et chute ? À vrai dire la question demeure énigmatique, mais si un tel intervalle a bien existé, comment l'appeler, sinon la « lune de miel » du Paradis, brève période de bonheur qui durera jusqu'au moment où le « Fils de Dieu », abaissant ses regards du Ciel sur la Terre, s'aperçut que « les filles des hommes étaient belles », et crut qu'il pouvait désormais, en la compagnie d'Ève, « vivre sa vie » comme un être entièrement indépendant !

[1] *Genèse* II, 18, traduction Crampon.

ÂGE D'OR ET PARADIS

Nous avons considéré jusqu'ici comme synonymes les termes « Âge d'Or » et « Paradis », cependant ceci demande à être précisé car le mot « Paradis » est susceptible de plusieurs acceptions différentes dont une seule, celle qui correspond au sens originel, est proprement équivalente au terme « Âge d'Or ».

Ce sens originel, en effet, est celui de la Genèse : « Puis Yahweh Dieu planta un « *Paradisus voluptatis* » (Jardin en Eden) du côté de l'Orient, et il y mit l'homme qu'il avait formé. Et Yahweh Dieu fit pousser du sol toute espèce d'arbres agréables à voir et bons à manger, et l'arbre de la vie au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal ». Or il est évident que cette description biblique définit exactement l'Âge d'Or, ceci d'autant plus que l'expulsion d'Adam et Ève du « *Paradisus voluptatis* » définit également la fin de l'Âge d'Or. Aussi bien la définition suivante convient-elle autant à l'Âge d'Or qu'au Paradis :

« Le *Paradis* demeure toujours un lieu déterminé, délimité, assigné pour séjour à l'homme *encore en rapport direct* avec Dieu, et qui, par sa beauté et ses charmes, répondait à l'harmonie intérieure, à la paix de l'âme, au bonheur sans mélange de l'homme »[1].

— (Étymologiquement, « *paradiseisos* » signifie, en grec, parc, lieu planté d'arbres où l'on entretient des animaux[2]. Aussi la Vulgate précise-t-elle : *paradisus voluptatis*, c'est-à-dire jardin des délices, puisque *paradisus* est devenu en latin synonyme de jardin. Quant au terme originel « *Pardes* », il se rapporte, selon M. René Guénon, au centre spirituel suprême, qui se confondait, au début des temps, aves le séjour de l'Adam primordial).

L'identification de l'Âge d'Or avec l'époque paradisiaque originelle se trouve d'ailleurs en toutes lettres chez Dante :

« La souveraine béatitude, qui ne se complaît qu'en elle-même, créa l'homme innocent et porté au bien, et lui donna ce lieu pour arrhes de la paix éternelle. À cause de sa faute, l'homme demeura ici peu de temps ; à cause de sa faute, il changea en plaintes et en gémissements une joie honnête et des plaisirs purs…

« Les poètes qui ont décrit autrefois l'*Âge d'or* et *son état heureux*, ont peut-être placé ce lieu sur le Parnasse. Mais c'est ici que les premiers hommes vécurent dans l'innocence ; ici ils trouvaient un printemps continuel et les fruits les plus exquis… »[3].

Dans cette dernière phrase, l'amant de la céleste Béatrix nous décrit le Paradis terrestre, non seulement comme le séjour de l'Adam primordial au cours de l'Âge

[1] *Dictionnaire de théologie catholique*, Wetzer et Welte.
[2] *Dictionnaire grec-français*, de Bailly.
[3] *La Divine Comédie*, Purgatoire, chant XXVIIIe.

d'Or, mais encore — et ensuite — comme la base de départ (on serait tenté de dire : la base d'envol) pour le « voyage céleste » à travers les différents cieux. En effet, le voyage de Dante ne s'arrêtera pas là, c'est-à-dire au Paradis Terrestre, mais il se continuera ensuite, à travers les neuf cieux[1] et jusqu'au « premier mobile », centre et moteur immobile de tous les cieux.

Nous voici donc en présence de deux autres acceptions du terme « Paradis », et qui dérivent du sens originel de la façon suivante : « Après la « Chute » et l'expulsion d'Adam et Ève hors du Paradis Terrestre, le terme de Paradis signifie « le lieu de la béatitude en général (donc le retour à l'état primordial décrit par Dante à la fin du Purgatoire), et ensuite le ciel, en tant que séjour des bienheureux ».

Si, d'autre part, on considère le *Pardes* comme le centre spirituel suprême, alors les différents centres spirituels secondaires qui se sont succédés au cours de la descente cyclique de l'humanité constitueront autant de reflets ou de substituts du centre suprême en correspondance avec les différentes phases ou subdivisions du cycle. Et de même certains êtres ayant atteint un haut degré de sainteté deviendront souvent des centres d'ambiance paradisiaque, c'est-à-dire que leur personne irradiera une atmosphère de « Paix » évangélique analogue à celle de l'Âge d'Or. Ainsi s'explique la conversion du Loup de Gubbio par saint François d'Assise, et pareillement la légende hindoue relative au tigre qui, la nuit, venait se faire caresser par Shri Ramana, le grand saint de l'Inde du Sud.

À propos de ce dernier personnage, il semble intéressant de citer ici la description, par Paul Brunton, d'une scène de la vie quotidienne à l'ermitage d'Arunachala où Shri Ramana vit depuis plusieurs dizaines d'années :

« L'air est parfumé d'encens. Le Maharichi[2], à demi-incliné sous le punka au moment où j'entrais, se redresse et reprend son attitude favorite, les jambes croisées… Le Maharichi tient le menton dans la main droite, le coude sur le genou ; il me regarde attentivement, sans dire un mot. Je remarque à côté de lui *sa cruche à eau* et *sa canne de bambou*, *tout ce qu'il possède sur cette terre*, éloquente réplique à notre instinct occidental de la propriété, à notre soif de richesses !… ».

Une première remarque s'impose déjà ici : Ce grand sage ne possède en tout qu'une cruche et un bâton ; n'est-ce pas là une simplicité évangélique digne de l'Âge d'Or ! Comme en est digne également l'atmosphère de paix sereine qui émane de cet homme véritablement revenu à l'« état primordial » :

« …peu à peu, continue Brunton, je perçois une évolution très nette dans le courant télépathique qui s'échange entre ces yeux fixes et mon regard incertain, et par une douce mais impérieuse inflexion, lie à son esprit la course de mes pensées

[1] *La Divine Comédie*, Paradis.
[2] Titre donné à Shri Ramana par ses disciples, in Paul Brunton, *L'Inde secrète*.

et convie mon âme à cet *état de paix inaltérée* dont il semble perpétuellement jouir. Ce calme s'accompagne d'une sensation d'allégement, d'exaltation incomparable. Le temps suspend son cours. Mon cœur est allégé de son fardeau de soucis… ».

D'où cette dernière remarque de Brunton, par quoi nous terminerons cette longue citation :

« Combien de fois me suis-je étonné que ces disciples demeurent ainsi pendant des années aux pieds de ce sage, contents de peu de mots et de moins de confort, sans aucune activité extérieure pour les soutenir ou les distraire ! Maintenant je commence à comprendre, non de science, mais plutôt par une illumination soudaine, que chaque jour qui s'écoule leur apporte sa récompense ! »[1].

Si nous avons cité un exemple, éloigné de nous dans l'espace, c'est qu'il s'agit d'un fait contemporain ; mais il est évident qu'on pourrait en trouver dans la plupart des hagiographies. Citons notamment, pour l'Église orthodoxe, le cas de saint Séraphin de Sarov, qui vivait il y a un siècle, et celui du « Pèlerin russe » (quelque peu postérieur à la Guerre de Crimée). Voici par exemple, quels sont, d'après le Pèlerin, les effets littéralement « paradisiaques » de la voie appelée prière perpétuelle :

« …Dans l'esprit, la douceur de l'amour de Dieu, le calme intérieur, le ravissement de l'esprit, la pureté des pensées, la splendeur de l'idée de Dieu ; dans les sens, l'agréable chaleur du cœur, la plénitude de douceur dans les membres, le bouillonnement de la joie dans le cœur, la légèreté, la vigueur de la vie, l'insensibilité aux maladies ou aux peines ; dans l'intelligence, l'illumination de la raison, la compréhension de l'Écriture Sainte, la *connaissance du langage de la création*, le détachement des vains soucis, la conscience de la douceur de la vie intérieure, la *certitude de la proximité de Dieu* et de son amour pour nous »[2].

Paradis perdu, paradis retrouvé et paradis céleste, telles sont, dans les traditions occidentales, les trois acceptions essentielles du terme « paradis » qui, à l'origine, signifiait un jardin, ou un parc planté d'arbres :

« Paradis perdu », le jardin délicieux qui fut le séjour originel de l'Adam primordial au temps lointain de l'Âge d'Or et jusqu'à ce que la « chute » en ait éloigné l'humanité pécheresse ;

« Paradis retrouvé », l'atmosphère de paix sereine accompagnée d'une sensation de présence divine qui émane des grands Sages et des grands Saints ayant retrouvé toutes les prérogatives de l'état primordial ;

« Paradis céleste », dont le grand Initié florentin nous a dépeint l'ineffable splendeur au cours de son ascension dans les différents cieux, et dont quelques

[1] *Ibid*., p. 165 de la traduction française. La vie de Shri Ramakrishna offrirait un exemple encore plus saisissant.
[2] *Récits d'un Pèlerin russe*, traduction Gauvain, p. 57-58.

disciples éblouis ont entrevu l'éclat sur le visage transfiguré d'un saint Séraphin[1] ou d'un Ramakrishna.

[1] Cf. *Théologie mystique de l'Église d'Orient*, par W. Lossky.

LES PEUPLES HEUREUX N'ONT PAS D'HISTOIRE

Résumons. L'Âge d'Or de la présente humanité, c'est-à-dire son heureux temps de Paradis, se situe, chronologiquement entre les dates de 63.000 et 37.000 av. J.-C. ; spatialement, on peut le localiser d'abord dans la région circumpolaire qui jouissait alors d'un climat littéralement « édénique » (de 63.000 à 50.000 av. J.-C.), puis en Orient (de 50.000 à 37.000 av. J.-C.) après que le refroidissement eut rendu inhospitalière la région hyperboréenne.

Pendant cette longue période, l'humanité primordiale, que l'on désigne symboliquement par « Adam », vivait dans la paix et la tranquillité, ceci en raison même de sa position « centrale » dans le monde terrestre d'où découlaient les merveilleux privilèges attachés aujourd'hui encore à l'état de sainteté.

Question capitale, s'il en fut ! Nous avons montré en effet comment les privilèges attachés à l'état primordial pouvaient encore, de nos jours, s'observer effectivement dans la vie des saints. Cela on ne le répétera jamais assez, car jusqu'ici aucun savant, aucun préhistorien, matérialiste ou spiritualiste n'en a jamais tenu compte, et pourtant ! Comment peut-on parler d'humanité primitive, donc de Paradis et d'Âge d'Or, sans évoquer aussitôt les idées connexes de simplicité, d'innocence et de sainteté ?

Or tout ceci nous explique pourquoi l'humanité primordiale, n'ayant, en raison même de son état de sainteté, laissé aucune trace matérielle de son passage sur la terre, ne peut plus nous être connue que par le souvenir lointain qu'elle a laissé dans la mémoire des peuples, sous la forme des légendes dorées relatives aux temps paradisiaques. Et, en effet, en raison même de sa simplicité et de son innocence, ainsi que de la facilité de l'existence, l'Adam primordial n'avait pas de besoins, donc pas d'industrie ; dès lors quelles traces matérielle pourrait-il avoir laissées ? Par ailleurs, dans cette ambiance heureuse de « grande Paix », où le temps s'écoulait uni comme le miroir d'un lac tranquille, aucune « queste » n'avait de raison d'être, car toute « queste » implique une recherche et ceux-là n'ont rien à chercher qui ont déjà trouvé : aucun haut fait ne pouvait illustrer la chronique des peuples, puisque la paix totale exclut toute idée de guerres ou d'aventures qui viendraient s'inscrire en lettres de sang dans l'histoire des nations ; tant il est vrai que « les peuples heureux n'ont pas d'histoire » — et moins encore, *à fortiori*, de préhistoire !

CHAPITRE V

DE LA « CHUTE » À LA « CONFUSION DES LANGUES »

LE MONDE À L'ABANDON

La tradition grecque, rapportée par Platon, explique ainsi le processus de descente cyclique qui mit fin à l'Âge d'Or, et que la doctrine judéo-chrétienne appelle la « Chute » :

« Cet univers où nous sommes, à de certains moments, c'est Dieu lui-même qui guide sa marche et préside à sa révolution ; à d'autres moments il le laisse aller, quand les périodes de temps qui lui sont assignées ont achevé leur cours, et l'univers recommence alors de lui-même, en sens inverse, sa route circulaire en vertu de la vie qui l'anime et de l'intelligence dont le gratifie dès l'origine, celui qui l'a composé…

« Tantôt il (le monde) est conduit par une action étrangère et divine et, reprenant une vie nouvelle, reçoit ainsi de son auteur une immortalité restaurée et tantôt, laissé à lui-même, il se meut de son propre mouvement et, à raison même du moment où l'impulsion d'autrui l'abandonne, parcourt court un circuit rétrograde pendant des milliers et des milliers de périodes »[1].

Le premier cycle, pendant lequel Dieu lui-même préside à la marche du monde est identifié plus loin avec le règne de Cronos, c'est-à-dire avec l'Âge d'Or :

« Mais le genre de vie qui marqua, selon toi, le règne de Cronos, se place-t-il dans la période ancienne de révolution, ou dans celle où nous vivons ? Car le renversement qui se produit dans la marche des astres et du soleil survient évidemment aussi bien dans l'une que dans l'autre…

« …l'ordre de choses dont tu parles, où tout naissait de soi-même pour l'usage des hommes, n'a aucun rapport avec le cycle actuellement en cours et appartient, lui aussi, au cycle qui précède. Alors, en effet, le commandement et la vigilance du dieu s'exerçait tout d'abord, comme à présent, sur l'ensemble du mouvement circulaire, et la même vigilance s'exerçait localement, toutes les parties du monde étant distribuées entre des dieux chargés de les gouverner… Mais pour revenir à ce qu'on rapporte des hommes, qu'ils n'avaient qu'à se laisser vivre, en voici l'explication. *C'est Dieu qui les paissait et les régentait en personne*, de même qu'aujourd'hui les hommes, race plus divine, paissent les autres races animales, qui leur sont inférieures. Sous sa gouverne, il n'y avait point de constitution et point de possession de femmes ni d'enfants, car c'est du sein de la terre que tous venaient à la vie… Mais… ils avaient à profusion les fruits des arbres et de toute une végétation généreuse, et les récoltaient sans culture sur une terre qui les leur offrait

[1] Platon : *Le Politique*, 269 d et 270 a. Traduction Belles-Lettres.

d'elle-même. Sans vêtement, sans lit, ils vivaient le plus souvent à l'air libre, car les saisons leur étaient si bien tempérées qu'ils n'en pouvaient souffrir et leurs couches étaient molles dans l'herbe qui naissait de la terre à foison. Voilà donc, Socrate, *la vie que l'on menait sous Cronos* ; quant à celle que Zeus, dit-on, régit, *celle de maintenant*, tu la connais toi-même »[1].

Ayant ainsi décrit l'Âge d'Or ou règne de Cronos, pendant lequel Dieu paissait et régentait lui-même les humains, le disciple de Socrate nous expose ensuite la genèse de ce grand drame qu'on peut appeler avec M. R.-M. Gattefossé :

« Le grand changement », ou, avec Platon lui-même : « Le monde à l'abandon ».

« Lorsqu'en effet le temps assigné à toutes ces choses fut révolu et que l'heure fut venue où un changement devait se produire…, alors donc le pilote de l'univers, lâchant, pour ainsi dire, les commandes du gouvernail, retourna s'enfermer dans son poste d'observation, et, quant au monde, son destin et son inclination native l'emportèrent à nouveau dans le sens rétrograde. Tous les dieux locaux qui assistaient la divinité suprême en son commandement, comprenant dès lors ce qui se passait, abandonnèrent, eux aussi, les parties du monde confiées à leurs soins. Dans cette volte-face et ce rebroussement, le monde, faisant un bond *qui retourne bout pour bout le sens de son mouvement*, détermine dans son propre sein une secousse violente, qui, cette fois encore, fit périr des animaux de toute espèce »[2].

Cependant, le cataclysme consécutif au départ des dieux ayant pris fin peu à peu, le monde, ses secousses une fois calmées, poursuit sa course en vertu de son mouvement propre, d'abord avec ordre, puis plus le temps s'avance et plus l'oubli (de l'ancienne assistance divine) l'envahit, « plus aussi reprennent puissance les restes de sa turbulence primitive, et celle-ci, finalement, revenant à sa pleine floraison, rares sont les biens, nombreux sont au contraire les maux qu'il s'incorpore, au risque d'*aboutir à se détruire lui-même avec ce qu'il renferme* »[3].

Et voici maintenant l'état misérable de l'homme abandonné à lui-même sur une terre devenue ingrate et hostile, après le départ des dieux :

« Car, une fois privés des soins du dieu qui nous avait en sa possession et en sa garde, entourés de bêtes dont le plus grand nombre, naturellement farouches, étaient devenues tout à fait sauvages, alors qu'eux-mêmes étaient maintenant sans force et sans protection, les hommes devenaient la proie de ces bêtes et, dans ces premiers temps, restaient encore sans industrie et sans art : à cette heure, en effet, où la nourriture cessait de leur venir d'elle-même, ils ne savaient pas encore se la procurer, vu qu'aucune nécessité ne les y avait contraints jusqu'alors. Pour toutes ces raisons leur détresse était grande. C'est là, précisément, l'origine de ces dons

[1] Platon, *ibid*., 271 c et suivants.
[2] Platon, *ibid*., 272 e.
[3] *Ibid*., 272 d.

qui, suivant d'antiques traditions, nous furent accordés par les dieux en même temps que les leçons et les instructions indispensables : le feu, par Prométhée ; les arts, par Héphaïstos et la déesse qui partage les travaux ; les semences enfin et les plantes, par d'autres divinités »[1].

Si nous nous reportons maintenant au texte correspondant de la Genèse, nous y retrouvons, sous une forme religieuse propre à la mentalité juive, la même idée fondamentale d'un monde abandonné de Dieu. Et, comme dans le texte de Platon, « l'abandon du monde » par Dieu provoquera l'irruption de la souffrance sur la terre : « Le sol est maudit à cause de toi », dit Yahweh à Adam, après la désobéissance de celui-ci. « *C'est par un travail pénible* que tu en tireras ta nourriture, tous les jours de ta vie ; il te produira des épines et des chardons, et tu mangeras l'herbe des champs. C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain, jusqu'à ce que tu retournes à la terre ».

« Et Yahweh Dieu fit sortir Adam du jardin d'Eden, pour qu'il cultivât la terre d'où il avait été pris. Et il chassa l'homme, et il mit à l'orient du jardin d'Eden les chérubins et la flamme de l'épée tournoyante, pour garder le chemin de l'arbre de vie »[2].

La différence essentielle entre le texte de Moïse et celui de Platon vient ici de ce que l'idée religieuse (ou plutôt morale) de « faute » a remplacé le concept métaphysique de « fin d'un cycle ». Il n'y a d'ailleurs là aucune contradiction, mais seulement une différence de point de vue ; d'ailleurs on peut noter que l'idée juive de faute ou de désobéissance se retrouve également dans la mythologie gréco-romaine avec le mythe de Pandore.

[1] *Ibid*., 274 b et c.
[2] *Genèse* II, 17 et 24.

LE GRAND CHANGEMENT

Nous venons de voir que l'abandon du monde par Dieu, ou, pour employer les termes de la Bible, l'expulsion d'Adam et Ève du Paradis Terrestre, avait provoqué (d'après Platon), de profonds bouleversements sur notre globe terrestre. Il paraît donc intéressant de rechercher quelles traces ce cataclysme a pu laisser, soit dans la mémoire des peuples, soit dans les documents de la préhistoire. En particulier ne s'agirait-il pas ici de ce « Grand Changement » dont M. R.-M. Gattefossé nous a entretenus dans plusieurs de ses ouvrages :

« Comment donc, écrit cet auteur, put se produire un si radical changement ?

« Nous devons forcément croire à un choc brusque subi par la terre au moment où l'homme, parfaitement heureux, ne pouvait s'attendre à un tel cataclysme. Une comète (c'est toujours à ces astres errants qu'il faut avoir recours quand un changement imprévu change la course des planètes), put rencontrer notre globe, le bousculer en le frappant obliquement et lui donner sur sa direction primitive une forte oscillation…

« Ce choc formidable, qui modifia sans doute la position de l'axe des pôles lui-même, qui forma une nouvelle ligne de renflement équatorial, provoqua évidemment des tremblements de terre inouïs, ouvrit de nouveaux et fantastiques volcans, engendra un raz de marée sans pareil, submergeant des îles, des continents entiers peut-être. Les forces souterraines s'ouvrirent des passages à travers l'écorce terrestre, en lançant vers le ciel d'énormes fragments.

« …la comète, flamboyante dans la nuit comme l'épée immense d'un archange menaçant, dut causer une terreur superstitieuse aux hommes de cette époque : le cataclysme qui suivit les ancra dans la croyance en une punition céleste »[1].

Toutes réserves faites sur l'interprétation naturaliste de l'expulsion d'Adam et Ève par l'archange armé de l'épée flamboyante, il reste que l'hypothèse d'un cataclysme cosmique, concomitant à la « fuite d'Adam » chassé du Paradis Terrestre, demeure très plausible. S'agit-il réellement du choc d'une comète ? Nous n'en saurons sans doute jamais rien et devons nous borner à rappeler que la science actuelle admet volontiers l'hypothèse de la migration des pôles, ainsi que nous avons pu le constater précédemment en étudiant les cycles polaires. Seulement, ici, une grave objection se présente à notre esprit en raison de la différence de durée entre l'Âge d'or (25.920 ans) et le cycle polaire (21.600 ans), soit, en d'autres termes, d'une part 12 années cosmiques de 2.160 ans et, d'autre part, 10 années cosmiques de 2.160 ans. À laquelle de ces deux périodes correspond le cataclysme appelé « Le Grand Changement » ?

Nous ne nous chargeons pas de fournir la réponse et, si nous avons posé la question, c'était précisément pour montrer, par un exemple concret, combien la

[1] R. M. Gattefossé : *Adam, Homme tertiaire*.

question des cycles demeure énigmatique et comme nous sommes bien peu armés pour franchir les différentes « barrières » de l'histoire et surtout de la préhistoire. Peut-être pourrait-on faire observer, d'ailleurs que, pour les hommes de notre temps, les deux faits successifs : fin du cycle polaire du Brahâtmâ d'une part et fin de l'Âge d'Or (ou période paradisiaque) d'autre part, semblent se confondre, puisque l'intervalle de 4.320 ans qui les sépare n'est plus discernable pour nous.

Quant à l'objection possible que les différentes traditions ne connaissent que la fin de l'Âge d'or, nous y répondrons en citant le texte ci-après qui se réfère manifestement au cycle polaire : « Le Géant secoue violemment le *Pôle* et les Ourses qui le défendent. Il porte des coups terribles au Bouvier gardien des Ourses. L'Étoile du matin, les Heures, tout est attaqué »[1].

Quoi qu'il en soit des causes physiques du cataclysme qui mit fin à l'Âge d'Or et provoqua le « Grand Changement », c'est un fait que le refroidissement des régions polaires s'ensuivit, après quoi le climat printanier du continent hyperboréen fit place à l'alternance des étés et des hivers, transformant les Champs Elyséens « en l'enfer glacial et sombre que nous décrivent les explorateurs polaires ». Dans ces conditions, le « Grand Changement », coïncidant avec la fin de l'Âge d'Or, se situerait ainsi vers 37.000 av. J.-C., et l'on notera que cette date correspond sensiblement au début de la Préhistoire proprement dite, avec l'entré en scène de la race de Neandertal que les auteurs prudents situent vers 40.000 av. J.-C. au plus tôt. Ceci ne tient pas compte toutefois de ce que nous avons dit précédemment quant à la division de l'Âge d'Or en deux Grandes Années dont la première serait polaire et la seconde orientale (et nous rappellerons que la Bible situe l'Eden à « l'Orient »). Dans ce dernier cas, le « Grand Changement » aurait consisté en un immense cataclysme destructeur du continent oriental, cependant que la région hyperboréenne était elle aussi profondément bouleversée, d'où ces migrations dont le souvenir est demeuré très net chez certains peuples américains. Nous l'avions déjà noté pour le Groenland et, de son côté, M. R.-M. Gattefossé nous a rapporté ainsi une ancienne tradition américaine tirée de l'« *Histoire des nations civilisées de l'Amérique durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb* »[2].

« La tradition des Chippeways notamment indique que ces peuples viennent des régions polaires. Ils traversèrent, dit leur histoire, un grand lac ou une mer remplie de glaçons, l'hiver régnant partout sur leur passage »[3].

Enfin, avant que de passer à l'Âge d'Argent, où nous rencontrerons le souvenir des conséquences malheureuses de la « Chute », il nous reste à examiner la curieuse explication naturaliste, par M. R.-M. Gattefossé, de la célèbre phrase de la

[1] D'après Dupuis : Origine de tous les Cultes.
[2] Par l'Abbé Brasseur de Bourbourg, cité par M. R. M. Gattefossé dans *La Vérité sur l'Atlantide*.
[3] Dans *L'Est Républicain* du 6 juillet 1968, on lit l'information suivante, sous le titre « Un cheval de 30.000 ans dans un bloc de glace » : Le corps intact d'un cheval ayant vécu il y a trente mille ans, réfrigéré pour l'éternité dans un bloc de glace, a été trouvé par des ouvriers des mines d'or de Yakoutie (Sibérie orientale), dans une localité se trouvant à l'emplacement du Pôle du froid, annonce l'agence Tass.

Genèse : « Ils connurent qu'ils étaient nus ; et, ayant cousu des feuilles de figuier, ils s'en firent des ceintures ». Autrement dit, Adam et Ève se seraient aperçus de leur nudité parce qu'ils avaient froid ! Or, si l'on se souvient que l'« état primordial » est, en un certain sens, quelque peu semblable à l'état d'enfance, la question s'éclaircit : les petits enfants, en effet, restent volontiers « nus sans en avoir honte », tout comme Adam et Ève ; mais vienne l'âge de la puberté et les adolescents se voilent — non pas par frilosité, mais par pudeur ! Car l'innocence enfantine disparaît avec l'enfance elle-même, de même que s'évanouit l'innocence primitive lorsque furent révolus les temps paradisiaques.

L'ÂGE D'ARGENT

(De 37.000 à 17.500 av. J.-C. environ)

Les auteurs anciens s'étendent assez peu sur les âges intermédiaires d'argent et d'airain qui ne constituent en effet que les étapes successives de la descente cyclique reliant l'Âge d'Or primordial à l'actuel Âge de Fer.

Voici tout d'abord, d'après Hésiode, la description de la race d'argent[1] :

« Puis une race bien inférieure, une race d'argent, plus tard fut créée encore par les habitants de l'Olympe. Ceux-là ne ressemblaient ni pour la taille, ni pour l'esprit à ceux de la race d'or. L'enfant, pendant cent ans, grandissait en jouant aux côtés de sa digne mère, l'âme toute puérile, dans sa maison. Et quand, croissant avec l'âge, ils atteignaient le terme qui marque l'entrée de l'adolescence, ils vivaient peu de temps, et, par leur folie, souffraient mille peines. Ils ne savaient pas s'abstenir entre eux d'une folle démesure. Ils refusaient d'offrir un culte aux Immortels ou de sacrifier aux saints autels des Bienheureux, selon la loi des hommes qui se sont donné des demeures. Alors Zeus, fils de Cronos, les ensevelit, courroucé, parce qu'ils ne rendaient pas hommage aux dieux bienheureux qui possèdent l'Olympe. Et quand le sol les eut recouverts à leur tour, ils devinrent ceux que les mortels appellent les Bienheureux des Enfers, génies inférieurs, mais que quelque honneur accompagne encore… ».

De son côté, Ovide[2] décrit ainsi l'Âge d'Argent :

« Cependant Saturne est précipité dans le ténébreux Tartare, et l'empire du monde passe aux mains de Jupiter : dès lors commence l'âge d'argent, moins pur que l'âge d'or, mais préférable à l'âge d'airain. Jupiter raccourcit l'ancienne durée du printemps ; par son ordre, l'hiver, l'été, l'automne inégal, et le printemps resserré dans d'étroites limites, partagent l'année en quatre saisons. Pour la première fois, l'air desséché est embrasé par des chaleurs dévorantes, et des glaçons durcis par les vents, apparaissent çà et là suspendus. Alors, pour la première fois, les hommes pénétrèrent sous l'abri d'une demeure ; ils eurent pour maisons les antres, un toit formé d'épaisses broussailles ou de branchages entrelacés : alors pour la première fois, les semences de Cérès furent confiées à de longs sillons, et les jeunes taureaux gémirent sous le poids du joug ».

En ce qui concerne ce dernier sujet, l'apparition de l'agriculture au début de l'Âge d'Argent, c'est Virgile qu'il nous faut consulter maintenant :

« C'est Jupiter lui-même qui a voulu rendre difficiles les procédés de la culture ; le premier il a voulu qu'on remuât la terre avec méthode, aiguisant par les

[1] *Les Travaux et les Jours, Mythe des races*. Traduction Belles-Lettres.
[2] *Métamorphoses*, livre I, traduction Flammarion.

soucis l'intelligence des mortels ; et il n'a pas permis à ses sujets de s'engourdir dans la torpeur et la paresse.

Avant Jupiter nul laboureur ne travaillait la terre : il eût même été sacrilège de borner les champs ou de les partager par une bordure ; on mettait tout profit en commun, et d'elle-même la terre produisait tout avec d'autant plus de libéralité que nul ne la sollicitait. C'est Jupiter qui donna aux noirs serpents leur venin malfaisant, lui qui commanda aux loups de se faire pillards et à la mer de se soulever, lui qui secoua les rayons du miel pour les enlever aux feuilles, lui qui cacha le feu et arrêta le cours des ruisseaux de vin qui coulaient partout, tout cela pour que le besoin, à force d'exercice, créât peu à peu les différents arts, cherchât dans les sillons l'herbe du froment, et fit sortir des veines du caillou le feu qui s'y cache. Alors pour la première fois les fleuves sentirent les troncs creusés des aune ; alors le nautonier dénombra et nomma les constellations : les Pléiades, les Hyades et Arktos, fille brillante de Lycaon. Alors on inventa les rets pour prendre le gibier et la glu pour tromper les oiseaux et on imagina d'entourer les grands halliers d'une meute. Déjà le pêcheur frappe de l'épervier le vaste fleuve dont il gagne le large, tandis qu'un autre traine sur la mer ses chaluts humides. Alors on découvre le fer rigide et la lame de la scie au son aigu (car les premiers hommes fendaient le bois avec des coins) ; alors vinrent les différents arts. Un travail acharné triompha de tout, sans compter le besoin pressant et la dureté des temps.

La première, Cérès enseigna aux mortels à retourner la terre avec le fer, au moment où manquaient déjà les glands et les arbouses de la forêt sacrée et où Dodone refusait toute nourriture »[1].

Cette apparition progressive des arts, que la tradition gréco-romaine attribuait aux dieux, est encore décrite, très sobrement d'ailleurs, dans le chapitre IV de la Genèse :

« Caïn se mit à bâtir une ville qu'il appela Hénoch, du nom de son fils…

Jabel a été le père de ceux habitant sous des tentes et au milieu des troupeaux. Le nom de son frère était Jubal : il a été le père de tous ceux qui jouent de la harpe et du chalumeau. Sella, de son côté, enfanta Tubalcaïn, qui forgeait toute espèce d'instruments tranchants d'airain et de fer »[2].

Quant à ce dernier personnage, Tubalcaïn, père des forgerons selon la Bible, son rapprochement avec Vulcain, le dieu romain des forgerons, s'impose évidemment ici, de même, Jabel est à rapprocher de son prédécesseur Abel, tous deux symboles des peuples pasteurs, tandis que Caïn figure les peuples sédentaires et agriculteurs et l'on notera que les arts de l'espace (architecture et art de bâtir les villes, ainsi que la métallurgie et l'agriculture sont rapportés à Caïn et à Tubalcaïn, c'est-à-dire aux peuples sédentaires, tandis que les arts du temps (la harpe et le

[1] *Les Géorgiques*, 121-150, traduction Goelzer.
[2] *Genèse*, IV, 22, traduction Crampon.

chalumeau) ont été inventés par les peuples pasteurs, fils de Jabel[1]. Quant à l'apparition de la démesure dans le comportement humain, sur laquelle Hésiode insiste surtout, elle se traduit, dans la Bible, par le récit symbolique du meurtre d'Abel par son frère Caïn, c'est-à-dire par la lutte des peuples sédentaires contre les peuples pasteurs. Ainsi la guerre venait-elle d'entrer dans le monde, chassant pour de nombreux millénaires la paix paradisiaque dont la Terre avait joui jusqu'alors.

Il faut d'ailleurs ajouter qu'en fait l'apparition de la démesure chez les humains, ainsi que du déséquilibre corrélatif des climats, seront progressives, ainsi qu'il ressort du symbole hindou du Taureau de Dharma :

« Dans l'Âge Krita[2] le Devoir (symbolisé par un taureau), marche sur ses quatre pieds…, qui sont la Vérité, la Commisération, l'Abstinence, la Libéralité…

« Dans l'*Âge Trêtâ,* la quatrième partie des pieds du Devoir (Dharma) disparaît *progressivement* sous les (quatre) pieds de l'Injustice (qui sont le Mensonge, la Malfaisance, l'Insatiabilité, la Rapine).

« Pendant cette période, les castes, celle des Brâhmanes étant la première, s'adonnent aux œuvres (les sacrifices) et à l'ascétisme (le jeûne) ; les hommes ne sont ni très malfaisants ni très sensuels ; ils sont attachés au triple objet (de l'activité humaine) et vieillis (dans la pratique) du Triple Véda.

« Lorsque les êtres se vouent *au devoir*, à l'intérêt, au plaisir, alors c'est *l'âge Trêtâ,* où domine la Passion, sache-le, ô sage »[3].

Le résumé de tout ceci, c'est que la « grande paix » et la stabilité parfaite des temps paradisiaques sont peu à peu altérées, pendant l'Âge d'Argent, par la démesure des hommes l'instabilité (relative) des sociétés et le déséquilibre de la nature, cependant que la dureté des temps, ainsi que la perte de la simplicité primitive, provoquent l'apparition des différents arts, d'autant que la tendance dominante des humains n'est plus « Sattwa », c'est-à-dire l'aspiration vers la Vérité, mais « Rajas » la Passion, ou tendance expansive, « horizontale » qui s'exprime notamment par le truchement des arts. Et il se trouve qu'ici la préhistoire vient confirmer de façon remarquable les données traditionnelles précédentes.

C'est du début de l'Âge d'Argent, en effet, que datent les premiers outils particulièrement soignés (racloirs et pointes moustériens), tandis que la sculpture et le dessin apparaissent, sur notre sol, pendant l'Aurignacien, soit vers la fin de l'Âge d'Argent (dessins d'animaux de la Ferrassie et de la grotte de Pair non Pair, statuettes de Grimaldi, etc.) — avec cette remarque que, selon la chronologie d'Osborne, l'Âge d'Argent (de 37.000 à 17.500 env. av. J.-C.) coïnciderait avec l'ensemble des trois époques moustérienne, aurignacienne et solutréenne. Quant à

[1] Cf. *Caïn et Abel* dans *Le Règne de la Quantité*, chap. XXI
[2] C'est-à-dire l'Âge d'Or.
[3] *Bhâgavata Purana*, livre XII, chap. III, Sl. 18 à 29. Rappelons que l'âge *Trêtâ* correspond à l'Âge d'Argent.

l'apparition de l'instabilité, nous en retrouvons la trace, non seulement dans l'évolution progressive de la technique, très visible si l'on compare le moustérien ancien au solutréen, mais aussi dans la discontinuité constatée dans la succession des différentes races préhistoriques, ce qui présuppose des migrations de grande ampleur. Une dernière remarque enfin, qui vient confirmer cette affirmation d'Hésiode relative à la brièveté (relative) de la vie pendant l'Âge d'Argent (tandis que pendant l'âge d'or il n'y avait pas de morts prématurées) : à la Ferrassie, dans un gisement moustérien, le comte Bégouën ayant fouillé en présence de sept autres préhistoriens se trouva « en présence de *deux squelettes d'enfants* »[1]. Et ce qui est fort intéressant ici, c'est que les squelettes étaient placés dans « des fosses artificiellement creusées », ce qui établissait l'existence de rites funéraires, donc d'un culte, et par voie de conséquence, la probabilité de l'existence d'une caste sacerdotale (ce qui confirmerait la tradition hindoue sur ce point particulier).

Tel fut le Trêtâ-Yuga ou Âge d'Argent, pâle reflet de l'Âge d'Or antérieur quant à la spiritualité et la félicité humaines, mais qui, par son outillage finement travaillé, ainsi que par les dessins et sculptures de ses artistes animaliers annonçait déjà les progrès techniques de l'Âge d'Airain suivant.

Dans le récit de la Genèse, c'est par le meurtre d'Abel par Caïn que débute l'Âge d'Argent ; et ceci signifie d'abord que le mal venait de faire son entrée dans le monde. Ensuite, la lutte de Caïn contre Abel symbolise la lutte des peuples sédentaires et des peuples pasteurs ; comme la préhistoire ne nous fournit aucune indication à ce sujet, nous ne nous y étendrons pas davantage, nous réservant d'y revenir à propos des cycles secondaires où nous découvrirons de remarquables exemples de cette antique lutte de Caïn contre Abel. Quant à la signification métaphysique du récit biblique, longuement développé par Fabre d'Olivet[2], et reprise par M. René Guénon[3] on sait qu'elle se rapporte aux rapports « hostiles » de l'espace et du temps et, pour commencer, nous voyons que le Temps (c'est-à-dire Caïn) tue l'Espace (Abel). Qu'est-ce à dire, sinon qu'en dehors du point central où tout s'équilibrait, il n'y a plus désormais que des oppositions ?

[1] Comte Bégouën : *La mentalité spiritualiste des premiers bommes.*
[2] *La langue hébraïque restituée*.
[3] *Caïn et Abel*, op cit. Nous renvoyons le lecteur à ce passage ainsi qu'au suivant : *Le Temps changé en Espace* (chap. XXIII du *Règne de la Quantité*).

L'ÂGE D'AIRAIN

(De 17.500 à 4.500 av. J.-C. environ)

Si le passage de l'Âge d'Or à l'Âge d'Argent a laissé de profondes traces dans la mémoire des hommes, rien, par contre, ne signale le passage de l'Âge d'Argent à l'Âge d'Airain suivant. On notera cependant, ici encore, la proximité de cet événement avec un changement de cycle polaire, l'intervalle n'étant que de 2.160 ans, en sorte que, vus à vingt mille ans de distance, l'avènement de l'Âge d'Airain se confond avec le début du troisième cycle Polaire, celui du Mahânga ; de plus la signification métaphysique de ces deux cycles est à peu près la même : primauté du temporel en ce qui concerne le cycle polaire et descente « tamasique » vers la matérialité, dans le cas de l'Âge d'Airain ou, pour employer les propres termes de la Genèse : « Corruption du genre humain »[1].

Cette corruption du genre humain au cours du troisième âge de son histoire est décrite en des termes quelque peu analogues dans les différentes traditions. Ainsi, là où la Bible constate que : « l'Éternel vit que la méchanceté des hommes était grande sur la terre, et que toutes les pensées de leur cœur se portaient chaque jour vers le mal… »[2], Hésiode rapporte de son côté que :

« Zeus, père des dieux, créa une troisième race d'hommes périssables, race de bronze, bien différente de la race d'argent; fille des frênes, terrible et puissante. Ceux-là ne songeaient qu'aux *travaux gémissants d'Arès* et *aux œuvres de démesure*. Ils ne mangeaient pas le pain ; leur cœur était comme l'acier rigide ; ils terrifiaient. Puissante était leur force, invincibles les bras qui s'attachaient contre l'épaule à leur corps vigoureux. Leurs armes étaient de bronze, de bronze leurs maisons, avec le bronze ils labouraient, car le fer noir n'existait pas. Ils succombèrent, eux, sous leurs propres bras et partirent pour le séjour moisi de l'Hadès frissonnant sans laisser de nom sur la terre. Le noir trépas les prit, pour effrayants qu'ils fussent, et ils quittèrent l'éclatante lumière du soleil »[3].

Même idée de période guerrière chez Ovide :

« À ces deux âges (d'or et d'argent), succède l'Âge d'Airain : l'homme plus féroce, est plus prompt à prendre les armes, qui sèment l'effroi ; il s'abstient pourtant du crime »[4].

Quant à la tradition hindoue, elle précise et développe le titre laconique du chapitre VI de la Genèse : « Corruption du genre humain » :

[1] Chapitre VI.
[2] *Genèse*, chapitre VI, 5.
[3] Hésiode : *Les Travaux et les Jours*, 143 à 155. Trad. Belles-Lettres.
[4] Ovide : *Métamorphoses*, livre I. Traduction Flammarion.

« Quand règnent la cupidité, l'insatiabilité, l'orgueil, l'imposture, l'envie, au milieu d'œuvres intéressées, (alors) c'est l'âge Dwâpara où (dominent) la Passion et l'obscurité »[1].

On se souviendra que cet âge est ainsi appelé « Dwâpara-Yuga », parce que le taureau symbolique de Dharma ne s'y tient plus que sur deux pieds : « (Les 4 pieds) du Devoir… diminuent de moitié durant le Dwâpara, sous l'action de la malfaisance…

« Durant cet Âge, les hommes des castes aiment la gloire, les habitudes magnifiques ; ils se plaisent dans l'étude du Véda ; ils sont d'opulents et de joyeux chefs de famille ; les Kshatriyas et les Brahmanes sont toujours à la tête… »[2].

Avec la cupidité, c'est un autre vice de l'Âge d'Airain qui nous est dénoncé par la tradition hindoue, mais comme la cupidité rend les hommes durs et féroces, nous pouvons conclure que les deux traditions hindoue et grecque se complètent de façon remarquable. Tous ces vices de l'Âge Dwâpara ne sont d'ailleurs que les conséquences de la descente cyclique de l'humanité dans l'Obscurité (Tamas), en sorte que la tendance descendante s'allie de plus en plus chez l'homme à la tendance expansive (rajas) qui caractérisait surtout la race d'argent. Sans doute est-ce en raison de la survivance de cette tendance « rajasique » ou noble, que les hommes de la race d'airain aiment encore « la gloire et les habitudes magnifiques », c'est-à-dire la guerre, le luxe et la grandeur, cependant que la société garde toujours son caractère traditionnel, puisque les deux castes supérieures des Brahmanes et des Kshatriyas continuent à prédominer, malgré l'entrée en scène de la caste bourgeoise des Vaishyas. Toutefois, un premier bouleversement de la hiérarchie traditionnelle a dû intervenir dès le début de ce troisième âge, sinon un peu avant, avec l'avènement du cycle du Mahânga (vers 19.600 av. J.-C.), lorsque les Kshatriyas révoltés se sont soustraits à l'autorité spirituelle des Brahmanes (ou caste sacerdotale).

La perte de son antique suprématie, par la caste des « Fils de Dieu » aurait d'ailleurs été provoqué, semble-t-il, par la « chute » de certains de ses membres, ainsi qu'il ressort de ce passage fort énigmatique de la Genèse : « … les fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles, et ils en prirent pour femmes parmi toutes celles qu'ils choisirent »[3].

[1] *Bhâgavata Purana*.
[2] *Bhâgavata Purana*, livre XII, chap. III, Sl. 22 et 23.
[3] Chap. VI. On notera que M. René Guénon voit là une allusion à l'origine lointaine de la « contre-initiation ».

GÉANTS ET GUERRIERS

« Lès géants étaient sur la terre en ces temps-là, après que les fils de Dieu furent venus vers les filles des hommes, et qu'elles leur eurent donné des enfants : ce sont ces héros qui furent fameux dans toute l'antiquité… ».

Cet étrange passage de la Bible semble faire écho aux vers consacrés par Hésiode à la race du bronze « terrible et puissante… Puissante était leur force, invincibles les bras qui s'attachaient contre l'épaule à leur corps vigoureux… ».

Or, il est curieux de constater que la race dite de « Cro-Magnon » (époque solutréenne, 17.500 à 16.000 av. J.-C.), correspond exactement à la description qu'Hésiode nous a laissée de la race de « bronze » :

« La stature des hommes de Cro-Magnon était haute : 1 m 87 en moyenne pour les sujets masculins. Leur conformation générale était athlétique, la cage thoracique très développée…, les mains énormes, les fémurs arqués et très robustes…

« La tête osseuse était d'un volume considérable ; le crâne était large et long…

« La race de Cro-Magnon, vigoureuse et musclée, avait atteint un niveau de culture relativement élevé »[1].

Quant à la race de Chancelade, qui vécut pendant l'époque magdalénienne suivante (de 16.000 à 12.000 av. J.-C.), bien que de petite taille (1 m 55 environ), elle semble encore avoir été particulièrement robuste : os massifs avec des insertions musculaires puissantes, membres supérieurs très longs, inférieurs solides, pieds énormes, crâne très élevé et allongé, de grande capacité (1710 cm^3)[2]. Enfin, et s'il faut en croire certaines informations parues dans la grande presse au début de 1949 des squelettes préhistoriques géants auraient été découverts en Afrique et il s'agirait cette fois d'individus mesurant quatre mètres environ !

La race de bronze n'était pas seulement puissante, mais aussi guerrière, voire féroce, ainsi que l'ont relaté Hésiode et Ovide ; or de ceci, il se trouve que nous possédons des documents préhistoriques extrêmement probants : les fresques de Rémigia (province de Castellon), en Espagne Orientale. En voici la description, d'après le comte Bégouën :

« Sur un premier panneau, quatre hommes armés de flèches en suivent un autre plus grand et plus fort, ayant la tête plus empanachée que les autres, et ayant l'allure et les caractéristiques d'un chef. Un peu plus loin, sur la même paroi, une file d'hommes plus nombreux, mais dont la peinture est très détériorée, présente le même caractère de marche militaire. Mais ce qui mérite d'attirer plus spécialement

[1] René Gérin : *Les hommes avant l'histoire*, p. 31.
[2] *Ibid*., p. 38.

notre attention, ce sont les deux scènes suivantes qui, quoique détériorées, peuvent cependant être facilement interprétées.

« Une dizaine de guerriers armés de flèches et d'arcs sont peints de face, tandis que, sur la droite, un homme est de profil comme s'il les commandait. À une dizaine de centimètres au-dessous, on voit un homme percé de flèches et étendu sur le dos comme un cadavre. Une autre scène à peu près identique se trouve à peu de distance. Le groupe de guerriers, très dégradé par le temps, ne compte que cinq individus, tandis que le cadavre, en partie mieux conservé, semble avoir succombé sous une dizaine de flèches. Notons encore, toujours dans la même station, la peinture d'un homme sans armes, convulsé et étendu sur le dos et percé de nombreuses flèches »[1].

Que ces peintures suggèrent l'existence d'un code militaire, comme d'aucuns l'ont supposé, peu nous importe ! Pour nous, le fait brutal c'est que nous nous trouvons en présence de scènes guerrières. Or, de quelle époque datent ces peintures ? Selon le comte Bégouën, ces documents remonteraient à l'azilien, période intermédiaire entre le magdalénien et le néolithique, soit vers 10.000 avant notre ère, en plein milieu de l'Âge d'airain ! Mais ce n'est pas tout : écoutons en effet ce que, d'après Platon, les prêtres égyptiens auraient raconté à Solon au sujet de l'invasion de l'Europe par les peuples d'Atlantide, neuf mille ans plus tôt, soit vers 9.600 av. J.-C. (donc vers l'époque présumée des peintures décrites ci-dessus) :

« Or cette puissance (l'Atlantide), ayant une fois concentré toutes ses forces, entreprit, d'un seul élan d'asservir votre territoire et le nôtre[2]… C'est alors, ô Solon, que la puissance de votre cité fit éclater aux yeux de tous, son héroïsme et son énergie. Car elle l'a emporté sur toutes les autres par la force d'âme et par *l'art militaire*… »[3].

D'où l'on peut conclure, semble-t-il, que le bassin méditerranéen aurait été l'objet, dix mille ans environ avant notre ère (?), de grandes guerres de la part d'envahisseurs venus de l'Occident.

Nous venons de parler de l'Atlantide, on notera que la chute de ce continent, qui correspond au Déluge de la Bible, partage l'Âge d'Airain en deux périodes bien distinctes, dont la première correspond au chapitre VI de la Genèse (jusqu'au Déluge), et la seconde, aux chapitres IX et X, jusqu'à la dispersion des peuples qui marque le début du quatrième Âge ou Âge de fer des traditions gréco-romaines. C'est précisément dans cette dernière phase de l'Âge d'Airain que la Bible situe le raccourcissement de la vie humaine annoncé dès avant le Déluge : « Car l'homme n'est que chair, et ses jours seront de 120 ans »[4]. Et, en effet, alors que

[1] Comte Bégouën : *Quelques Souvenirs*, p. 81-82.
[2] Athènes et l'Égypte.
[3] *Timée*, 25 b, c. Traduction Belles-Lettres.
[4] *Genèse*, VI, 3.

Mathusalem, l'aïeul de Noé, avait encore vécu 969 ans, et Noé lui-même 950 ans[1], nous voyons progressivement se raccourcir la durée de la vie humaine jusqu'à Tharé qui mourut à 205 ans et Abraham qui expira, rassasié de jours, à 175 ans. Ce qui montre bien, dans la Bible, le profond changement survenu après le Déluge, c'est que, désormais, c'est vers l'âge de trente ans que les patriarches se marient, alors que, précédemment, « Sem, âgé de cents ans, avait engendré Arphaxad, deux ans après le déluge… Arphaxad, âgé de trente-cinq ans, engendra Schélach…, etc. ». Comme l'époque de Tharé se situe vers 2.000 av. J.-C., on pourrait en conclure que le raccourcissement de la vie humaine à cent ans environ serait chose assez récente. Or, ne dit-on pas, s'il faut en croire certains voyageurs, que des ermites âgés de trois à quatre cents ans vivraient encore dans les contreforts de l'Himalaya[2] ?

CHRONOLOGIE DE L'ÂGE D'AIRAIN

D'après le tableau du professeur Osborne, la chronologie de l'Âge d'Airain, en concordance avec les époques préhistoriques, peut s'établir de la façon suivante :

Avant J.-C. : Vers 17.500, début de l'Âge d'Airain ;

De 17.500 à 16.000 (environ), fin du Solutréen ;

De 16.000 à 12.000 (environ), Magdalénien ;

De 12.000 à 10.000 (environ), Déluge biblique ou fin de la période glaciaire : Azilien et Tardenoisien ;

De 10.000 à 7.000 (environ), Néolithique ancien (en Europe) ;

Vers 7.000, plein Néolithique (lacustre) en Europe.

Il résulte de ce tableau que la période dite « magdalénienne » se situe immédiatement avant le Déluge, tandis que la technique nouvelle du Néolithique débute aussitôt après le Déluge.

[1] *Genèse*, IX, 29.
[2] D'après Paul Brunton : *L'Inde Secrète*.

CHAPITRE VI

L'ÂGE DE FER

DÉFINITION DE L'ÂGE DE FER

(De 4.450 av. J.-C. à 2.030 ap. J.-C.)

Nous avons rappelé précédemment que le récit biblique relatif à la confusion des langues symbolisait le passage ténébreux de l'Âge d'Airain à l'Âge de Fer. La Bible précise en effet que, dans une époque antérieure (avant la construction de la Tour de Babel) : « Toute la terre avait une seule langue et les mêmes mots »[1], ce qui signifie, d'après M. René Guénon, que tous les peuples avaient alors la même tradition, ou plus exactement, des traditions assez proches pour être comprises par tous (parler la même langue signifie, en effet, se comprendre mutuellement). Par contre, après la confusion des langues, conséquence de l'obscurcissement intellectuel provoqué par la descente cyclique, les hommes cessent de se comprendre : ils ne parlent plus la même langue (c'est-à-dire qu'ils cessent d'employer le symbolisme universel de la Grande Tradition primordiale), ils n'adorent plus les mêmes dieux, ils n'ont plus les mêmes cultes : la Tradition primordiale unique s'est en quelque sorte fragmentée en une multitude de traditions locales. Poussé à l'extrême, ce particularisme, pour ne pas dire cet individualisme religieux, aboutit à ce culte du foyer si bien décrit par Fustel de Coulanges dans la « *Cité Antique* ». Alors chaque famille « avait l'indépendance la plus complète. Nulle puissance extérieure n'avait le droit de régler son culte ou sa croyance. Il n'y avait pas d'autre prêtre que le père ; comme prêtre il ne connaissait aucune hiérarchie… *Chaque famille avait ses cérémonies qui lui étaient propres, ses fêtes particulières, ses formules de prière et ses hymnes*…

« Ainsi la religion ne résidait pas dans les temples, mais dans la maison ; *chacun avait ses dieux ; chaque dieu ne protégeait qu'une famille et n'était dieu que dans une maison* »[2].

Voilà à quoi avait abouti la confusion des langues, et quel était le premier aspect de l'Âge de Fer que nous révèle la légende de la Tour de Babel : incompréhension mutuelle des familles, des cités et des peuples, particularisme local, repliement égoïste sur soi-même, rétrécissement de l'horizon intellectuel.

Nous allons voir maintenant, chez les auteurs gréco-romains et hindous, un autre aspect, beaucoup plus ténébreux, d'ailleurs, du dernier âge de l'actuel Manvantara. Écoutons tout d'abord Ovide[3] :

---

[1] *Genèse*, XI, 1.
[2] *La Cité Antique*.
[3] *Métamorphoses*, livre I. Nous laissons provisoirement Hésiode de côté, car il envisage à part les deux moitiés de l'Âge de Fer, ce que nous verrons plus loin dans un paragraphe spécial.

« *Tous les crimes se répandirent avec lui sur la terre. La pudeur, la vérité, la bonne foi disparurent. À leur place dominèrent l'artifice, la trahison, la violence, et la coupable soif de posséder. Le nautonier confia ses voiles à des vents qu'il ne connaissait pas encore ; et les arbres, qui avaient vieilli sur les montagnes, en descendirent pour flotter sur des mers ignorées. La terre, auparavant commune aux hommes, ainsi que l'air et la lumière, fut partagée, et le laboureur défiant traça de longues limites autour du champ qu'il cultivait. Les hommes ne se bornèrent point à demander à la terre ses moissons et ses fruits, ils osèrent pénétrer dans son sein ; et les trésors qu'elle recelait, dans des antres voisins du Tartare, vinrent aggraver tous leurs maux. Déjà sont dans leurs mains le fer, instrument du crime, et l'or, plus pernicieux encore. La Discorde combat avec l'un et l'autre. Sa main ensanglantée agite et fait retentir les armes homicides. Partout on vit de rapine. L'hospitalité n'offre plus un asile sacré. Le beau-père redoute son gendre. L'union est rare entre les frères. L'époux menace les jours de sa compagne ; et celle-ci, les jours de son mari. Des marâtres cruelles mêlent et préparent d'horribles poisons : le fils hâte les derniers jours de son père. La piété languit, méprisée ; et Astrée quitte enfin cette terre souillée de sang, et que les dieux ont déjà abandonnée* »[1].

Quant à la doctrine hindoue, elle est plus sévère encore, s'il est possible, pour ce dernier âge qu'elle appelle « Âge sombre » ou « Kali-Yuga » :

« Pendant l'Âge Kali, la quatrième et dernière partie des bases (pieds) du Devoir (Dharma), diminue devant l'accomplissement des bases (des pieds) de l'Injustice ; à la fin, elle disparaît (complètement).

Durant cette période, les hommes sont cupides, déréglés, impitoyables, gratuitement hostiles, misérables, insatiables ; les Shûdras et les pécheurs occupent le premier rang.

« La Bonté, la Passion, l'Obscurité : voilà les qualités qui se manifestent chez l'homme ; mises en mouvement par le Temps, elles opèrent dans l'âme ».

(Sattwa — la Bonté, ou tendance ascendante, dominait chez les hommes de l'Âge Krita ou Âge d'Or ; Rajas — la Passion, ou tendance expansive, chez les hommes de l'Âge d'Argent ; Tamas = l'Obscurité ou tendance descendante, combinée à Rajas, inspire la race de bronze, au cours du Dwâpara Yuga ou Âge d'Airain ; Tamas seul, enfin, va prédominer de plus en plus au cours du Kali-Yuga ou Âge de Fer, et tous les vices feront irruption dans le monde) :

« Lorsque règnent la tromperie, le mensonge, l'inertie, le sommeil, la malfaisance, la consternation, le chagrin, le trouble, la peur, la tristesse : cela s'appelle l'Âge Kali, qui est (exclusivement) ténébreux.

[1] [La première phrase du texte ne correspond pas avec celui d'Ovide. Nous l'avons remplacé par une autre traduction. *Note du copiste*].

« Durant cette (période) les hommes ont la vue courte (l'intelligence bornée), ils ont peu de ressources, ils sont gloutons, libidineux, indigents; les femmes libertines et méchantes.

« Les campagnes sont ravagées par les brigands ; les Vêdas, corrompus par les hérétiques ; les peuples, grugés par les rois ; les Brahmanes, adonnées à la luxure et à la gourmandise.

« Les jeunes Brahmanes ne gardent point leurs vœux, ils ne pratiquent point la pureté ; les chefs de maison se font mendiants (au lieu de faire l'aumône eux-mêmes) ; les ascètes (quittent les forêts) pour habiter les villages ; les (pénitents) qui ont fait vœu de renoncement absolu sont avides de richesses.

« Les femmes sont de taille exiguë, gloutonnes, d'une excessive fécondité, sans pudeur, caquetant sans cesse et sans aménité, voleuses, fourbes, d'une grande effronterie.

« Le commerce (durant le Kali-Yuga) sera aux mains de misérables marchands, menteurs attitrés ; hors même du cas de nécessité, l'on estimera licite une profession décriée.

« Les serviteurs quitteront le maître, même le plus excellent de tous, s'il devient pauvre ; et les maîtres (délaissent) le serviteur vieilli dans la famille, s'il devient infirme, de même que les vaches ne donnent plus de lait.

« Abandonnant père, frères, amis et parents ; adonnés à la luxure et aux affections (illicites), misérables et débauchés, ceux (qui vivent) dans l'Âge Kali auront des relations criminelles entre belles-sœurs et beaux-frères.

« Les Shudras, affublés en ascètes, vivront de ce déguisement, en captant les offrandes; et des gens qui ne connaissent que l'injustice interpréteront la justice, en s'asseyant sur le siège le plus élevé.

« L'Âme toujours troublée ; tourmentés par la disette et le fisc ; l'épouvante causée par la sécheresse les rendant malades, dans un pays dépourvu de riz, ô Roi.

« Sans vêtements, sans nourriture ni eau, sans couche, étrangers au plaisir, aux bains, au luxe, les peuples, durant l'Âge Kali, ressembleront à des Pishâcas.

« Durant l'Âge Kali, pour une petite pièce de monnaie, on se prendra de querelle avec ses amis et l'on renoncera à leur amitié ; l'on sacrifiera même l'existence, si chère soit-elle, et l'on s'entretuera entre parents.

« Les gens ne protègent plus leurs vieux parents, ni leurs fils, quelle que soit l'adresse de ceux-ci en toutes choses ; car ils seront, dans leur abjection, livrés à la luxure et à l'intempérance ».

Après les vices, voici l'impiété et l'hérésie :

« Dans l'Âge Kali, ô roi, le Gourou suprême des mondes, qui voit les Protecteurs des trois mondes (Brahma, etc.) prosternés devant le lotus de ses pieds, le bienheureux Acyuta, sera le plus souvent privé d'hommages, de la part des hommes dont l'hérésie aura perverti les intelligences.

« Lui dont le nom prononcé (même) inconsciemment, à l'heure de la mort, dans les maladies, les chutes, les heurts, délivre l'homme du lien des œuvres et lui vaut la félicité suprême, personne ne l'honorera dans l'Âge Kali »[1].

Et voici encore, tirée d'un autre chapitre du même texte sacré de l'Inde, une autre description, d'ailleurs analogue, de l'Âge sombre :

« Cuka dit : de jour en jour alors, par la puissance du temps, dépériront, ô Prince, le Devoir, la Vérité, la Pureté, la Patience, la Compassion, la Vue, la Force, la Mémoire.

« Dans l'Âge Kali, la richesse remplacera avantageusement, chez les hommes, la noblesse d'origine, la vertu, le mérite ; le droit et la règle seront déterminés par la force.

« Dans le mariage, on ne recherchera que le plaisir (non la propagation de la race) ; dans les affaires, que la ruse ; dans le sexe féminin et masculin, que la volupté ; dans le Brahmane que le cordon.

« Le signe extérieur seul distinguera les ordres et permettra de passer de l'un à l'autre ; s'il est indigent, le bon droit sera sans force ; le verbiage tiendra lieu de science.

« Il suffira d'être pauvre pour être méchant ; hypocrite pour être vertueux ; de cohabiter pour être époux ; le bain ne sera plus qu'une mesure de propreté (et non un rite saint).

« Un étang éloigné (que la distance rendra inaccessible) sera seul considéré comme une eau sanctifiante (et non plus le Gange ni les autres rivières sacrées de l'Inde) ; la beauté (consistera) dans le port des cheveux ; le but suprême de chacun sera de s'emplir le ventre, l'insolence tiendra lieu de franchise.

« (On emploiera toute son) industrie à soutenir sa famille (et non plus à poursuivre le triple bien) ; l'on n'accomplira la loi qu'en vue de la gloriole.

« Sur l'étendue de la terre ainsi remplie de gens pervers, celui d'entre les Brahmanes, les Kshatriyas, les Vaishyas ou les Shudras qui sera le plus fort deviendra roi.

[1] *Bhâgavata Purana*, livre XII, Sl. 24 à 44.

« Les sujets de ces princes cupides, impitoyables, n'ayant d'autre loi que le brigandage, se voyant enlever par eux leurs femmes et leurs richesses, se réfugieront dans les montagnes et les forêts.

« Se nourrissant d'herbes, de racines, de chair, de miel, de fruits, de fleurs et de grains ; faute de pluie, ils périront de famine, accablés (de plus) par les impôts, par le froid, le vent, la chaleur, les averses, les neiges, et (se détruisant) les uns les autres.

« Grâce à la faim, à la soif, aux maladies, aux tracas dont ils seront tourmentés, la vie la plus longue chez les hommes, durant l'Âge Kali, sera de 20 à 30 ans.

« Les corps des êtres vivants dépériront par suite des crimes du Kali-Yuga ; les hommes appartenant aux castes et aux ordres ne connaîtront plus le chemin du devoir tracé par le Vêda.

« La loi des hérétiques prévaudra ; les rois se conduiront comme des brigands, les hommes s'adonneront au vol, au mensonge, à des meurtres inutiles, à toutes sortes de pratiques (scélérates).

« Les castes ressembleront toutes à celles des Shudras ; les vaches auront l'apparence de chèvres ; les ermitages, celle de maisons (profanes) ; les parents ne seront plus que des alliés.

« Les plantes seront semblables à des atomes ; les grands arbres aux Shamis (légumes) ; les nuages à des éclairs, et les maisons à des déserts »[1].

Arrêtons là cette longue mais édifiante citation ; il est bien évident que la sombre description qu'elle donne des vices de notre époque ne s'applique pas à l'ensemble du Kali-Yuga, mais seulement aux périodes les plus troubles et les plus sombres de l'Âge sombre ; aussi bien les Grecs avaient-ils distingué deux races différentes qui se succédaient sur la terre après l'extinction de la race de bronze, ce qui revient à envisager pour le dernier âge de notre humanité une division binaire analogue à la division du premier âge en deux Grandes Années, l'une d'indistinction ou de « non-manifestation » et l'autre de « manifestation ».

[1] *Ibid*., livre XII, chap. II, Sl. 1 à 15.

HÉROS ET PATRIARCHES : RACE DE FER ET RACE DE VIPÈRES

C'est ainsi que, selon la tradition grecque rapportée par Hésiode, l'Âge sombre aurait vu se succéder deux races d'hommes bien différentes : race des héros d'abord, race de fer ensuite ; en voici la description, d'après le poète des *Travaux et des Jours* :

« Et quand le sol eut de nouveau recouvert cette race[1], Zeus, fils de Cronos, en créa encore une quatrième sur la glèbe nourricière, plus juste et plus brave, race divine des héros que l'on nomme demi-dieux et dont la génération nous a précédés sur la terre sans limites. Ceux-là périrent dans la dure guerre et dans la mêlée douloureuse, les uns devant les murs de Thèbes aux sept portes, sur le sol cadméen, en combattant pour les troupeaux d'Œdipe ; les autres au-delà de l'abîme marin, à Troie, où la guerre les avait conduit sur des vaisseaux, pour Hélène aux beaux cheveux, et où la mort, qui tout achève, les enveloppa. À d'autres enfin, Zeus, fils de Cronos et père des dieux, a donné une existence et une demeure éloignées des hommes, en les établissant aux confins de la terre. C'est là qu'ils habitent, le cœur libre de soucis, dans les Iles des Bienheureux, aux bords des tourbillons profonds de l'Océan, héros fortunés, pour qui le sol fécond porte trois fois l'an une florissante et douce récolte.

« Et plût au ciel que je n'eusse pas à mon tour à vivre au milieu de ceux de la cinquième race, et que je fusse ou mort plus tôt ou né plus tard. Car c'est maintenant *la race de fer*. Ils ne cesseront ni le jour de souffrir fatigues et misères, ni la nuit d'être consumés par les dures angoisses que leur enverront les dieux. Du moins trouveront-ils encore quelques biens mêlés à leurs maux. Mais l'heure viendra où Zeus anéantira à son tour cette race d'hommes périssables : ce sera le moment où ils naîtront avec des tempes blanches. Le père alors ne ressemblera plus à ses fils, ni les fils à leur père : l'hôte ne sera plus cher à son hôte, l'ami à son ami, le frère à son frère ainsi qu'aux jours passés. À leurs parents sitôt qu'ils vieilliront, ils ne montreront que mépris ; pour se plaindre d'eux, ils s'exprimeront en paroles rudes, les méchants ! et ne connaîtront même pas la crainte du Ciel. Aux vieillards qui les ont nourris ils refuseront les aliments et… (mettant le droit dans la force, ils ravageront les cités les uns des autres). Nul prix ne s'attachera plus au serment tenu, au juste, au bien : c'est à l'artisan de crimes, à l'homme tout démesuré qu'iront leurs respects ; le seul droit sera la force, la conscience n'existera plus. Le lâche attaquera le brave avec des mots tortueux, qu'il appuiera d'un faux serment. Aux pas de tous les misérables humains s'attachera la jalousie, au langage amer, au front haineux, qui se plait au mal. Alors, quittant pour l'Olympe la terre aux larges routes, cachant leurs beaux corps sous des voiles blancs, Aidôs et Némésis, délaissant les hommes, monteront vers les Éternels. De tristes souffrances resteront seules aux mortels : contre le mal il ne sera point de recours »[2].

[1] La race d'airain qui vivait pendant l'Âge d'Airain, et précédait ainsi la race des héros.
[2] Hésiode : *Les Travaux et les Jours*, vers 156 à 203.

On aura remarqué, à propos de cette dernière description, qu'elle s'applique à la dernière période de l'Âge Kali, celle qui doit terminer le cycle et dont l'Évangile dit de même : « La charité d'un grand nombre se refroidira ». Ce qui est fort curieux, c'est que les paroles d'Hésiode relatives à la période la plus sombre de l'Âge sombre ressemblent beaucoup à celles du Roi du Monde, dans la prophétie rapporté par Ferdinand Ossendowski et qui décrivait la période 1890-1940 (environ) :

« De plus en plus les hommes oublieront leurs âmes et s'occuperont de leurs corps. La plus grande corruption régnera sur la terre. Les hommes deviendront semblables à des animaux féroces, assoiffés du sang de leurs frères…

« …Des millions d'hommes échangeront les chaînes de l'esclavage et les humiliations, pour la faim, la maladie et la mort. Les anciennes routes seront couvertes de foules allant d'un endroit à un autre. Les plus grandes, les plus belles cités périront par le feu… une, deux, trois… Le père se dressera contre le fils, le frère contre le frère, la mère contre la fille. Le vice, le crime, la destruction de l'âme et du corps suivront… Les familles seront dispersées... La fidélité et l'amour disparaîtront… ».

Nous ne voulons pas insister sur la réalisation de cette prophétie[1] (corruption générale, peuples en tribulation, villes incendiées, etc.), car nous allons retrouver, sous des noms différents, deux périodes de l'Histoire sainte analogues à celles décrites par le poète grec, et non seulement analogues, mais, ce qui est beaucoup mieux, en parfait synchronisme.

Le repère chronologique fourni par Hésiode, c'est-à-dire la Guerre de Troie, permet, en effet, de situer vers le milieu de l'Âge Kali le passage de la race des héros à la race de fer ; soit vers la date : 1.250 à 1.200 av. J.-C., milieu du quatrième âge qui va de 4.450 av. J.-C. à 2.030 ap. J.-C. environ.

Or, il est aisé de voir que cette date constitue également une importante coupure dans l'histoire du peuple élu, car elle sépare le temps des patriarches de l'époque juive proprement dite, laquelle ne commence, en effet (avec Moïse et Josué), qu'au moment où le peuple d'Israël a quitté l'Égypte pour venir s'installer en Terre Sainte après avoir erré quarante ans dans le désert (Cette période cyclique de quarante ans constitue précisément ici la transition entre les Patriarches et les Juifs).

Il s'ensuit de là que les Patriarches de la Bible correspondraient aux Héros d'Hésiode, et le peuple juif à la race de fer ; nous allons vérifier maintenant qu'il en est bien ainsi :

En ce qui concerne les patriarches, il est visible qu'ils présentent beaucoup de ressemblance avec les héros grecs : c'est ainsi qu'Abraham, le « père des

[1] F. Ossendowski : *Bêtes, Hommes et Dieux*. Nous nous proposons d'ailleurs de revenir plus tard sut ce sujet.

croyants », peut être considéré comme le « héros éponyme » des peuples monothéistes : juifs, musulmans et chrétiens ; ensuite Israël jouera le même rôle par rapport au peuple israélite et Ismaël, par rapport aux peuples musulmans ou ismaélites ; plus tard encore ce sont des douze fils de Jacob qui deviendront les « héros fondateurs » des douze tribus d'Israël. La liste se termine avec Moïse que le peuple juif avait vu redescendre du Sinaï, resplendissant de la lumière divine, et que Pierre, Jacques et Jean verront, treize siècles plus tard, converser avec Jésus transfiguré.

Et les patriarches, pères du peuple juif et du peuple arabe, seront vénérés tout au long de l'histoire comme des hommes justes, sages et forts, tels les héros de l'Antiquité grecque.

À l'opposé, et dès les premiers jours de l'Exode, nous voyons Moïse fulminer contre tous les vices du peuple au « col raide » : idolâtrie, rébellion, adultère, convoitise, homicide. Et par la suite, toute l'histoire juive ne sera qu'un long récit de crimes : à tel point que treize siècles plus tard environ Jésus flagellera les pharisiens en ces termes cinglants :

« …Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! Parce que vous dévorez les maisons des veuves, et que vous faites pour l'apparence de longues prières ; ...

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! Parce que vous ressemblez à des sépulcres blanchis, qui paraissent beaux au dehors, et qui, au-dedans, sont pleins d'ossements de morts et de toute espèce d'impuretés...

« ...*Serpents, race de vipères* ! Comment échapperez-vous au châtiment de la Géhenne ? C'est pourquoi, voici, je vous envoie des prophètes, des sages et des scribes. Vous tuerez et crucifierez les uns, vous battrez de verges les autres dans les synagogues, et vous les persécuterez de ville en ville... ». Prophétie qui se réalisera bientôt avec le crucifiement de Jésus lui-même, puis le martyre de saint Étienne, lapidé par les Juifs et ensuite toute la longue série des persécutions dont est remplie l'histoire. Aussi bien nous pouvons considérer comme équivalents les deux termes : race de fer et race de vipères qui désignent l'humanité postérieure à Moïse.

Ainsi se trouve vérifiée cette tradition musulmane selon laquelle Moïse fut le « pôle » de son époque, car c'est bien lui, le plus grand prophète de la race juive, qui vient partager en deux le dernier Âge de la présente humanité : héros et patriarches depuis la Tour de Babel jusqu'à Moïse, race de fer ou race de vipères depuis l'Exode jusqu'à ce que « les temps des nations soient accomplis » et que « les puissances des cieux soient ébranlées ».

DIVISION TERNAIRE DE L'ÂGE SOMBRE : LE TAUREAU, LE BÉLIER ET LES POISSONS

Nous avons démontré, dans un précédent ouvrage[1], l'existence de cycles historiques et cosmiques de 2.160 ans qui régissent l'évolution et le parallélisme des trois grandes civilisations méditerranéennes successives : égypto-chaldéenne, gréco-romaine et franco-anglaise, et nous avons constaté notamment que la civilisation franco-anglaise actuelle repassait régulièrement par des phases analogues à celles de la civilisation gréco-romaine d'il y a 2.160 ans. Or il est aisé de constater que l'ensemble des trois civilisations en question représente justement la durée de l'Âge sombre, puisque :

$$3 \times 2.160 \text{ ans} = 6.480 \text{ ans},$$

et que, d'autre part, la civilisation égyptienne a débuté vers 4.500 av J.-C., donc précisément avec l'Âge Kali lui-même (début théorique : 4.450 av. J.-C.).

Il en résulte que la succession des trois cycles cosmiques égypto-chaldéen, gréco-romain et franco-anglais constitue bien une division ternaire, analogue à celle du Manvantara entier en trois cycles polaires de durées égales. En conséquence, la succession des trois civilisations précédentes dans le cours du dernier âge devra refléter celle des trois cycles polaires dans le cours du cycle total, autrement dit, nous verrons se succéder les trois fonctions « polaires » du Roi du Monde et ceci dans l'ordre logique : fonction prophétique ou du « Brahâtmâ », fonction sacerdotale ou du « Mahatma » et fonction royale, ou du « Mahânga ». Ceci signifie que la civilisation égypto-chaldéenne, par quoi débute le Kali-Yuga, sera inspirée par le Brahâtmâ ; de même, la civilisation gréco-romaine consécutive sera régie par le Mahâtma (ou Grand-Prêtre) (dont Moïse constitue un remarquable exemple) ; la dernière civilisation enfin — la nôtre, qui débute sous le signe de César — sera dominée par le Mahânga, c'est-à-dire par l'Empereur.

Il nous reste à vérifier si l'histoire justifie bien une semblable division ternaire ; mais auparavant nous devons dire un mot de l'autre aspect de la succession des trois cycles cosmiques de 2.160 ans dont l'ensemble constitue le dernier Âge du cycle. Nous rappellerons à ce sujet que, chaque cycle cosmique de 2.160 ans correspondant au temps mis par le point vernal pour décrire un signe du zodiaque, il s'ensuit que chaque civilisation constitue la manifestation des possibilités symbolisée par le signe zodiacal correspondant : c'est ainsi que la civilisation égypto-chaldéenne se situe sous le signe du Taureau, la civilisation gréco-romaine sous le signe du Bélier et la civilisation franco-anglaise actuelle sous le signe des Poissons. Il s'agit évidemment là d'un point de vue très différent de celui qui nous préoccupe ici, aussi bien renverrons-nous le lecteur, d'une part, à notre précédent ouvrage[2], où se trouve exposée notamment la loi sur l'évolution cyclique des

[1] *Les Rythmes dans l'Histoire*, 2e édition, chapitre IV à IX.
[2] *Les Rythmes dans l'Histoire*, chap. IX.

civilisations, et, d'autre part, au *Livre des Cycles* (de Raoul Auclair), qui contient d'intéressants développements sur le symbolisme zodiacal. Ces remarques faites, nous allons établir maintenant la chronologie de la division ternaire du Kali-Yuga, après quoi nous examinerons successivement chacun des trois cycles pour vérifier s'il est bien régi par la fonction polaire correspondante :

CHRONOLOGIE DE LA DIVISION TERNAIRE DU KALI-YUGA (de 4.450 av. J.-C. à 2.030 ap. J.-C. env.).
I^er^ cycle : du Brahâtmâ (Prophète) ou de l'Initiation (2.160 ans) ; Cycle cosmique égypto-chaldéen de — 4.450 à — 2.290 environ (ou cycle d'Hermès) ; *II^e^ cycle* : du Mahatma (Prêtre), ou du Sacerdoce (2.160 ans) ; Cycle cosmique gréco-romain de — 2.290 à — 130 environ (ou cycle de Moïse) ; *III^e^ cycle* : du Mahânga (Roi), ou de l'Empire (2.160 ans) ; Cycle cosmique actuel de 130 av. J.-C. à 2.030 ap. J.-C. - environ (ou cycle de César).

En ce qui concerne le premier cycle, dont il semble bien que les Pyramides de Gizeh et le Yi-King chinois constituent le testament, nous y relevons au moins deux faits qui impliquent l'existence d'une hiérarchie initiatique savante et respectée : nous voulons parler, d'une part, du personnage égyptien de Thot Hermès Trismégiste, considéré comme le fondateur de l'initiation hermétique et, d'autre part, du texte fondamental de la métaphysique chinoise, le Yi-King de Fo-hi, qui daterait précisément du milieu de la même époque.

Plus exactement, le Thot égyptien « n'est pas autre chose que la représentation même de l'antique sacerdoce égyptien ou plutôt, pour parler plus exactement, du principe d'inspiration « supra-humaine » dont celui-ci tenait son autorité et au nom duquel il formulait et communiquait la connaissance initiatique »[1]. Même remarque au sujet de l'énigmatique Roi-Pontife de la Chine ancienne : « Fo-hi n'était ni un homme ni un mythe, mais la désignation d'une organisation intellectuelle, comme fut ailleurs Hermès »[2]. Aussi bien appellerons-nous « Cycle d'Hermès » la période égypto-chaldéenne (4.450 à 2.290 environ av. J.-C.).

[1] René Guénon : *Aperçus sur l'Initiation*, chap. XLI.
[2] Matgioi : *La Voie métaphysique*, p. 11.

Certes, il se trouve que le sacerdoce égyptien a persisté pendant le cours du cycle suivant, mais au prix d'une dégénérescence manifeste, ainsi que le prouve la lutte célèbre qui mit aux prises Moïse avec les magiciens du Pharaon ; et la victoire du fondateur de la religion juive symbolise justement l'avènement du Mahatma et la rentrée dans l'ombre du Brahâtmâ. Il faut observer en effet ici que la religion juive est uniquement exotérique, d'où l'on peut conclure au déclin ou à l'éclipse de la hiérarchie initiatique du cycle antérieur. Aussi bien, et si l'on tient compte de la personnalité exceptionnelle du guide du Peuple élu, semble-t-il logique d'appeler cycle de Moïse, cette période de suprématie du sacerdoce exotérique qui s'étend de 2.290 à 130 environ av. J.-C.

Dans le monde gréco-latin, l'importance du sacerdoce religieux pendant cette même période, a été particulièrement soulignée par Fustel de Coulanges dans *la Cité Antique* ; et, de plus, cet auteur a bien montré comment, vers la fin de ce cycle de Moïse, les révolutions successives de l'aristocratie, puis des marchands et de la plèbe, avaient peu à peu dépossédé les anciens prêtres-rois de tous leurs pouvoirs effectifs, préparant ainsi l'avènement futur de César dès le début du dernier cycle ternaire du Kali-Yuga.

C'est bien en effet la puissante figure de César qui va dominer pendant la totalité de ce dernier cycle de 2.160 ans, dont nous vivons actuellement les dernières années ; car le héros fondateur de l'Empire d'Occident, c'est Jules César, et les grands empereurs de Rome et de Byzance, ceux du Saint Empire Romain Germanique comme ceux de la Sainte Russie, Napoléon I^{er} comme Guillaume II, tous se considèrent comme les successeurs et les héritiers de César, dont quelques-uns iront même jusqu'à porter le nom : « Kaiser » en Allemagne et « Csar » ou « Tsar » en Russie !

Or César était avant tout le suprême souverain temporel du monde méditerranéen, et son titre supplémentaire de « *Pontifex Maximus* » n'en fait pas pour autant un chef religieux, puisque le culte gréco-romain, semblable en cela au confucianisme chinois, n'était rien de plus qu'un rite social ne comportant aucune des prérogatives sacerdotales propres au Mahâtma, en sorte que le cycle de César, ou des grands empires temporels (Auguste, Trajan, Constantin, Justinien, Charlemagne, Charles-Quint, Pierre le Grand, Napoléon, Guillaume II, Hitler, etc.), un tel cycle, allant de 130 av. J.-C. à 2.030 environ ap. J.-C., se place bien, dans son ensemble, sous le signe du Mahânga.

Cette prédominance du Mahânga au cours du cycle actuel et depuis le début de l'Empire romain est d'ailleurs remarquablement symbolisée par le jugement célèbre de Pilate au cours du procès du Vendredi Saint, procès dont les principaux acteurs incarnent précisément, ou représentent, les trois fonction « polaires » du Roi du Monde, savoir : le Christ-Roi, chef suprême de la nouvelle hiérarchie initiatique (fondée la veille même), le Sanhédrin qui représente ici l'autorité religieuse juive, et enfin Pilate, légat de Tibère-César. Or, qui préside, dans ce jugement qui portait essentiellement sur un point particulier de la religion juive, le

messianisme ; qui préside le tribunal ? César lui-même, dans la personne de son ministre Pilate. La conclusion est formelle : le Sanhédrin, c'est-à-dire la hiérarchie religieuse du peuple juif, reconnaît la prédominance du pouvoir temporel, autrement dit, du Mahânga.

Et pendant ce temps, à l'autre extrémité de l'Asie, la Chine était unifiée sous le sceptre de celui qu'on a appelé le « César chinois », Che-Houang-ti, qui avait organisé le Céleste Empire en 221 av. J.-C., soit 175 ans environ avant la fondation de l'Empire romain par César. Mieux encore, par une curieuse coïncidence, il se trouve que cet empire aura duré 2.133 ans (si l'on s'arrête à la Révolution de 1912) ou même *exactement 2.160 ans*, si l'on va jusqu'à la fin de l'indépendance chinoise lors de l'invasion japonaise de 1937-1945 (qui sera suivie, en 1948, par une invasion communiste plaçant la Chine sous l'influence soviétique, temporairement tout au moins).

Ainsi se trouve vérifiée par l'histoire la division ternaire de l'actuel Âge sombre selon les trois cycles successifs d'Hermès, de Moïse et de César, en lesquels viennent se résumer, en quelque sorte et respectivement, les trois cycles polaires du Brahâtmâ, du Mahatma et du Mahânga. Par ailleurs nous avions constaté, au début du présent ouvrage, que la succession des grands cycles polaires était provoquée par les déplacements concomitants des Pôles ; en conséquence nous devons donc retrouver, dans le cours de ce dernier Âge, comme un reflet ou une image des déplacements polaires dans le cours du Manvantara. Or, il se trouve précisément, ainsi que nous l'avons montré ailleurs[1], qu'à la succession dans le temps des trois civilisations égypto-chaldéenne, gréco-romano-judaïque, et franco-anglaise qui se sont épanouies respectivement au cours des trois cycles précédents d'Hermès, de Moïse et de César, correspond, dans l'espace, le déplacement concomitant des centres ou foyers de civilisation, le long d'un arc décrit sur le « Cercle d'Évolution » de l'Eurasie, cela dans le sens Orient-Occident.

D'où il résulte que le premier cycle (égypto-chaldéen) peut être dit « oriental », tandis que le dernier cycle apparaît comme spécifiquement « occidental » (avec Paris comme centre) : nouvelle coïncidence non moins remarquable, puisque l'Orient où fleurit la civilisation égypto-chaldéenne pendant le cycle d'Hermès, l'Orient symbolise toujours la Connaissance métaphysique réservée à la hiérarchie initiatique ; à l'opposé, l'Occident, représente l'action exclusive dans le domaine temporel propre à César. Entre les deux, c'est-à-dire à mi-chemin entre l'Orient et l'Occident, donc entre la contemplation et l'action, se situe, avec le peuple juif de Moïse, David et Salomon, le triomphe de l'exotérisme religieux et de ses grands prêtres.

[1] *Les Rythmes dans l'Histoire*, chap. IX de la 2e éd.

LES QUATRE « SOUS-ÂGES » DU KALI-YUGA

De même que la division ternaire du Manvantara s'applique également au niveau d'un cycle secondaire comme le Kali-Yuga, de même en sera-t-il encore, *a priori*, pour la division quaternaire en quatre périodes de durées décroissantes, division exprimant l'idée d'une dégradation progressive.

Dans ces conditions, l'ensemble du Kali-Yuga, soit la période protohistorique et historique allant de 4.450 avant J.-C. à 2.030 environ après J.-C. et de durée totale égale à 6.480 ans, se subdiviserait ainsi en quatre sous-âges de durées respectivement proportionnelles aux nombres 4, 3, 2 et 1 : le dernier sous-âge ayant ainsi comme durée (en nombre rond) :

$$\frac{6.480}{10} = 648 \text{ ans.}$$

Il s'ensuit ainsi la chronologie suivante pour les quatre « sous-âges » du Kali-Yuga :

1er sous-âge (d'or) ;	durée: 4 x 648 = 2592 ans, soit de — 4450 à — 1858
2e sous-âge (d'argent);	durée: 3 x 648 = 1944 ans, soit de — 1858 à + 86
3e sous-âge (d'airain) ;	durée: 2 x 648 = 1296 ans, soit de + 86 à + 1382
4e sous-âge (de fer) ;	durée: 1 x 648 = 648 ans, soit de + 1382 à + 2030

Il résulte de ce tableau que la première période, allant de 4.450 à 1.858 environ (av. J.-C.), serait en quelque sorte l'âge d'or du Kali-Yuga ou, si l'on préfère, comme un reflet de l'âge d'or dans le début du dernier âge ; de même que la deuxième période, de 1858 av. J.-C. à 86 environ ap. J.-C., constituerait le reflet du véritable âge d'argent et l'on notera déjà ici que l'âge des Héros et des Patriarches coïncide ainsi avec le reflet de l'âge d'or et du début de l'âge d'argent dans l'actuel Kali-Yuga. Enfin le troisième sous-âge (du début de notre ère jusqu'au milieu du XIVe siècle), correspondrait à l'âge d'airain, tandis que le quatrième et dernier se définirait comme « l'âge de fer de l'âge de fer », ou mieux encore, comme la période la plus sombre de l'âge sombre.

Nous laissons au lecteur le soin d'appliquer à ces quatre sous-âges du Kali-Yuga tout ce que nous avons dit précédemment au sujet des quatre âges du Manvantara, et nous nous contenterons ici de quelques remarques apparemment nouvelles :

La première portera sur le passage du sous-âge d'or au sous-âge d'argent, événement qui dans notre chronologie se situe vers 1858 avant J.-C. Si nous nous en référons à la tradition gréco-romaine, à ce passage doit correspondre un changement de culte : Jupiter remplaçant Saturne détrôné. *À priori* ceci semble difficile à vérifier dans la plupart des cas et notamment pour les peuples gréco-romains ; toutefois, pour ces derniers une autre remarque s'impose ici, c'est que cette date semble bien avoir vu de grandes migrations bouleverser la face du monde antique, ce qui constituerait bien alors le reflet du « Grand changement » ou fin cataclysmique des temps primordiaux.

C'est justement à un « changement » de ce genre que semble faire allusion la Bible dans le récit relatif au départ d'Abraham et qui contient au surplus une indication très nette quant au passage d'un culte à l'autre, ceci à une époque que l'abbé Crampon situe vers 1950 av. J.-C. Voici tout d'abord la migration d'Abram :

« Tharé prit Abram, son fils, et Lot, fils d'Aran, son petit-fils, et Saraï, sa belle-fille, femme d'Abram, son fils, et *ils sortirent ensemble d'Ur des Chaldéens, pour aller au pays de Chanaan* ; mais, arrivés à Haran, ils s'y établirent…[1].

« Yahweh dit à Abram : « Va-t-en de ton pays, de ta famille et de la maison de ton père, dans le pays que je te montrerai… »[2].

Et maintenant voici l'intronisation d'Abram par Melchissédec, le Jupiter hébraïque :

« Melchissédec, roi de Salem, apporta du pain et du vin ; il était prêtre du Dieu Très-Haut. Il bénit Abram et lui dit : « Béni soit Abram par le Dieu Très-Haut… ». Et Abram lui donna la dime de tout »[3].

Pour comprendre le sens de cette scène, on se reportera au savant ouvrage de M. René Guénon *Le Roi du Monde*, dont nous extrairons seulement la note suivante qui explique suffisamment l'expression ci-dessus de « Jupiter hébraïque » :

« *Tsedeq* est aussi le nom de la planète Jupiter, dont l'ange est appelé *Tsadquiel-Melek* ; la similitude avec le nom de *Melki-Tsedeq* (auquel est seulement ajouté *El*, le nom divin qui forme la terminaison commune de tous les noms angéliques) est ici trop évidente pour qu'il y ait lieu d'y insister ».

Ainsi se justifie l'identification (ou tout au moins le rapprochement) du personnage judéo-chrétien de Melchissédec avec le dieu Jupiter (ou Zeus) des Gréco-romains ; et nous pouvons en conclure que la bénédiction d'Abram par Melchissédec constitue la version judaïque de l'avènement de Jupiter au début du sous-âge d'argent de l'actuel Kali-Yuga.

[1] *Genèse*, XI, 3.
[2] *Genèse*, XII, 1.
[3] *Genèse*, XIV, 18-20.

Notre deuxième remarque, relative au passage du sous-âge d'argent à celui d'airain et de celui-ci à la quatrième et dernière phase du Kali-Yuga, portera sur la chronologie, car nous rencontrons ici une énigme qui semble bien justifier ce qu'écrivait M. René Guénon au sujet, précisément, de la chronologie des périodes cycliques[1] (L'Évangile affirme d'ailleurs expressément que la fin du monde est connue de Dieu seul, les hommes devant se contenter d'en reconnaître les signes avant-coureurs). Ce dont nous voulons parler ici, c'est de la célèbre IV^e^ églogue de Virgile, qui semble bien se rapporter à un changement de cycle, mais auquel ?

« Le dernier âge prédit par la prophétie de Cumes est arrivé ; tout recommence et voici que naît un nouvel ordre de siècles. Voici que revient la Vierge, que revient le règne de Saturne, et que des hauteurs du ciel descend une nouvelle génération. Daigne seulement, chaste Lucine, veiller sur le berceau de l'enfant dont la naissance amènera enfin la fin de la race de fer, et fera sur le monde entier surgir la race d'or. Désormais règne ton frère Apollon. C'est justement sous ton consulat, oui, sous ton consulat, ô Pollion, que débutera cet âge glorieux, et que, sous ta direction, les mois de la Grande Année inaugureront leur cours. Si quelques traces de notre crime persistent encore, elles n'auront plus d'effet, et les terres seront délivrées d'une terreur perpétuelle. Cet enfant recevra la vie divine ; il verra les héros mêlés aux dieux, et ceux-ci le verront parmi eux, et il gouvernera l'univers pacifié par les vertus de son père »[2].

Il faut reconnaître qu'effectivement quelques années après que Virgile eût écrit cette énigmatique églogue, le monde romain connaissait enfin la paix, et cela au moment même où la Vierge enfantait à Bethléem l'enfant divin dont la religion allait régir, quatre siècles plus tard, la totalité de l'Empire ; et de plus le « nouvel ordre de siècles » allait également commencer avec le futur calendrier Julien qui prenait comme origine des temps l'époque présumée de la naissance de cet enfant divin. Aussi bien la question qui se pose est-elle la suivante : Le « nouvel ordre de siècles » se rapporte-t-il à la chronologie nouvelle en sorte que le changement de cycle se rapporterait au passage d'un millénaire à l'autre ? Ou bien s'agit-il d'un cycle différent, soit celui de 2.000 ans dont nous avons déjà parlé ailleurs[3], soit encore du passage du sous-âge d'argent à celui d'airain ?

Dans ce dernier cas, la troisième période du Kali-Yuga aurait duré depuis le début de notre ère jusqu'en 1.382 environ ap. J.-C., c'est-à-dire, un peu après l'époque où Dante allait entreprendre, dans la *Divine Comédie*, son voyage symbolique à travers les trois mondes ; et ce dernier fait est d'autant plus curieux que Dante se situe alors au « milieu des Temps », ce qui peut s'entendre : au point de passage d'une période cyclique à la suivante.

Seulement comme la dernière période de l'Âge sombre n'est que d'environ 650 ans, ceci situerait la fin du Manvantara vers : 1.330 + 650 = 1.950, ce qui paraît

[1] Dans l'article précité : « *Quelques remarques sur la doctrine des cycles cosmiques* ».
[2] Traduction Goelzer.
[3] *Les Rythmes dans l'Histoire*, 2^e^ éd., chap. X.

beaucoup trop rapproché, ainsi que nous nous proposons de le montrer dans une autre étude. Si nous reprenons par contre pour cette fin du cycle la date approximative de 2.030, proposée précédemment par nous[1], alors la chronologie des deux périodes précédentes s'établira comme suit :

Sous-âge d'airain : de 86 à 1.382 environ ;

Sous-âge de fer : de 1.382 à 2.030 environ,

et il se trouve ici que cette dernière période contient l'ensemble des Temps modernes, si même il n'y a pas identification pure et simple.

D'un autre côté, il se trouve que le date de 86 ap. J.-C. est fort voisine de celle de la destruction de Jérusalem (en 70). Ce dernier événement ayant évidemment un rapport très étroit avec l'investiture d'Abram par Melchissédec, on serait ainsi tenté d'enfermer tout le sous-âge d'argent entre ces deux grands événements de l'histoire d'Israël. On observera au surplus que, peu après la destruction de Jérusalem, l'empire romain connaissait, avec la dynastie des Antonins, une longue période de paix intérieure, et cette période remarquablement heureuse du monde antique pourrait bien se confondre avec le renouveau annoncé par Virgile. Mais ce ne sont évidemment là que des conjectures et l'on en conclura qu'il est bien difficile de préciser la chronologie exacte des cycles cosmiques.

Et voici notre dernière remarque, relative au début de la dernière période du Kali-Yuga ou, plus exactement, au début des Temps modernes où nous allons retrouver le reflet ou la répétition de cette confusion des langues par quoi commence, dans la Genèse, l'actuel Âge sombre. La confusion des langues s'est renouvelée en effet, sans contestation possible et tout au moins pour la chrétienté occidentale, vers les XIV^{e} et XV^{e} siècles, époque de transition entre le Moyen âge et les Temps modernes — les faits pouvant se résumer ainsi : Pendant le Moyen âge, une seule langue savante, le latin, pour toute la chrétienté (les dialectes locaux constituant alors les différentes langues populaires) ; au début des Temps modernes, élimination progressive du latin par les différentes langues nationales : français, italien, anglais, allemand, espagnol. C'est ainsi qu'au XIII^{e} siècle saint Thomas d'Aquin et Maître Eckart pouvaient enseigner indifféremment à Paris ou à Cologne. La Chrétienté n'ayant alors qu'une seule langue et une seule religion, formait une société relativement une où tous se comprenaient. Par contre, après la Renaissance et la Réforme, la Chrétienté occidentale se divise en nations plus ou moins hostiles et qui ne se comprennent plus, chacune ayant sa langue et même sa religion particulière. L'Europe, en se modernisant, est devenue une véritable Tour de Babel !

[1] *Ibid*., chap. X.

LES OUVRIERS DE LA ONZIÈME HEURE

Est-ce à dire que l'Âge actuel, si sombre soit-il, ne présente aucun bon côté, ne permette aucune espérance ? Certes non, car le quatrième et dernier âge du Manvantara, et même ses phases les plus obscures, se situent encore sur ce plan humain, d'où il est toujours possible de « revoir les étoiles ». Aussi bien tous les livres sacrés ont-ils décrit les vertus, ou si l'on préfère, les privilèges propres à l'Âge Kali et qui viennent en compenser les souffrances. Ainsi, l'Évangile nous en donne-t-il un exemple remarquable avec la parabole célèbre des ouvriers de la onzième heure. En effet, du point de vue cyclique, il est évident que les hommes du Kali-Yuga, venant à la fin du cycle et lorsque l'heure du salaire (c'est-à-dire du Jugement) est proche, se trouvent dans la même situation favorisée que ces moissonneurs de la onzième heure qui reçurent, lors du règlement de compte, la même pièce de un denier que ceux qui avaient « supporté tout le poids du jour et de la chaleur ». Il avait été demandé très peu aux ouvriers de la onzième heure ; pareillement il est dit qu'il sera demandé très peu aux hommes des derniers temps, et la tradition musulmane est ici en parfait accord avec l'Évangile, puisque le Prophète Mohammed enseignait que : « Au début de l'Islam, celui qui omet un dixième de la Loi est damné ; mais dans les derniers temps, celui qui en accomplira un dixième sera sauvé ».

Un autre privilège de l'Âge sombre, et le plus sublime peut-être, est celui qui est attaché à la prononciation du nom divin, aussi bien dans le Christianisme que dans l'Islam ou dans l'Inde. En ce qui concerne le Christianisme, on peut lire dans saint Jean Chrysostome : « Persévère sans arrêt dans le Nom de Notre-Seigneur Jésus afin que ton cœur boive le Seigneur et que le Seigneur boive ton cœur, et qu'ainsi les deux deviennent Un ! »[1]. Et saint Bernard dit de son côté : « Le Nom de Jésus n'est pas seulement lumière ; il est aussi nourriture… Quelqu'un s'est-il laissé entraîner à une faute, éprouve-t-il la tentation du désespoir ? Qu'il invoque le Nom de la Vie, et la Vie le ranimera ».

Même doctrine encore dans ces « hadiths[2] » du Qorân :

« Votre Seigneur a dit : Appelez-Moi, et Je vous répondrai ».

« Et certainement l'invocation d'Allah est la chose la plus grande ».

Et, en effet, selon les enseignements du *Pèlerin russe*, par l'invocation répétée du nom divin, c'est Dieu lui-même qui s'installe dans le cœur, et y efface toutes nos fautes. Pareillement, selon la tradition hindoue :

---

[1] *Les Récits d'un Pèlerin russe* décrivent avec précision la technique de la « prière de Jésus », à laquelle fait allusion le texte de saint Jean Chrysostome.

[2] [Note du copiste. L'emploi par l'auteur du mot *hadith* (*hahadith* au pluriel) porte ici à confusion. *Hadith*, dans la Tradition musulmane, est utilisé afin de rapporter selon une chaîne authentique, le comportement ou les paroles du Prophète (*sunna*). L'emploi du mot *ayat* (verset) aurait été plus judicieux.].

« Les fautes commises par les hommes, dans l'Âge Kali, qu'elles aient pour origine les choses, les lieux ou leurs propres personnes, sont toutes effacées par Bhagavat, le suprême Purusha, lorsqu'il réside dans le cœur ».

« L'Âge Kali, (bien qu'étant un) abîme de vices, possède un avantage unique, (mais) précieux : c'est qu'il suffit d'y célébrer les louanges de Krishna pour que, débarrassé de tous ses liens, l'on se réunisse à l'Être suprême ».

« Ce que l'on obtient dans l'Âge Krita en méditant sur Vishnou, dans l'Âge Trêtâ, en lui offrant des dons et des sacrifices ; dans le Dwâpara (en se vouant) à son culte, on l'obtient, dans l'Âge Kali en célébrant ses louanges (à lui) Hari »[1].

Aussi bien les privilèges propres à l'Âge Kali surpassent-ils toutes ses misères et ses noirceurs, en sorte que :

« Les âmes d'élite qui connaissent les vertus (de l'Âge Kali) et qui s'en nourrissent honorent cet âge, où il suffit de célébrer (les louanges de Krishna) pour obtenir (la satisfaction de) tous ses désirs.

« Pendant l'Âge Krita et les (deux) suivants, Ô roi, les êtres souhaitent revivre dans l'Âge Kali ; c'est que, dans l'Âge Kali, Mahâyâna deviendra leur asile suprême »[2].

Et de même Jésus, qui venait accomplir la Loi et les prophètes, a pu dire à la foule de ses disciples :

« Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez. Car je vous le dis, beaucoup de prophètes et de rois ont voulu voir ce que vous voyez, et ils ne l'ont pas vu ; et entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu ».

Serait-ce seulement parce que Jésus venait ouvrir de nouveau les portes du Paradis Terrestre, fermées depuis la Chute ? Mais alors on ne comprend pas l'exclamation de saint Augustin : « *Felix culpa !* », non plus que le texte hindou correspondant : « Pendant l'Âge Krita (âge d'or) ..., les êtres souhaitent revivre dans l'Âge Kali… ». S'il s'agissait en effet seulement, avec la venue de Jésus, de retourner au Paradis Terrestre, alors les hommes de l'Âge d'Or n'auraient rien à nous envier, bien au contraire !

Si donc notre Âge sombre, malgré toutes ses horreurs — ou plutôt à cause d'elles — présente une certaine supériorité sur les Âges antérieurs, c'est donc qu'il présente un autre avantage que celui d'avoir vu se rouvrir les portes du Paradis.

Cet avantage, cette supériorité, nous l'apercevons en effet dans l'aspect de « Totalité » du cycle actuel, car il est bien évident que « le tout est plus que la partie », cet aspect de totalité, nous le trouvons en premier lieu, et dans son

[1] *Bhâgavata Purana*, Liv. XII, chap. III, Sl. 51, 52, 45.
[2] *Ibid*., XI, Sl. 36 à 38.

intégrale perfection, dans le Christ lui-même : né dans une pauvre étable, puis adoré par les Rois-Mages ; étonnant les Docteurs du Temple à Jérusalem, puis s'adonnant humblement au métier de charpentier ; acclamé comme Roi des Juifs par une foule enthousiaste au matin du Dimanche des Rameaux, pour être quelques jours plus tard condamné comme un criminel au dernier supplice ; expirant sur la Croix entre deux malfaiteurs et descendant ensuite au fond des Enfers au soir du Vendredi Saint, pour ressusciter le troisième jour et monter enfin « *super omnes coelos* » (au-delà de tous les cieux) au jour de l'Ascension !

Or la vie du Christ, ainsi que sa Passion, se situent chronologiquement dans la deuxième moitié du Kali-Yuga, à l'époque de la race de fer, et il est évident qu'elles ne pouvaient pas se situer ailleurs qu'à une époque où « les hommes ne savent pas ce qu'ils font ».

Cet aspect de totalité, par quoi se réalise la « jonction des extrêmes »[1] ne pouvait apparaître pleinement que dans le Kali-Yuga, et surtout dans sa dernière phase (le cycle de César) parce que l'humanité y prend alors directement conscience des modalités les plus inférieures de l'état humain. C'est ainsi qu'une Élisabeth de Hongrie, après avoir connu le luxe et la grandeur, d'abord comme enfant royale, puis comme épouse du duc Louis de Thuringe, échouera finalement, après la mort de son époux, dans une misérable écurie où elle vivra comme une pauvresse mélangée au plus bas peuple, pour remonter plus tard, par étapes, jusqu'à son ancien château ducal, en attendant la gloire des cieux. Et ici encore, on comprendra qu'une telle aventure ne pouvait être vécue que dans une époque aussi tourmentée, aussi chaotique, aussi violente, que celle de l'Âge de Fer.

Quant à la « Jonction des extrêmes » propre à notre temps, qui permet à certains initiés ayant revêtu le « masque populaire » d'aboutir à la « totalisation de l'être », l'actuelle « race de fer » la réalise également par le contraste ou « l'intervalle » entre la divinité de Jésus et la méchanceté des pharisiens « serpents, race de vipères » ; comme entre la sublime sainteté d'un Ramakrishna ou d'un saint Séraphin de Sarov et le matérialisme brutal des foules de l'âge d'acier.

Et si la Sainteté continue encore à se manifester dans notre monde pervers, c'est qu'il est toujours possible aux « élus », c'est-à-dire à ceux qui possèdent les qualifications requises, d'accéder à la Sagesse primordiale des hommes de l'âge d'or et même, à partir de là, d'entreprendre l'ascension des différents cieux. Seulement il leur faudra tout d'abord franchir, en sens inverse, les différentes étapes de la descente cyclique accomplie par l'humanité depuis son expulsion du Jardin d'Eden.

[1] Cf. René Guénon : *Le masque populaire*, in *Études Traditionnelles*, n° 250.

LES TROIS PONTS, LES TROIS GRADES INITIATIQUES ET LES QUATRE ÂGES DE L'HUMANITÉ

La conséquence immédiate de l'éloignement graduel de l'humanité à partir de l'état d'innocence originel d'Adam au Jardin d'Eden jusqu'aux désordres et aux vices de l'actuel Âge sombre, en passant par les deux étapes intermédiaires des Âges d'argent et d'airain, cette conséquence inéluctable, c'est que, pour atteindre au premier degré de la réalisation spirituelle, c'est-à-dire à la restauration de l'état primordial, il sera tout d'abord nécessaire de « remonter », si l'on peut dire, en partant de l'actuel Âge de fer, les deux Âges antérieurs d'airain et d'argent qui nous séparent de l'Âge d'or.

Il en résulte par suite que, dans le cours du processus initiatique, deux étapes ou grades intermédiaires devront séparer l'état « profane » (c'est-à-dire celui de l'homme ordinaire de notre époque), de l'état primordial afférent au grade de « maître » (ou de Docteur), et tout au moins pour ceux-là qui ont réalisé l'initiation effective[1]. Or il se trouve qu'une telle hiérarchie existe effectivement dans le Compagnonnage et la Maçonnerie, avec les deux degrés intermédiaires d'apprenti et de compagnon par lesquels l'initié doit passer avant de devenir un Maître. Dans ces conditions, et puisque l'état profane n'est autre que celui des hommes non initiés de notre actuel Âge de fer, alors l'Âge d'airain correspondra à son tour à l'état d'apprenti ; l'Âge d'argent, à celui de compagnon, et l'Âge d'or originel au grade final de Maître. Plus exactement, l'initiation, c'est-à-dire le passage de l'état profane à celui d'apprenti, correspondra à la « remontée » depuis l'Âge de fer actuel jusqu'à l'Âge d'airain antérieur et, en effet, il se trouve que, symboliquement, l'initiation est représentée comme l'inverse du passage de l'Âge d'airain à l'Âge de fer. Expliquons-nous : ce dernier événement est figuré, le plus souvent, comme une « plongée » dans les ténèbres, Crépuscule des Dieux, Confusion des langues, ou descente dans l'obscurité de l'Âge sombre. Il s'ensuit qu'en sens inverse la « remontée » depuis l'actuel Âge sombre jusqu'à l'Âge d'airain précédent consistera symboliquement en un passage des « ténèbres extérieures » (ou du monde profane), à la « lumière initiatique », et c'est bien ce qui se passe effectivement. Mieux même, l'initiation ne se définit-elle pas comme le passage des ténèbres à la lumière ?[2]

Ainsi l'initiation au grade d'apprenti doit-elle être considérée comme l'image inversée du Crépuscule des Dieux, ou passage de l'Âge d'airain à l'Âge sombre ; voyons maintenant si l'initiation au grade de Maître représente bien, à son tour, l'analogue inversé de la « Chute », ou passage de l'Âge d'or à l'Âge d'argent. Or il se trouve que cette « Chute » est décrite comme une « mort » spirituelle, ou comme l'éloignement de l'homme à partir de son centre originel vers la périphérie de la « roue cosmique » ; à l'opposé, le passage du grade de compagnon à celui de

[1] Cf. *Aperçus sur l'Initiation*, de René Guénon, où se trouve précisée la différence entre l'initiation effective et l'initiation virtuelle.
[2] Le baptême de sainte Odile en offre un remarquable exemple.

Maître comporte le symbolisme d'une « mort » initiatique, cette mort devant aboutir à une « renaissance » dans l'état primordial et « central » d'Adam au Jardin d'Eden. Enfin on peut encore observer que, de même que l'Âge d'argent a vu se développer les arts (que les Dieux avaient enseignés aux hommes), de même l'état de compagnon implique l'exercice d'un art (ou d'un métier), sous la direction d'un Maître qui, lui, ayant atteint la perfection dans son métier se borne au rôle « non-agissant » de « moteur immobile », imitant en cela l'attitude contemplative d'Adam au Paradis Terrestre.

De tout ceci nous pouvons donc conclure que, d'une part, l'initiation au grade d'apprenti correspond à la remontée depuis l'Âge sombre jusqu'à l'Âge d'airain (ou encore à l'inverse de la descente de l'humanité dans les ténèbres de l'Âge sombre), tandis que, d'autre part, l'initiation au grade de Maître représente la remontée finale depuis l'Âge d'argent jusqu'à l'Âge d'or originel (soit l'inverse de la « Chute »), et il s'ensuit en définitive la correspondance suivante entre les grades initiatiques et les Âges de l'Humanité :

État profane = Âge de fer ou Âge sombre ;

Grade d'apprenti = Âge d'airain ;

Grade de compagnon = Âge d'argent ;

Grade de Maître = Âge d'or ou Paradis[1].

Au surplus, le tableau ci-dessus se trouve-t-il remarquablement confirmé par certaines légendes daciques où les trois épreuves initiatiques successives sont mises en liaison avec les trois métaux symboliques : cuivre ou airain, argent et or.

Dans le conte roumain intitulé *Ileana Simziana*[2] le héros de la queste est une fille de roi et le premier but qui lui est assigné est de se rendre, habillée en chevalier, à la cour du grand empereur pour le servir pendant dix ans. Pour mener à bien sa tâche, l'héroïne part seule, montée sur un cheval enchanté. Mais le père a devancé sa fille et sur le chemin que celle-ci doit prendre il jette un « *pont d'airain* », puis se transforme en un *loup* féroce et sitôt son enfant en vue, se jette sur elle comme pour la dévorer. Toutefois, grâce aux bons conseils du cheval enchanté, notre guerrière tient tête, met en fuite le loup et *franchit le pont d'airain*. La première épreuve est passée.

Alors le père, se portant de nouveau en avant, jette plus loin un « *pont d'argent* » et, transformé cette fois en lion, attend la cavalière qui, de nouveau, va

[1] On notera en passant que ce tableau clôt la controverse soulevée autour de cette question par M. Jules Boucher qui avait cru devoir, à ce sujet, se gausser de Ragon. Or, celui-ci avait eu une intuition juste en comparant les trois grades initiatiques aux âges de l'humanité, sauf qu'il avait oublié l'état profane.

[2] Traduction Nortines. *Contes et légendes du pays roumain*. Ileana Simziana n'est autre que la Belle aux cheveux d'Or des contes roumains.

foncer, l'épée au poing, sur le lion rugissant. Celui-ci est forcé de s'écarter et la vaillante peut *franchir le pont d'argent* : la deuxième épreuve est passée à son tour.

Et plus loin, cheval et cavalière se heurtent à un troisième obstacle : un « *pont d'or* », gardé par une hydre monstrueuse à trois têtes. Combat : à la fin l'hydre est blessée et se retire, puis reprend sa forme humaine, et le roi, après avoir complimenté sa fille pour son courage, lui adresse quelques recommandations et la quitte. La vaillante ayant franchi le *pont d'or*, va continuer le cours de ses exploits. La troisième épreuve vient d'être surmontée à son tour.

À la fin de la queste, l'héroïne enlève « le vase baptismal qui est conservé dans une petite église au delà du Jourdain », puis après avoir, à la suite de cet exploit, été transformée en Frat Froumos[1], succède à l'empereur défunt et se marie finalement avec Ileana Simziana, la Belle aux cheveux d'or.

Dans la légende hongroise[2], le héros est le prince Mirko, fils cadet du roi, et le but de la queste est de ramener au château royal le « Chevalier du Pré », après l'avoir aidé à se débarrasser de ses ennemis. La monture sera, cette fois encore, un cheval enchanté, mais pour l'obtenir, il faudra l'appeler avec un cor « emmuré dans une cave, sept étages sous la terre ». C'est l'épreuve préliminaire de la « descente aux enfers » ; Mirko descend donc dans la cave « sept étages sous la terre », y retrouve le cor et, remonté sur le balcon du palais, appelle le cheval enchanté en soufflant dans la direction des quatre points cardinaux.

Et la chevauchée commence, le cheval miraculeux emmène son maître avec la vitesse de l'ouragan et s'arrête d'abord près d'un lac surmonté d'un *pont de cuivre* ; puis le voyage reprend et cette fois Mirko voit un fleuve surmonté d'un *pont d'argent*.

Enfin, après un nouveau voyage accompli avec la rapidité de l'éclair, le prince arrive devant un troisième *pont, d'or* cette fois, qui relie les deux rives d'un fleuve immense et dont l'entrée est gardée par quatre lions géants. Et de nouveau le cheval bondit et franchit le tout avec la rapidité d'un faucon ; cheval et cavalier s'arrêtent ensuite « devant un rocher abrupt, tout en verre poli, dont le sommet se perdait dans les nuages ».

On notera que jusqu'ici, le voyage s'était accompli dans le sens « horizontal » ; cette fois il va falloir gravir « verticalement » le rocher abrupt qui n'est autre que l'axe du monde. Le cheval enchanté accomplira encore aisément cette nouvelle étape grâce à ses fers fixés par des clous de *diamant*, et le sommet de la falaise est atteint en un clin d'œil : depuis là, on aperçoit, tout en bas, le globe terrestre « pas plus grand qu'une assiette ».

[1] Le prince charmant des légendes roumaines.
[2] *Contes et légendes de Hongrie*. Le « Prince Mirko ».

C’est dire que le héros a franchi les limites du monde sublunaire pour pénétrer dans le royaume des cieux. Mais il lui faudra encore, avant de rencontrer le « Chevalier du Pré », suivre « un *sentier étroit*, tout en verre, qui est bordé des deux côtés, de précipices sans fond ». Cette « porte étroite » une fois franchie, il faudra de nouveau gravir une montagne très haute (donc effectuer un nouveau voyage suivant l’axe vertical), pour y atteindre au premier but de la queste : la rencontre avec le « Chevalier du Pré ».

La suite de la queste comporte encore une « redescente » verticale jusqu’en Enfer, après quoi Mirko reprend le chemin du château du roi son père, accompagné du chevalier. Une dernière expédition victorieuse du héros sera finalement récompensée par les noces du prince avec une princesse d’une « beauté éblouissante », dans un magnifique palais de « diamant ».

On aura remarqué ici que les trois ponts de cuivre, d’argent et d’or ont été franchis rapidement, sans lutte ni épreuve, c’est que nous sommes là en présence d’une voie directe où les étapes intermédiaires sont parcourues très rapidement ; il s’agit même, en réalité d’un processus de réalisation « ascendante et descendante ». Par contre, dans la légende roumaine, les trois ponts sont autant d’épreuves sévères que l’héroïne doit franchir avant de parvenir au premier terme de son voyage ; celui-ci qui n’est autre que le retour au paradis ou à l’Âge d’or, deviendra ensuite le point de départ d’un nouveau voyage et de nouvelles aventures.

Quoi qu’il en soit de celles-ci (dont nous retiendrons seulement que le retour à l’état primordial de l’Âge d’or) ne constitue encore qu’une première étape dans le processus de la réalisation initiatique, il ressort nettement des deux légendes précédentes que le retour à l’état primordial ne peut pas s’effectuer directement, mais doit comporter au préalable la remontée symbolique, d’abord de l’actuel âge de fer et ensuite des deux âges intermédiaires d’airain et d’argent, après quoi seulement l’initié pourra franchir le « pont d’or » qui donne accès au « Paradis perdu ».

CHAPITRE VII

LES CINQ GRANDES ANNÉES

CORRESPONDANCES ET CHRONOLOGIE

La « Grande Année », dont la durée théorique est de 12.960 ans (soit la moitié du cycle de la précession des équinoxes), était fort connue des Anciens[1], de nom tout au moins car le terme semble avoir été employé souvent au sens figuré (c'est le cas, notamment, de la IV^{e} Églogue de Virgile). Pareillement Dupuis paraît avoir confondu cette période avec le Manvantara lui-même, ce qui n'est d'ailleurs pas étonnant puisque, jusqu'à M. René Guénon, rien de précis n'avait encore été publié sur ce sujet.

Ce dernier auteur a fait observer que la durée du Manvantara, soit 64.800 ans, se divise naturellement en cinq « Grandes Années » de 12.960 ans chacune, la succession de ces cinq périodes successives pouvant être mise en correspondance avec les éléments ou les points cardinaux : « …le nombre 5, étant celui des *bhûtas* ou éléments du monde sensible, doit nécessairement avoir une importance spéciale au point de vue cosmologique…, peut-être même y aurait-il lieu d'envisager une certaine corrélation entre les cinq *bhûtas* et les cinq « Grandes Années » successives dont il s'agit, d'autant plus que, en fait, on rencontre dans les traditions anciennes de l'Amérique centrale une association expresse des éléments avec certaines périodes cycliques »[2].

On sait, d'autre part, que les éléments peuvent être mis en correspondance avec les points cardinaux, les tempéraments et les races humaines, le tout pouvant se résumer dans le tableau ci-après qui se rapporte au quaternaire gréco-latin :

TABLEAU DE CORRESPONDANCE[3]

Nord =	Eau =	Tempérament lymphatique =	Race blanche
Orient =	Air =	Tempérament nerveux =	Race jaune
Midi =	Feu =	Tempérament sanguin =	Race noire
Occident =	Terre =	Tempérament bilieux =	Race rouge

Pour compléter ce tableau par l'adjonction du cinquième élément, la *quinta essentia* des philosophes hermétistes, il convient d'ajouter le centre aux quatre points cardinaux, puisqu'en ce point les quatre directions de l'espace viennent

[1] Cf. *Les Rythmes dans l'Histoire*. Tableau des Grandes Années (d'après Dupuis), p. 10 de la 2^{e} édition.
[2] R. Guénon. Article *Quelques remarques*, déjà cité.
[3] D'après M. R. Guénon : lettre à l'auteur. Ce tableau annule celui que nous avions donné dans la 1re édition des *Rythmes*, sur la foi de documents inexacts pris chez le D^{r} Paul Carton.

s'équilibrer deux à deux. Par analogie, nous devrons envisager également un tempérament « primordial » résultant de l'équilibre harmonieux des tendances représentées par les quatre tempéraments classiques, et, pour la même raison, une race « primordiale » antérieure à la différenciation de l'humanité en quatre races distinctes ; d'où les correspondances suivantes :

Centre = Ether = Tempérament primordial = Race primordiale (L'Ether n'étant autre que la *quinta essentia*).

Ces correspondances établies il nous reste à les appliquer à la succession des cinq Grandes Années. Pour cela, nous pouvons déjà commencer par la première qui, étant primordiale par définition, devra ainsi correspondre à la race primordiale et au centre (restera à déterminer la position de ce centre, ce que nous ferons plus loin). Ensuite l'histoire et la préhistoire vont nous fournir des indications au sujet des trois dernières Grandes Années. Ainsi pour la dernière, c'est un fait historique que la race blanche, ou nordique, y a joué le premier rôle, de même que d'après Platon, la race rouge aurait été prédominante dans la période antédiluvienne. Plus loin encore, nous trouvons une période d'hégémonie de la race noire, ceci selon certains documents préhistoriques incontestables. Dans ces conditions, la race jaune, que nous n'avons pas encore rencontrée, se situerait dans la seconde Grande Année du Manvantara, mais ici nous n'avons plus de moyens de vérification et nous devons nous borner à de simples conjectures.

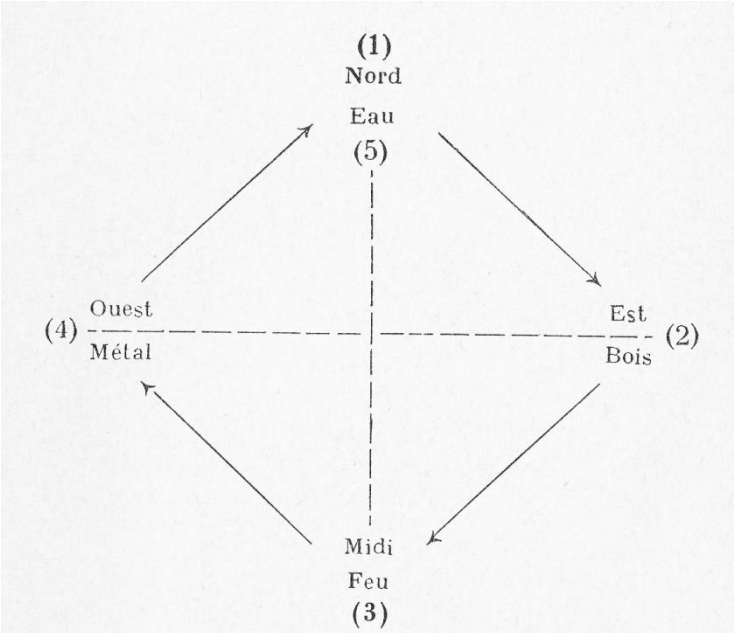
Il reste finalement à fixer la position du centre correspondant à l'habitat de la race primordiale, ainsi qu'à l'élément « éther ». Or les anciennes traditions indo-européennes nous fournissent ici une indication précise en situant au « Pôle » le Jardin d'Eden, c'est-à-dire, le séjour primitif de la présente humanité. Dans ces conditions, la succession des cinq races au cours des cinq Grandes Années s'établit comme suit :

TABLEAU DE SUCCESSION DES CINQ GRANDES ANNÉES

Grandes Années	Orientation	Elément	Race	Tempérament
Première	Pôle	Ether	Primitive	Equilibré
Deuxième	Orient	Air	Jaune	Nerveux
Troisième	Midi	Feu	Noire	Sanguin
Quatrième	Occident	Terre	Rouge	Bilieux
Cinquième	Nord	Eau	Blanche	Lymphatique

On ne manquera pas d'observer que cette succession des cinq races, incarnations respectives des cinq tempéraments, rappelle beaucoup la succession des « cinq vertus » dans la Tradition chinoise. D'après Marcel Granet, « les Chinois admettent que les dynasties se relaient au pouvoir, animées de vertus différentes et se succédant de façon cyclique. Tant que règne une des *cinq vertus* qui peuvent caractériser une ère, les quatre autres, destinées à reparaître, se conservent par l'effet d'une sorte de quarantaine restauratrice »[1].

Une autre tradition du Céleste Empire veut également que les souverains fassent un tour d'Empire tous les *cinq ans*, en visitant successivement l'Orient (à l'équinoxe du printemps), le Sud (au solstice d'été), l'Occident (à l'équinoxe d'automne) et le Nord (au solstice d'hiver), ce qui, avec la capitale (située au Centre) donne bien en tout cinq stations, le sens du parcours étant exactement le même que celui que nous avons constaté pour la succession des races humaines. Cet ordre correspond d'ailleurs, en un certain sens, à celui des éléments (ou agents) de la même tradition : « l'Eau produit le Bois (en lui donnant sa sève) ; le Bois produit le Feu (qu'il alimente) ; le Feu produit le Métal (qu'il dégage du minerai) ; le Métal produit l'Eau (puisqu'il peut se liquéfier) »[2], avec cette remarque que le Bois correspond à l'Est ; le Feu, au Midi ; le Métal, à l'Ouest ; et l'Eau, au nord (la Terre, qui correspond au Centre n'intervenant pas ici), d'où le schéma suivant, orienté selon le sens occidental[3].



Orients et éléments dans la tradition chinoise.

La seule différence apparente, avec le tableau de successions des cinq races en correspondance avec les cinq orients et les cinq éléments c'est qu'ici l'Eau (et le

[1] *La Pensée Chinoise.*
[2] *La Pensée Chinoise.*
[3] En Chine, le Nord est en bas, le Sud en haut, l'Est à gauche et l'Ouest à droite, ceci parce que l'observateur se place au Sud.

Nord) sont nommés deux fois, à l'origine et à la fin du cycle (les extrêmes se touchent !), tandis que dans le tableau précédent, l'origine correspond au Pôle et à l'Ether ; et la fin, au Nord et à l'Eau. Or il est aisé de constater que le Nord et le Pôle, qui constituent l'origine et la fin du cycle, se rejoignent en fait, tandis que l'Ether correspond aux « Eaux primordiales » antérieures à la différenciation des « Eaux avec les Eaux », et l'Eau, à la glace et la neige qui recouvrent les régions nordiques. D'ailleurs cette substitution de l'Eau à l'Ether symbolise exactement la glaciation du pays de l'Éternel Printemps lorsque la « Chute » en eût chassé les premiers hommes. Et nous savons en outre qu'à la fin de la première Grande Année (ou tout au moins à la fin de l'Âge d'Or) correspond un changement du système d'orientation, l'Orient jouant désormais le même rôle que le Pôle aux temps primordiaux.

La correspondance entre les races, les orients et les Grandes Années étant ainsi établie, il nous est facile maintenant de calculer la chronologie, tout au moins approximative, de ces grands cycles. Pour cela nous arrondirons à treize mille ans la durée de la Grande Année, ce qui se justifie d'autant mieux que la différence ou « jeu » de quarante ans entre les durées exacte et approchée ($13.000 - 12.960 = 40$), représente le cycle traditionnel juif des quarante ans d'errance (ou de pénitence) dans le désert ; de plus une telle approximation est plus que suffisante pour des périodes qui ne nous sont connues qu'à mille ans près ! Dans ces conditions, l'ensemble des cinq Grandes Années en quoi se divise le Manvantara, aurait comme durée approximative totale : $5 \times 13.000 = 65.000$ ans et comme la fin peut être fixée aux environs de l'an 2000, le début se situerait ainsi vers 63.000 av. J.-C., ce qui permet d'établir le tableau ci-après :

CHRONOLOGIE DES CINQ GRANDES ANNÉES[1]
*I*ère *Grande Année*. Hyperboréenne et primordiale, de − 63.000 à − 50.000
*II*e *Grande Année*. Orientale. Race jaune, de − 50.000 à − 37.000
*III*e *Grande Année*. Méridionale. Race noire, de − 37.000 à − 24.000
*IV*e *Grande Année*. Occidentale. Race rouge, de − 24.000 à − 11.000
*V*e *Grande Année*. Nordique[2]. Race blanche, de − 11.000 à + 2.030

C'est cette chronologie approchée que nous utiliserons au cours de cette étude.

Si nous la comparons enfin à celle des quatre Âges, nous voyons que l'Âge d'Or comprend l'ensemble des deux premières Grandes Années, tandis que l'Âge d'Argent s'étend seulement sur la troisième Grande Année et la moitié de la

[1] Toutes ces dates sont arrondies, sauf la dernière : 2.030.
[2] Nordique ou méditerranéenne, ce qui correspondrait au « retour au centre ».

quatrième ; l'Âge d'Airain, dont la durée est de 13.000 ans également, est à cheval sur la quatrième et la cinquième Grande Année ; enfin l'Âge de Fer correspond à la seconde moitié de la cinquième Grande Année dont le début partage l'Âge d'Airain en deux périodes de durées égales.

Cela dit, nous allons passer maintenant à l'étude, au moins sommaire, de chacune des cinq Grandes Années, afin de confronter, s'il est possible, la chronologie précédente avec les données certaines de la préhistoire.

LA I^{ère} GRANDE ANNÉE HYPERBORÉENNE ET PRIMORDIALE

De 63.000 à 50.000 av. J.-C. (environ)

Selon les traditions gréco-romaines et surtout hindoue, la région hyperboréenne aurait constitué le berceau de la présente humanité qui, ainsi que l'enseigne la Bible, ne comprenait à l'origine qu'une seule race ou un seul peuple désigné sous le nom générique d'Adam. Cet Adam primordial était d'ailleurs, par définition, parfaitement centré ; il n'y avait donc, dans l'humanité primitive aucun tempérament prédominant, mais si l'on peut dire, un tempérament primordial dans lequel toutes les tendances : nerveuse et bilieuse, sanguine et lymphatique, s'équilibraient parfaitement. Parallèlement les Purânas nous enseignent qu'il n'y avait alors qu'une seule caste, dite *Hamsa*, en laquelle se trouvaient en germe, à l'état non différencié, toutes les possibilités des castes futures, de même que, en raison de sa situation polaire, cette humanité primordiale réalisait alors la synthèse parfaite des caractères propres au Nord et au Sud comme à l'Orient et à l'Occident. On sait, en effet, que le « Séjour des Bienheureux » s'identifie avec la « Montagne Polaire » et que par rapport à celle-ci et en raison même de sa position axiale, il n'y a encore ni Orient, ni Occident, puisque vis-à-vis du Pôle, tout le reste du globe est situé au Sud.

L'unicité, telle était donc le caractère essentiel de l'humanité primordiale pendant la première Grande Année du Manvantara (soit de 63.000 à 50.000 av. J.-C.), et cette unicité se traduit alors par l'existence d'une seule race originelle, ne comprenant qu'une seule caste, ou sur-caste primordiale (*Hamsa*) et habitant la région « axiale » par excellence, soit le continent hyperboréen qui jouissait alors d'un climat édénique : « l'éternel printemps » des poètes gréco-latins.

Cette dernière remarque semble bien confirmée par les données géologiques, puisque cette période primordiale de l'humanité (soit de 63.000 à 50.000 av. J.-C.) se situe, si l'on s'en tient à la chronologie du professeur Osborne, à l'époque dite de l'hippopotame, de climat particulièrement doux, c'est-à-dire chaud et humide dans nos contrées et printanier au Spitzberg et dans la région circumpolaire. Seulement l'unicité de la race humaine dans cette même époque implique corrélativement une certaine unicité correspondante de l'habitat, ce qui suppose tout au moins l'existence d'un continent hyperboréen, sinon même celle de ce continent primordial unique (Urkontinent) dont le savant allemand Wegener a tenté, non sans succès, de retrouver les grandes lignes. Seulement tout ceci soulève une très grave question, parce que la théorie de Wegener s'inscrivait dans le cadre de la géologie classique et conservait notamment l'hypothèse des ères géologiques dont nous avons montré le caractère éminemment antitraditionnel. En d'autres termes, et si la théorie de Wegener est exacte, le Continent originel unique daterait d'une époque relativement récente (63.000 av. J.-C.) et non pas d'une ère géologique vieille de plusieurs millions d'années !

Une autre confirmation des données traditionnelles, relative cette fois à la chronologie, nous est fournie par la préhistoire. En effet, selon le géologue Pierre Termier, « d'après l'état actuel de nos connaissances on ne peut pas attribuer à l'homme moins de *trente cinq mille ans* d'âge ; et il est fort possible que son antiquité réelle atteigne quarante mille ou même *cinquante mille* années ». On voit immédiatement que la première date, ou mieux les deux premières, correspondent remarquablement à la fin de l'Âge d'Or éloignée de nous de trente-neuf mille ans environ et, comme la fin de l'Âge d'Or constitue une infranchissable barrière de l'histoire, on conçoit fort bien que la chronologie préhistorique ne devienne certaine qu'après la date de 37.000 av. J.-C. Si l'on remonte plus haut, on ne peut plus, du point de vue scientifique, faire que des supputations, encore ne pourra-t-on pas dépasser la date de 50.000 av. J.-C. qui marque la fin de la première Grande Année. Ici, en effet, se pose une question que la science moderne ne pourra certes jamais résoudre : « Adam a-t-il pu laisser des traces matérielles de son passage au Paradis terrestre ? »[1].

Pour en finir avec cette brève étude relative à la première Grande Année, c'est-à-dire à la période vraiment primordiale de notre humanité, il nous faut revenir quelque peu sur l'expression « Adam primordial » que nous avons employée à maintes reprises, car elle peut s'entendre dans plusieurs sens, d'abord le sens métaphysique (pour lequel on se reportera à Fabre d'Olivet[2]) ; ensuite le sens historique, fort complexe, que nous avons attribué à ce terme et sur lequel nous devons nous expliquer. Dans la Bible, le terme « Adam » s'emploie tout d'abord à l'occasion de la création à l'origine du monde actuel (et non pas de ce Manvantara). La différence est importante, car le monde actuel remonte, selon la tradition hindoue, à $7 \times 65.000 = 455.000$ ans environ, tandis que le Manvantara lui-même n'a que 65.000 ans d'âge environ. Autrement dit, six humanités successives ont déjà précédé la nôtre à la surface de la Terre et, par suite, l'Adam originel de ce monde remonte fort loin dans le temps !

Seulement, lors du cataclysme destructeur de chaque Manvantara, une arche salvatrice permet à un juste de conserver tous les germes qui devront s'épanouir au cours du cycle nouveau consécutif au cataclysme. Et voilà un deuxième sens historique du mot Adam : nous pouvons voir en lui le « Noé » dont la descendance repeuplera la terre purifiée au début de l'Âge d'Or de chaque nouveau cycle. Enfin cette descendance elle-même, tant qu'elle demeure unie autour de son centre primordial peut recevoir le nom générique d'Adam qui signifie ainsi « humanité primordiale » ; et tel est le troisième sens historique du mot « Adam » ; c'est d'ailleurs celui que nous avons employé couramment au cours de cet ouvrage.

[1] [Note du copiste : il existe une légende selon laquelle le pied d'Adam serait matérialisé sur un rocher au Sri Lanka, sur la montagne portant le nom de « Pic d'Adam »...].
[2] *La Langue hébraïque restituée.*

LA II^{e} GRANDE ANNÉE ORIENTALE DE RACE JAUNE

De 50.000 à 37.000 av. J.-C. (environ)

Le passage de la première à la deuxième Grande Année symbolise, *a priori*, le passage de l'unité à la dualité (celle-ci s'entendant alors dans le sens supérieur de complémentarisme harmonieux, puisque nous sommes toujours dans l'Âge d'Or), et ceci pourrait être marqué, dans la Bible, par la création du couple Adam-Ève à partir de l'Androgyne primordial (à moins évidemment que la création d'Ève ne se situe plus tard, au début du second cycle polaire, bien que cet événement semble mieux à sa place ici. Quoi qu'il en soit il y a là une énigme qui ne sera sans doute pas résolue de sitôt). Dans ce cas, le passage « obscur » de la première Grande Année à la seconde serait figuré par le « Sommeil d'Adam »[1].

L'apparition de la dualité, puis de la multiplicité, va provoquer tout d'abord la rupture de l'unité primordiale de la race humaine qui va se scinder en quatre races distinctes correspondant respectivement à chacun des quatre tempéraments, ceux-ci étant issus eux-mêmes du tempérament primordial unique. Ces quatre races ne vont d'ailleurs pas entrer en jeu simultanément, mais successivement, une seule jouant le rôle principal cependant que les trois autres demeurent dans l'ombre ; la première race à entrer en scène devant être, théoriquement, la race jaune, dans le continent oriental — ou plutôt extrême-oriental. Nous avons rappelé à ce sujet que la Genèse situait le Paradis Terrestre en Orient, certaines traditions précisent : Ceylan, ce qui correspond à la situation de la race jaune au cours de la deuxième Grande Année ; tandis que pendant la première Grande Année, les Champs-Elysées, habitat édénique de la race primordiale, occupaient alors une situation polaire. Une autre conséquence importante de la rupture de l'unité primordiale consisterait peut-être — si la théorie de Wegener est juste — dans la fragmentation du Continent primordial unique en continents (ou tout au moins, pour commencer, en presqu'iles) séparés, chaque continent devenant ainsi l'habitat propre d'une race déterminée : race jaune pour l'Extrême-Orient, race noire pour le Continent méridional, race rouge pour l'Occident et race blanche (ou nordique) dans le nord de l'Eurasie. Quoi qu'il en soit, on sait que la figure du monde a grandement changé au cours des temps, soit graduellement pendant le cours de chaque Grande Année, soit brusquement et de façon cataclysmique à la fin de chacune de ces périodes. On peut ainsi admettre que de grands changements se seraient produits à la fin de la première Grande Année, bouleversant notamment le Continent hyperboréen originel et obligeant ses habitants à émigrer, les uns (la race jaune) vers l'Extrême-Orient (dans le continent de Lémurie dont Ceylan aurait été le centre approximatif), les autres (race noire) vers le Sud, ou encore (race rouge) vers l'Amérique et l'Atlantide (en passant par le « pont » des Aléoutiennes), tandis que la race blanche demeurait « en sommeil » dans la région nordique de l'Eurasie, attendant son heure lointaine de « descendre » vers les rives de la Méditerranée.

[1] Ce passage de la Genèse est d'ailleurs susceptible de plusieurs interprétations, nous avons donné précédemment celle de Jacob Bœhme.

En attendant, et pendant toute la deuxième Grande Année, c'est la race jaune (correspondant au tempérament nerveux et à l'élément « air ») qui va prédominer, peuplant ce qui semble avoir constitué l'antique Lémurie ainsi que ce continent primitif d'Extrême-Orient dont il demeurera, après dislocation, ces archipels de l'Insulinde où les savants modernes prétendent avoir trouvé le berceau de la race humaine[1]. Mais, parce que cette deuxième Grande Année se situe toujours dans l'Âge d'Or, la même question se pose comme précédemment : « Peut-on vraiment retrouver des traces matérielles du passage d'Adam au Jardin d'Eden ? ».

[1] D'après le comte Bégouën (*Quelques souvenirs*, p. 44-45) : « À part ces découvertes anglaises (de Piltdown et de Swanscombe), les trouvailles les plus importantes, les plus caractéristiques et les plus troublantes ont été faites au Transvaal et à Java, c'est-à-dire en somme à ce qui aurait été les deux extrémités de ce continent hypothétique, plus mystérieux que l'Atlantide, qui, après avoir joint, suppose-t-on, l'Asie à l'Afrique et avoir été le berceau de l'humanité, se serait effondré dans l'Océan Indien. On a donné à ce continent supposé le nom de Lémurie, parce qu'on pense qu'il a dû être habité par un singe tout à fait inférieur, le Lémurien, dont il ne subsiste de représentants qu'à Madagascar et en Indo-Malaisie ».

LA III^e GRANDE ANNÉE MÉRIDIONALE DE RACE NOIRE

De 37.000 à 24.000 av. J.-C. (environ)

Le passage de la deuxième à la troisième Grande Année revêt une importance particulière parce qu'il coïncide avec la « Chute », ou passage de l'Âge d'Or à l'Âge d'Argent (37.000 av. J.-C.). Ainsi que nous l'avons vu, c'est la race noire qui va prédominer maintenant, et comme cette race peuple le continent méridional de Gondwana, la « Chute » est symbolisée ici par le franchissement de l'équateur au cours de la « descente » de l'humanité du Nord vers le Sud. D'autre part, cette « Chute » a dû s'accompagner, selon toutes les traditions, d'importants cataclysmes et de grands changements qui ont entraîné, non seulement la dislocation du continent lémurien (et l'engloutissement de l'ile de Lémurie ?), mais aussi de profondes perturbations climatiques puisqu'à l'éternel printemps de l'Eden primitif va succéder désormais la ronde perpétuelle des étés brûlants et des hivers glacés[1].

Mais pourquoi la race noire passe-t-elle ici au premier plan ? C'est, métaphysiquement parlant, parce que la Troisième Grande Année correspond, comme élément, au « *Feu* », et comme orientation, au Sud, donc au tempérament sanguin et, par voie de conséquence, à la race noire ; tout ceci en vertu des relations réciproques entre l'être et le milieu, le microcosme et le macrocosme.

Du point de vue matérialiste de la science moderne il est évident que l'effondrement de la Lémurie devait entraîner soit l'éclipse, soit la fuite des peuples qui habitaient alors ce continent et comme, par ailleurs, les conditions climatiques ne permettaient pas encore aux races blanche et rouge d'entrer en scène, il semble évident que la prédominance devait appartenir naturellement à la race noire, d'autant plus que cette dernière trouvait alors en Afrique, en Océanie et dans tous les continents méridionaux, les conditions les plus favorables à son expansion. Celle-ci semble même avoir été fort importante puisque des squelettes négroïdes ont été retrouvés dans le Sud de l'Europe (caverne de Grimaldi). Il est d'ailleurs à remarquer que ces traces de l'expansion noire sur le continent européen datent de l'Aurignacien, époque préhistorique qui aurait débuté en Europe vers 25.000 av. J.-C., donc à la fin de cette troisième Grande Année.

La remarque est d'importance car il semble bien que, pour chaque race, une sorte de gigantisme social se produise vers la fin de sa période d'évolution, qui aboutirait à une « explosion » plus ou moins tumultueuse vers les continents voisins[2].

Dans ces conditions, il est probable que les squelettes de la race dite de « Neandertal » que certains auteurs (dont le comte Bégouën) situent à une époque fort voisine de la « Chute » (vers 37.000 av. J.-C.), donc vers la fin de la deuxième

[1] Nous avons vu qu'une première perturbation avait dû mettre fin à la I^ère Grande Année, mais la Chute se rapporte à la fin de l'Âge d'Or, donc au passage entre la II^e et la III^e Grande Année.
[2] Nous aurons l'occasion de le constater plus loin au sujet de la race atlante, puis de la race blanche.

Grande Année, il est probable que ces ossements représentent les restes d'un peuple parti de l'Orient à la conquête du monde occidental lors de l'explosion finale de la deuxième race (événement que l'on doit fixer, traditionnellement, vers le début de l'Âge d'Argent et de la Troisième Grande Année, soit peu après la date ci-dessus de 37.000 av. J.-C.).

Quoi qu'il en soit, ce qui demeure certain, c'est que, pendant la Troisième Grande Année du présent Manvantara, soit de 37.000 à 24.000 av. J.-C., la race noire entre en scène et, non contente de peupler les vastes terres méridionales qui lui sont dévolues, ira même jusqu'à déborder sur notre continent. Auparavant la race noire se sera épanouie sur le continent dit de « Gondwana », dont la dislocation donnera les continents de l'hémisphère austral : Antarctique, Australie, Madagascar, Afrique du Sud et Terre de Feu ; ainsi, le Continent Antarctique aurait-il été lui aussi une Terre des Vivants avant que de devenir une Terre des Morts[1].

Une autre remarque importante, c'est qu'à partir de l'entrée en scène de la race de Neandertal, c'est-à-dire avec le début de l'Âge d'Argent et de la troisième Grande Année, la préhistoire devient beaucoup moins hésitante, car elle dispose de documents de plus en plus nombreux et de plus en plus complets, alors que, pour la période antérieure à la « Chute », soit avant 37.000 av. J.-C., les savants n'ont retrouvé (si réellement ils ont retrouvé quelque chose !) que des débris infimes d'origine tout à fait incertaine. Nous citerons notamment le cas du crâne de Piltdown. Selon certains savants, l'homme de Piltdown était voisin des grands singes anthropoïdes[2] ; par contre, pour le préhistorien Keith, cité par Boule, ce crâne serait tout pareil à celui d'un bourgeois de Londres ! La conclusion, c'est que le scepticisme est de rigueur en ce qui concerne les documents préhistoriques antérieurs à la date de 37.000 av. J.-C., car nous avons affaire ici à la plus infranchissable de ces barrières de l'histoire dont nous avons déjà rencontré précédemment quelques exemples (en particulier avec la « confusion des langues » à la fin de l'Âge d'Airain), et auxquelles nous nous heurterons encore plus d'une fois dans la suite de la présente étude.

Pour revenir à la race noire, reine du globe pendant cette troisième Grande Année du Manvantara, soit pendant les époques dites « moustérienne » et « aurignacienne », nous devons faire observer qu'il conviendrait peut-être d'y inclure les hommes de la Denise, puisque ceux-ci s'apparenteraient aux Australiens actuels ? En tout cas, il ne faut pas oublier que ces fossiles sont, eux aussi, fort anciens, antérieurs même, selon certains, à la race de Neandertal.

D'autre part, on sait que l'art et l'outillage préhistoriques ont pratiquement débuté pendant le Moustérien, donc au début de cette troisième Grande Année ; plus tard, soit vers la fin de ce même cycle, apparaissent les outils aurignaciens

[1] Selon une tradition hindoue, un Rishi aurait établit un centre spirituel au Pôle Sud.
[2] D'après le *Dictionnaire Quillet*.

ainsi que les célèbres statuettes féminines de Grimaldi qui rappellent la stéatopygie des Hottentotes d'aujourd'hui (Vénus de Lespugue par exemple).

LA IV^{e} GRANDE ANNÉE OCCIDENTALE DE RACE ROUGE

De 24.000 à 11.000 av. J.-C. (environ)

Dès la fin de l'Aurignacien on assiste, dans notre pays, à l'apparition de deux nouvelles races très différentes des races négroïdes précédentes, et qui se rapprochent des types européens actuels ; ce sont : la race dite de Cro-Magnon, de grande taille (1,83 m) et la race plus petite de Chancelade (1,55 m). L'industrie la plus caractéristique de cette époque est l'industrie magdalénienne qui nous a laissé une profusion d'outils de tous genres, en silex, en os et en corne, ainsi que des sculptures, des gravures et des peintures souvent remarquables.

Un mystère plane sur l'origine de cette civilisation magdalénienne qui se rapproche déjà beaucoup de celle de l'Antiquité. Tout ce que l'on a constaté, c'est qu'elle n'existait pas dans les régions méditerranéennes, mais seulement dans l'Ouest européen, ce qui porterait à l'identifier avec la civilisation atlante qui était bien, d'après Platon, d'origine occidentale puisque la grande île atlante de Poseidonis qui disparut vers 9.600 av. J.-C. (?) était située dans la région des Canaries, en plein Atlantique. Par ailleurs, si l'on s'en tient aux données de la préhistoire, on constate que la civilisation magdalénienne se termine vers 12.000 av. J.-C., comme suite probable des vastes déluges qui marquèrent à cette époque la fin de la période glaciaire et dont la Bible nous a gardé le souvenir.

Le Déluge biblique constitue en effet, d'après M. René Guénon, le cataclysme terminal de la quatrième Grande Année, tandis que, d'autre part, l'invasion de l'Europe par les Atlantes représenterait l'« explosion » finale de la race rouge qui, lasse de couler des jours tranquilles dans l'ile heureuse de Poseidonis, partait à son tour à la conquête du monde lorsque le Déluge la surprit et anéantit ses armées innombrables. En ce qui concerne la chronologie des événements, on notera que la chute de l'Atlantide vers 9.600 av. J.-C., coïncide sensiblement avec le début du Néolithique (vers 10.000 av. J.-C.), tandis que la fin de la civilisation magdalénienne se situerait vers 12.000 av. J.-C. ; et l'on remarquera que ces deux dernières dates encadrent celle de la fin de la quatrième Grande Année, soit 11.000 av. J.-C.

À l'opposé de cet événement, c'est-à-dire vers la fin de troisième Grande Année, on peut supposer et ceci en accord avec la géologie, que le continent noir ou de Gondwana s'est disloqué (par le feu, c'est-à-dire à la suite d'une intense activité volcanique), lors du cataclysme terminal de la troisième Grande Année ; après quoi l'Antarctique, isolé au Pôle Sud, se serait couvert de glaces, et l'Australie de son côté, rejetée et isolée vers l'Est, aurait vu ses habitants, hommes, animaux et plantes, privés de tout contact avec le reste du monde, se replier sur eux-mêmes tels les Robinsons d'une île abandonnée. Et lorsque, vingt-cinq mille ans plus tard, des Européens débarqueront sur cette terre inconnue, ils auront l'impression de retrouver des hommes de l'âge de pierre oubliés sur un continent antédiluvien.

Si le cataclysme destructeur du continent de Gondwana avait brutalement arrêté l'expansion, puis provoqué la régression de la race noire, il semble bien que le Déluge ait joué le même rôle pour la race rouge qui, depuis lors et jusqu'à Christophe Colomb, a vécu isolée en Amérique, et totalement coupée du Vieux Continent où se jouait désormais le sort du monde.

Nous devons examiner maintenant la signification de ces cataclysmes successifs qui, à la fin de chaque Grande Année, anéantissent des races parties à la conquête du monde. Pour comprendre ceci, il faut nous rappeler que chaque race correspond à un tempérament humain qu'elle incarne en quelque sorte, en même temps qu'à un élément. C'est ainsi que la race noire qui correspond à l'élément « feu » incarne le tempérament sanguin, tandis que la race rouge correspondant à l'élément « terre » incarne le tempérament bilieux. Dans ces conditions, la prédominance excessive d'une race implique la prédominance exclusive du tempérament et de l'élément correspondant, donc un déséquilibre qui, en s'accentuant jusqu'à bouleverser le milieu social et perturber le domaine cosmique, aboutira finalement à un cataclysme destructeur — et régénérateur. On sait en effet que, en médecine individuelle, la prédominance excessive d'un tempérament est génératrice de troubles qui ne peuvent se guérir de façon durable que par un rétablissement, au moins partiel, dé l'équilibre. Pareillement, dans le corps social, la paix et l'harmonie ne peuvent pas subsister si l'une des castes, ou l'une des races, devient envahissante et tend à tout subjuguer.

ÉLÉMENTS DÉCHAÎNÉS ET CATACLYSMES COSMIQUES

Si les maladies pour les individus, et les troubles sociaux pour les collectivités, résultent d'une désharmonie exagérée entre les tempéraments, les castes ou les races, de même et ceci en vertu de la loi de correspondance énoncée précédemment, les cataclysmes cosmiques sont la conséquence d'une rupture concomitante d'équilibre entre les éléments : la terre et l'air, l'eau et le feu. Chacun de ces éléments, lorsqu'il sera déchaîné, provoquera une variété déterminée de cataclysme, avec cette remarque que, le plus souvent, une perturbation en entraîne une autre, car « un malheur ne vient jamais seul ! ».

Si nous prenons comme premier exemple le cas d'un cyclone, soit celui qui ravagea Pointe-à-Pitre en septembre 1928, nous voyons que les destructions causées par la violence extrême du vent (c'est-à-dire par le déchaînement de l'élément « *air* »), ont été aggravées considérablement par le raz de marée qui submergea les quartiers bas de la ville ainsi que les Ilets, comme si la violence du vent avait déchaîné à son tour la furie de l'élément marin.

Comme deuxième exemple, nous citerons l'explosion du Krakatoa, en août 1883, explosion provoquée par une poche de lave en fusion qui bouillonnait sous le volcan. C'était donc le « *feu* » qui avait déclenché le cataclysme ; mais en fait celui-ci devait être provoqué par l'*eau*, ou plutôt par la lutte gigantesque entre la mer et le volcan en fusion, lutte de titans qui se terminait, le 27 août, par une formidable explosion et la disparition d'une montagne de 800 mètres de hauteur, d'où un violent tremblement de *terre* à Java ainsi qu'un effroyable raz de marée qui balayait les côtes de Java et de Sumatra. L'*air* était ébranlé également par des ondes de choc circulaires qui firent plusieurs fois le tour de la terre ; enfin l'*éther* lui-même (le cinquième élément) était parcouru par des ondes sonores qui s'entendaient jusqu'en Australie, à 2.700 kilomètres de là.

Il arrive d'ailleurs que l'*eau* seule provoque des cataclysmes, témoin la désastreuse inondation qui, au lendemain de Noël 1947, ravageait les vallées de la Meurthe-et-Moselle et de la Moselle et notamment la région de Nancy. Et pareillement, il arrive que la *terre* tremble et se fissure, sans que les autres éléments (eau, air et feu) en soient affectés.

Ces quelques exemples de cataclysmes contemporains nous feront comprendre ce qu'ont pu être les immenses cataclysmes cosmiques qui, à la fin de chaque Grande Année, ont renouvelé la face de la terre. C'est ainsi que, selon la Bible, une pluie diluvienne de quarante jours et quarante nuits aurait submergé les terres habitées vers la fin de la quatrième et avant-dernière Grande Année ; et de son côté Platon nous rapporte que l'Atlantide fut alors recouverte par les flots du fleuve Océan. Si l'on se reporte à l'exemple relativement récent de la disparation du Krakatoa, alors on peut conclure que l'effondrement d'une île grande comme un continent a dû s'accompagner de gigantesques perturbations atmosphériques et marines : raz de marées et pluies diluviennes, d'autant que le cataclysme qui

engloutit l'Atlantide semble bien avoir été déclenché, comme celui du Krakatoa, par un réveil de l'activité volcanique[1].

Mais si l'Atlantide a disparu sous l'*eau*, qu'en est-il-advenu de l'ancien continent noir de Gondwana, dont l'Antarctique, Madagascar, l'Australie, l'Afrique du Sud et les Falklands représentent les vestiges ? N'est-il pas permis de supposer ici, avec Wegener, que l'ancienne Gondwanie se serait disloquée, à la suite d'un gigantesque tremblement de *terre*, en fragments séparés et projetés loin les uns des autres dans les mers de l'hémisphère sud.

Quant au continent extrême-oriental dont les îles de la Sonde demeurent pour nous rappeler le souvenir d'un des premier habitats de l'humanité, il semble bien, si l'on en croit de vagues traditions, qu'il ait été détruit par le *feu* et en effet, cette région est extrêmement volcanique ainsi que nous venons de le voir à propos du Krakatoa[2].

Tous ces grands cataclysmes qui, à la fin de chaque Grande Année, ont modifié considérablement le visage du Globe, peuvent donc être aisément datés et nous voyons qu'ils sont beaucoup moins éloignés de nous que ne l'affirment les savants modernes. Qui donc a raison ici, de Platon qui nous rapporte que, à des intervalles de temps largement espacés (Grandes Années) « les hommes ont été détruits et le seront encore et de beaucoup de manières. Par le *feu* et par l'*eau* eurent lieu les destructions les plus graves[3] », ou des géologues qui rejettent à plusieurs millions d'années de nous un cataclysme comme celui qui mit fin au continent de Gondwana ?

Voici d'ailleurs, à titre documentaire, le tableau comparatif des grandes dates de l'histoire du globe, selon la Tradition et selon la Science moderne :

EPOQUES DES GRANDS CATACLYSMES TERRESTRES

Dates traditionnelles	*Dates modernes*
I. Fin du Continent hyperboréen ou de la I^er^ Grande Année: — 50000.	I. Dislocation du Continent originel (Urkontinent) Fin du Carbonifère?
II. Fin du Continent Oriental ou de la 2^e^ Grande Année — 37000.	II. Dislocation de la Lémurie. Fin du jurassique?
III. Fin du Continent Gondwana ou de la 3^e^ Grande Année — 24000.	III. Dislocation du Continent de Gondwana. Tertiaire supérieur?
IV. Fin de l'Atlantide ou de la 4^e^ Grande Année — 11000.	IV. Fin de la période glaciaire et début du Néolithique, entre — 12000 et — 10000.

[1] On sait que les sondages effectués dans la région de l'Atlantide ont ramené des débris de lave vitrifiée à l'abri de l'air.
[2] Au sujet de l'élément « air », on notera que le lœss, qui constitue le sol chinois, est d'origine éolienne.
[3] *Timée*, 22 c.

LA V^e GRANDE ANNÉE NORDIQUE ET MÉDITERRANÉENNE DE RACE BLANCHE

De 11.000 av. J.-C. à 2.030 ap. J.-C. (environ)

Tous les préhistoriens s'accordent ici pour reconnaître qu'une nouvelle ère commence, pour l'humanité, avec la fin de la dernière glaciation ; cette ère n'est autre que le Néolithique des préhistoriens qui aurait débuté, nous dit-on, entre 12.000 et 10.000 av. J.-C., donc en même temps que la cinquième Grande Année, avec laquelle cette dernière période de la préhistoire se confond en fait. On notera ici l'accord tout à fait remarquable des différents auteurs, traditionnels et modernes, alors qu'au contraire, nous n'avions rencontré précédemment, c'est-à-dire au cours des époques antérieures à 12.000 av. J.-C., qu'incertitude et contradictions. Il en résulte donc que nous nous trouvons là une fois encore, en présence, d'une nouvelle « barrière de l'histoire ».

En deçà de cette date, soit depuis 11.000 environ av. J.-C. jusqu'au début des temps historiques — et même jusqu'au IX^e siècle de notre ère — on assiste à l'entrée en scène des différents peuples de race blanche qui abandonnent l'un après l'autre leur habitat septentrional pour « descendre » successivement : vers l'Asie Mineure et l'Inde (Iraniens et Indo-Aryens) ; la Méditerranée (Hellènes et Latins) ; l'Europe occidentale enfin (Celtes, Germains et Normands). On a voulu voir là une simple conséquence d'un fait banal de géographie physique : l'ouverture, à la suite du recul des glaciers, des routes menant de Sibérie en Asie-Mineure et aux Indes. Il faut y voir en réalité l'avènement d'un cycle nouveau : les temps étaient arrivés où la race blanche, sortant de son long sommeil hyperboréen, allait descendre, vers les pays ensoleillés pour y développer toutes ses possibilités latentes et se préparer progressivement à entreprendre un jour la conquête du monde.

L'heure était d'ailleurs propice, car la race atlante après avoir un instant dominé le monde occidental, venait de perdre dans le cataclysme destructeur de l'Atlantide les plus entreprenants de ses fils et vivait désormais repliée sur elle-même, cependant que la race noire, en pleine régression, végétait dans les forêts africaines et les déserts australiens. Toutefois une très vieille race venait, elle aussi, de rentrer en scène en Extrême-Orient : la race jaune ; mais soit en raison de son caractère pacifique, soit parce que son heure était déjà passée, cette race allait se cantonner paisiblement à l'Est de l'Asie[1]. C'était donc bien l'heure de la race blanche (d'origine boréenne), qui venait de sonner au cadran zodiacal, lorsque les grands bouleversements consécutifs au Déluge eurent, au début du nouveau cycle, purifié et rajeuni le visage du monde.

Le véritable caractère de la grande migration hyperboréenne qui allait commencer a été décrit de façon magistrale dans une étude du plus haut intérêt

[1] L'exception des invasions mongoles confirme cette règle puisque les nomades asiatiques n'ont fait que traverser l'Est européen sans s'y fixer définitivement.

consacrée à la « Dacie hyperboréenne »[1] (la Dacie serait en effet, d'après cet article, une des étapes intermédiaires de la migration hyperboréenne). Nous en retiendrons la définition de ce qu'il faut entendre par « descente cyclique » :

« Un des plus intéressants aspects de la manifestation cyclique est constitué par la grande migration hyperboréenne. Elle est une « descente », de l'indistinction polaire primordiale dans les multiples manifestations secondaires du cycle. Pourtant, ce n'est pas du tout du point de vue historique profane que cette manifestation nous intéresse, mais de celui du symbolisme historique, « signature » de réalités incomparablement plus profondes. Le symbolisme de cette migration se rattache en somme à la manifestation de *Prakriti* : indistinction polaire originelle, rupture de l'équilibre des trois *gunas*, imposée par les nécessités de la manifestation des possibilités totales du cycle ; descente « *tamasique* » interrompue parfois par des étapes et des projections « *rajasiques* » à droite et à gauche sur divers plans de la possibilité universelle ; symbolisme évident et, disons-le, fatal ».

Arrêtons ici cette longue citation, car nous venons de rencontrer, semble-t-il, l'explication de ce que nous avons appelé ailleurs[2] : « Loi d'évolution des civilisations » ; il est clair, en effet, que le point appelé par nous « Pôle d'Évolution » représente ici le centre originel ou « Pôle » de la migration, la « descente » étant figurée évidemment par les différents rayons émanés du Pôle et dont quelques-uns coïncident précisément avec la direction des principales migrations indo-européennes vers l'Asie-Mineure, la Méditerranée et la Gaule. Par contre l'« Axe d'évolution », ou courbe normale aux « rayons » précédents, retrace exactement l'expansion « horizontale » ou « rajasique » des peuples d'origine boréenne. Aussi bien allons-nous reprendre maintenant l'étude de cette curieuse question de géographie sacrée, afin de rechercher notamment si les continents disparus n'étaient pas régis, eux aussi, par des cercles d'évolution analogues à celui de l'Eurasie.

[1] *Études Traditionnelles*, n^os^ 196, 198, 206, 207 et 209 (1936-1937).
[2] *Les Rythmes dans l'Histoire*, chap. IX.

CHAPITRE VIII

CERCLES ET PÔLES D'ÉVOLUTION

EXTENSION DE LA LOI D'ÉVOLUTION DES CIVILISATIONS

Nous rappellerons d'abord que nous avons appelé « Cercle d'évolution » de l'Eurasie, le petit cercle de la sphère terrestre passant par les trois villes : Ur (Chaldée), Athènes et Paris, et dont le Pôle se trouve sur le Cercle Polaire arctique, aux environs du 60e degré de longitude est[1].

Première remarque : ce point, que nous avons dénommé « Pôle d'Évolution », se situe dans le voisinage de l'embouchure du fleuve Obi, donc dans une région autrefois très peuplée. En effet, d'après une dépêche de Moscou reproduite par un journal quotidien du 20 septembre 1935 : « La presqu'île des Samoyèdes était autrefois extrêmement peuplée ainsi qu'il ressort des découvertes faites dans la région d'Obdorsk (*sous le cercle polaire*) à l'embouchure de l'Ob, le grand fleuve sibérien. L'expédition archéologique qui y a procédé pendant sept mois à des fouilles nombreuses a amassé environ douze mille objets de céramique et d'os. Quelques-uns d'entre eux sont uniques. La plupart sont ornés de dessins gravés représentant des animaux. Parmi les objets les plus intéressants se trouvent des peignes à cinq dents en aiguilles pour de hautes coiffures, ainsi que de curieuses cuillères creusées dans des os de mammouth. Les archéologues y ont également trouvé des objets de bronze ainsi que des creusets primitifs faits d'écaille pour la fonte des métaux et renfermant encore des traces de minerai, des instruments destinés au travail des champs, enfin, des ossements d'animaux et d'oiseaux disparus depuis longtemps de la presqu'île des Samoyèdes. Les découvertes actuelles témoignent d'une densité considérable de population dans un endroit où maintenant on ne trouve guère plus d'un ou deux habitants tous les dix kilomètres ».

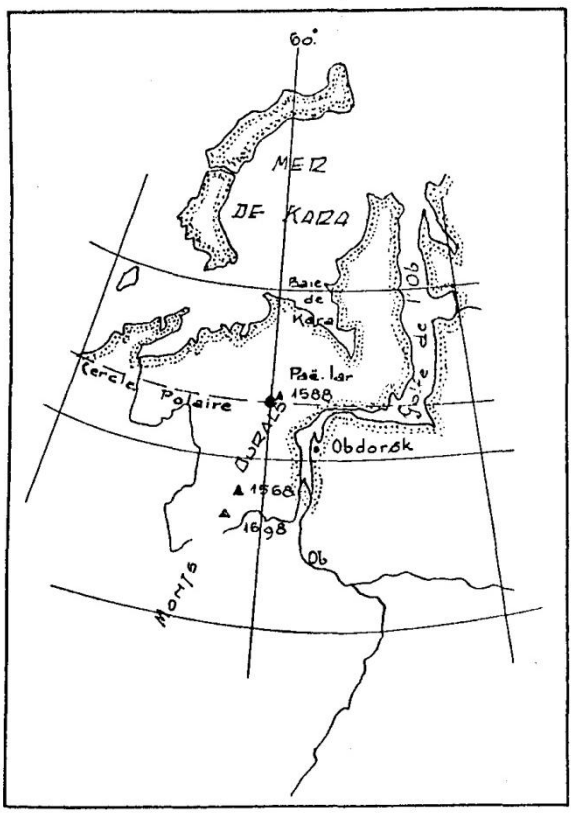
En d'autres termes, cette région hyperboréenne, avant que de devenir une « Terre des Morts »[2] glaciale et déserte, avait bien été autrefois une « Terre des Vivants » fertile et peuplée, et, puisqu'aussi bien les rayons émanés de ce centre (le point G situé au croisement du cercle polaire avec le 60e méridien), coïncident avec les directions des grandes invasions indo-européennes et germaniques, alors on peut formuler cette deuxième remarque : La région du « Pôle d'Évolution » (presqu'île des Samoyèdes), devait constituer autrefois le centre originel de la race indo-européenne avant sa « descente » cyclique vers les pays méridionaux.

Et ceci appelle encore une troisième remarque. Cette descente cyclique d'un peuple en voie de migration vers les pays du soleil s'arrête au voisinage du cercle

[1] Cf. *Les Rythmes dans l'Histoire*, chap. IX de la 2e édition.

[2] Et non seulement une « Terre des Morts », mais aussi selon certains renseignements une « Terre des Démons », c'est-à-dire, le centre ténébreux d'un réservoir d'influences psychiques inférieures...

d'évolution, puis après une période plus on moins courte d'installation, le mouvement reprend dans une direction normale à la « descente » antérieure, donc suivant le cercle d'évolution lui-même et, le plus souvent, dans le sens ouest-est. Cette nouvelle entreprise présente de plus le caractère nettement « rajasique » d'une expansion conquérante, tandis que la descente vers le Sud doit être considérée comme la migration d'un peuple en quête d'un Soleil plus chaud et d'une terre plus fertile (ou encore comme le passage de la « non-manifestation » hyperboréenne à la « manifestation » méridionale, ce que l'on peut également symboliser par le passage de la nuit au jour).



Pôle d'évolution de l'Eurasie.

Comme exemples on peut citer tout d'abord la grande migration indo-iranienne issue des environs du Pôle d'Évolution lui-même et descendant, le long du 60e méridien environ, jusqu'à son point de rencontre avec le 30e parallèle, lequel est tangent au cercle d'évolution ; telle serait l'origine de la civilisation dite « élamite » (vers 4.000 à 5.000 av. J.-C.). Ensuite on assiste à une expansion « horizontale » notamment vers l'Orient (l'Inde aurait été conquise vers 1.400 av. J.-C.). Un autre exemple est celui des peuples hellènes arrivés en Grèce vers 1.900 av. J.-C. et qui, après une longue période d'installation et de croissance, se sont rués brusquement, à la suite d'Alexandre, vers l'Orient en prenant comme axe de marche la direction Grèce-Chaldée-Iran du cercle d'évolution. Même remarque pour les Celtes : après leur descente depuis les régions nordiques originelles jusqu'en Gaule et une courte halte dans cette région fertile pour y refaire leurs forces, les voilà en route vers l'Italie, l'Europe Centrale et jusqu'en Asie-Mineure (Galates), toujours en suivant

la direction du cercle d'évolution. Quant aux Italiotes, après une assez longue période de croissance dans la plaine du Latium, les voilà partis à la conquête du monde méditerranéen, d'abord vers l'Orient : Grèce, Syrie, Égypte, puis vers l'Occident : Gaule et Grande-Bretagne.

Ainsi le Cercle d'Évolution de l'Eurasie, véritable reflet terrestre de la « Roue Cosmique » pour l'actuelle Grande Année, semble bien régir, non seulement le déplacement cyclique des civilisations, à l'intervalle de 2.160 ans, mais encore la descente vers le Sud des différents peuples indo-européens et leur expansion « rajasique » consécutive vers l'Est et l'Ouest, au fur et à mesure de leur entrée en scène dans l'histoire de l'Antiquité et du Moyen-Âge. Et ce n'est pas tout. Il se trouve en effet que le cercle tracé avec le même pôle d'évolution comme centre et passant par Jérusalem se dirige, à l'Occident, vers la Ville Eternelle : Rome, tandis qu'à l'Orient il traverse, au nord de Lhassa (la ville sainte du lamaïsme), ces hauts plateaux du Thibet qui s'identifient peut-être avec la mystérieuse « Montagne des Prophètes » d'A.-C. Emmerich. À moins que cette énigmatique « Montagne des Prophètes » ne soit autre que la symétrique du Mont Sinaï par rapport au méridien « polaire » ou axial du Pôle d'Évolution (60^{e} degré de longitude Est Paris). Et le plus curieux ici c'est que la distance entre cet arc Jérusalem-Rome (que nous appellerons le Cercle d'Or) et le Pôle d'Évolution correspond, sur la sphère terrestre, à cet arc de 38°10' environ dont le sinus est égale à l'inverse du nombre d'or ($\Phi = 1{,}618$), puisque :

$$\sin 38°10' = 0{,}618 = \frac{1}{\Phi} = \Phi - 1$$[1].

Signalons de plus, en passant, ceci (sur quoi nous reviendrons d'ailleurs plus loin à propos de l'Atlantide), que le Cercle d'Or, prolongé à l'Ouest de Rome, pénètre en Gaule par les rivages de Provence, en sorte que ce « Cercle d'Or » représenterait l'axe du trajet effectué par les « Saintes-Maries-de-la-Mer » depuis la Palestine jusqu'en Provence, pour aboutir à la Grotte de la Sainte-Baume. En d'autres termes, cet arc « doré » symboliserait le transfert, en Provence, du centre spirituel judéo-chrétien, primitivement établi à Jérusalem[2].

Si le Cercle d'Or semble bien figurer l'axe de l'expansion chrétienne à son début, on peut remarquer que l'expansion musulmane s'est faite à son tour suivant un arc parallèle au précédent, et situé beaucoup plus au Sud, cet arc reliant notamment la ville sainte de La Mecque, vers l'Occident, avec le Sud de l'Espagne (en passant par l'Afrique du Nord) et, vers l'Orient, avec l'Inde, où l'Islam gagne de plus en plus de terrain. Au surplus, on constatera que, de même que l'Islam constitue le dernier rameau issu de la Tradition Primordiale, de même le cercle musulman semble bien constituer la dernière étape de l'éloignement progressif de la Tradition à partir de son centre polaire originel, tandis qu'à l'opposé, le cercle

[1] Au sujet du Nombre d'or, lire Matila Ghyka : « *Esthétique des proportions* ».
[2] On notera en effet, que la « Provence sacrée » joua au Moyen-Âge le rôle de centre initiatique ainsi qu'il ressort des études consacrées à saint François d'Assise comme à Dante Alighieri.

balto-dacique correspondrait à l'étape la plus primitive, ou la moins éloignée par rapport au centre originel, de la « descente cyclique » eurasienne au cours de la cinquième et dernière Grande Année du Manvantara, en sorte que les principales étapes de cette descente seraient figurées par les cercles successifs suivants :

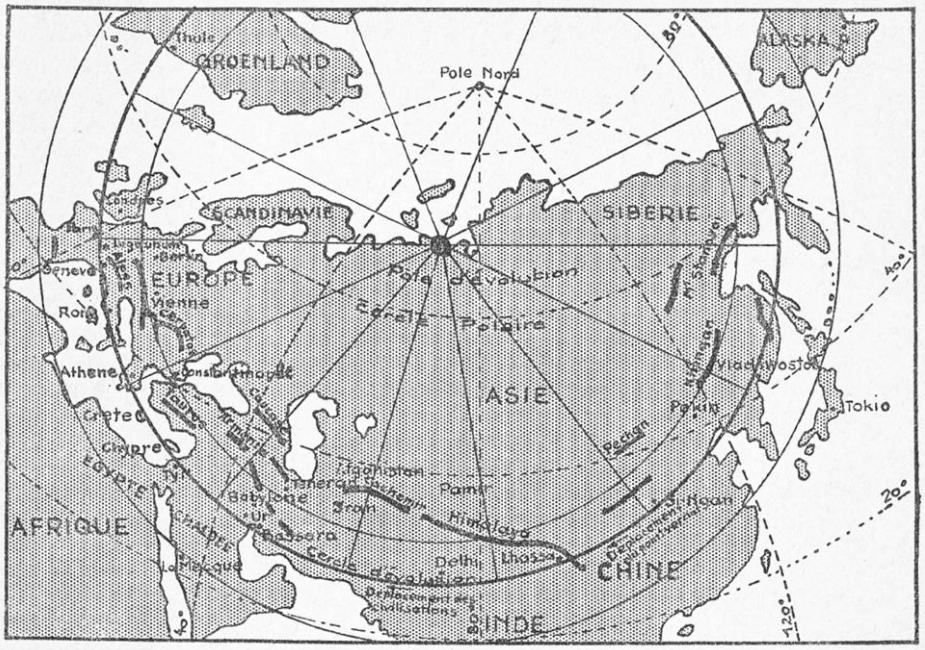
1° Cercle primordial hyperboréen (autour du centre polaire primordial) (point G) ;

2° Cercle balto-dacique (Pays baltes, Roumanie[1], Caucase et Sibérie méridionale) ;

3° Cercle gréco-iranien et celtique (ou Cercle d'Évolution Our-Athènes-Paris) ;

5° Cercle musulman (de la Mecque à Grenade), auquel on pourrait encore ajouter :

6° Cercle éthiopien (tangent à l'Équateur).



Les cercles de l'Eurasie.

Il nous reste enfin, pour terminer cette brève étude, à comparer le Cercle d'Évolution eurasien à son homologue austral ou Cercle d'Involution, tangent au 30^{e} parallèle de l'hémisphère sud et dont le Pôle, que nous appellerons « Pôle d'Involution » se situe sur le Cercle polaire austral, à l'antipode du point G (donc au point de jonction du cercle polaire antarctique avec le 120^{e} de longitude ouest) ; et il s'avère immédiatement qu'une telle comparaison soulève de fort intéressantes remarques. En premier lieu, et du seul point de vue de la géographie physique, on ne manquera pas d'être frappé par la symétrie inversée des terres et des mers dans

[1] Pour la tradition dacique lire : *La Dacie hyperboréenne*, dans *Études Traditionnelles*, 1936-1937.

les deux hémisphères austral et boréal : en effet, si le cercle d'Évolution est presque entièrement continental, puisqu'il traverse l'Eurasie de part en part depuis la Sibérie extrême-orientale jusqu'à l'Irlande, le cercle d'Involution se situe au contraire pour sa plus grande partie dans le Grand Océan Méridional, ne rencontrant comme terres que le Continent (glacial) Antarctique (auquel correspond symétriquement l'Océan glacial arctique), et l'étroite bande de terre de la Patagonie, en Amérique du Sud. C'est peut-être ici le lieu de rappeler ce qui avait été observé au sujet du 30e parallèle de l'hémisphère Nord (celui qui passe par la Grande Pyramide et rencontre tangentiellement le Cercle d'Évolution à son point de croisement avec le 60e degré de longitude Est, en Iran) :

« Le parallèle de la pyramide couvre une étendue de terres plus grande que tout autre »[1]. Cette observation qui s'applique également au Cercle d'Évolution eurasien, tangent au parallèle de la Grande Pyramide, se trouve inversée pour le Cercle antipode ou Cercle d'Involution, qui couvre en effet beaucoup plus de mers que de terres.

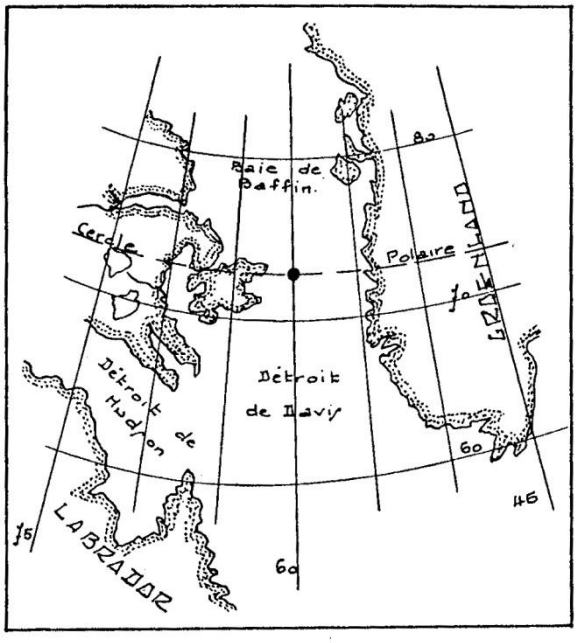
Et cette remarque de géographie physique en entraîne une autre relative à la géographie humaine. On constate, en effet, à première vue, que si le Cercle d'Évolution traverse les régions les plus peuplées et les plus civilisées de la terre, par contre et en sens inverse, il se trouve que le Cercle d'Involution ne rencontre comme terres que le continent antarctique, inhabitable et glacial, et la Patagonie peuplée seulement, autrefois, de quelques tribus sauvages comptant parmi les plus arriérées du globe ; autrement dit, à la symétrie inversée de la géographie physique répond la même symétrie inversée de la géographie humaine entre les deux cercles antipodes, d'Évolution (pour l'hémisphère boréal), et d'Involution (pour l'hémisphère austral).

En bref, il semble donc bien résulter de tout ceci que l'axe terrestre reliant les deux pôles opposés, d'Évolution et d'Involution, constitue effectivement l'axe polaire ou « Axe du Monde » autour duquel s'ordonnent et gravitent, pendant l'actuelle Grande Année, les terres et les mers, les peuples et les races, les civilisations et les religions. Et s'il en est ainsi pour le cycle actuel nous pouvons en déduire qu'il en était de même au cours des cycles, ou Grandes Années antérieures, de l'Atlantide et de Gondwana.

[1] D'après Piazzi Smith, cité par Antoniadi dans : *L'Astronomie des Égyptiens*.

ATLANTIDE ET CONTINENT DE GONDWANA

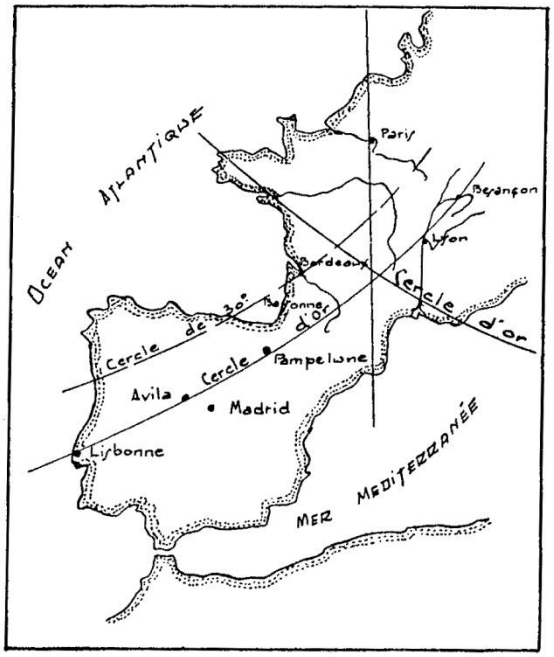
L'idée d'un système polaire spécial à la période atlante et régissant le continent de l'Atlantide nous avait été suggérée par une remarque relative au déplacement du Pôle du froid, depuis l'époque antédiluvienne jusqu'à nos jours. En effet, d'après certains savants, le pôle du froid, au lieu de se situer comme maintenant aux environs de Verkhoïansk en Sibérie, devait se trouver il y a 17.000 ans environ (donc pendant la période atlante, au nord de la Norvège, ce qui implique un déplacement sur le cercle polaire d'environ 120 degrés vers l'Est). Corrélativement on est conduit à admettre un semblable déplacement pour le Pôle d'évolution, ce qui situe ainsi le Pôle d'évolution relatif à la Grande Année atlante au point de croisement du cercle polaire arctique avec le 60^{e} degré de longitude ouest (de Paris), soit à l'ouest du Groenland et au milieu du détroit de Davis. Cela étant admis, nous pouvons dès lors tracer, avec ce point considéré comme Pôle, d'une part, le Cercle d'évolution atlante, tangent au 30^{e} parallèle et, d'autre part, à quelques degrés plus loin, le cercle d'or atlante défini comme précédemment par sa distance de 38° 10' au Pôle d'évolution ; d'où cette première remarque que, par analogie avec ce que nous avons dit plus haut quant au Pôle eurasien, nous pouvons supposer que le Pôle atlante s'identifiait, à l'origine du cycle envisagé (la Grande Année atlante), avec le centre spirituel suprême au centre originel de la période atlante — ce qui concernerait donc en particulier le Groenland (ou pays vert), où d'aucuns situent l'antique Tula !



Situation du Pôle atlante.

Une autre remarque, beaucoup moins hypothétique cette fois, et non moins importante, se rapporte au trajet du cercle d'évolution qui non seulement traverse toute l'Amérique du Nord, depuis l'Alaska jusqu'à la Caroline du Sud (en passant

— comme par hasard — aux environs de la ville d'Atlanta), mais encore, après un long parcours dans l'Atlantique nord (par les Bermudes), vient rencontrer, au large des Açores, le socle écroulé de l'antique Atlantide platonicienne. Au delà, le cercle d'évolution atlante, se dirigeant vers le nord-est, pénètre en Europe par la France où il rejoint et croise le cercle d'évolution de l'Eurasie (Nous avons situé sur la carte relative au cercle d'évolution atlante la position de l'ancienne Atlantide, telle qu'on peut la reconstituer, très approximativement d'ailleurs, d'après les relevés bathymétriques de l'Atlantique nord : on pourra constater ainsi que ce continent disparu était remarquablement « axé » sur son cercle d'évolution).



Jonction des cercles d'or, en France.

Nous venons d'observer, par ailleurs, qu'en France se rencontrent les deux cercles d'évolution atlante et eurasien. La même remarque s'applique encore en ce qui concerne les deux cercles d'or correspondants, d'Eurasie et de l'Atlantide, qui se croisent à leur tour dans le sud de la France, après avoir traversé, par un curieux hasard, la région d'Avila (la ville de sainte Thérèse), Lourdes et Le Puy… Ainsi s'expliquerait, outre la présence des centres spirituels comme Lourdes (quant aux temps modernes), l'apparition dans notre pays des civilisations occidentales préhistoriques dite solutréenne et magdalénienne (fin de la période atlante), ainsi que beaucoup plus tard le caractère particulier de la tradition celtique. D'après M. René Guénon, en effet, « …la tradition celtique pourrait vraisemblablement être regardée comme constituant un des points « de jonction » de la tradition atlante avec la tradition hyperboréenne, après la fin de la période secondaire où cette tradition atlante représente la forme prédominante et comme le « substitut » du centre originel déjà inaccessible à l'humanité ordinaire »[1].

[1] *Études Traditionnelles*, n° 200.

Ce « point de jonction » du cercle d'or atlante avec le cercle d'or eurasien se trouve même matérialisé, si l'on peut dire, par la rencontre, sur notre sol, des deux sortes de Bohémiens, orientaux ou zingaris et occidentaux ou Gitans, car il existe en effet « deux sortes de Bohémiens qui semblent tout à fait étrangères l'une à l'autre et se traitent même plutôt en ennemies ; elle n'ont pas les mêmes caractères ethniques, ne parlent pas la même langue et n'exercent pas les mêmes métiers. Il y a les Bohémiens *orientaux* ou Zingaris, qui sont surtout montreurs d'ours et chaudronniers; et il y a les Bohémiens (occidentaux) *méridionaux* ou Gitans, appelés « Caraques » dans le *Languedoc* et en Provence, et qui sont presque exclusivement marchands de chevaux ; ce sont ces derniers seuls qui s'assemblent aux Saintes-Maries.

« Le marquis de Baroncelli-Javon, dans une très curieuse étude sur « *Les Bohémiens des Saintes-Maries-de-la-Mer* », indique de nombreux traits qui leur sont communs avec les *Peaux-Rouges* d'Amérique, et il n'hésite pas, en raison de ces rapprochements et aussi par l'interprétation de leurs propres traditions, à leur indiquer une origine atlantéenne ; si ce n'est là qu'une hypothèse, elle est en tout cas assez digne de remarque.

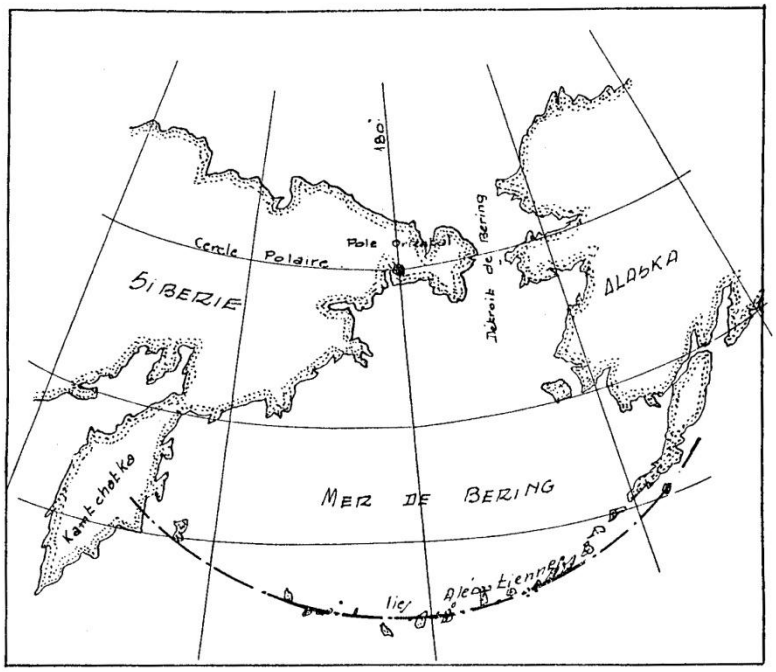
« Comme il y a deux sortes de Bohémiens, il y a aussi deux sortes de Juifs Ashkenazim et Sephardim pour lesquels on pourrait faire des remarques analogues en ce qui concerne les différences de traits physiques, de langue, d'aptitudes… mieux… il se trouve que les régions parcourues par les Bohémiens orientaux et par les Bohémiens méridionaux sont précisément les mêmes que celles qu'habitent respectivement les Ashkenazim et les Sephardim »[1].

Il semble donc, d'après tout ce que nous venons de voir, que le Pôle d'évolution atlante, tel que nous l'avons défini ci-dessus, ait effectivement régi l'évolution de la race rouge au cours de la IV^{e} Grande Année. En conséquence, nous pouvons encore, et toujours par analogie avec le système « polaire » eurasien, examiner la situation du cercle d'involution correspondant, et tracé à partir d'un centre situé sur le Cercle polaire antarctique, à l'opposé du Pôle d'évolution atlante lui-même. Or il se trouve que la courbe ainsi définie traverse tout d'abord l'Australie d'Est en Ouest dans toute sa longueur et tangentiellement au 30^{e} parallèle, puis, après un long parcours dans le Grand Océan méridional, rencontre le Continent Antarctique, c'est-à-dire certaines des terres qui constituaient autrefois le Continent de Gondwana. Et la question suivante se pose : Le cercle d'involution atlante ne coïnciderait-il pas avec ce qui fut antérieurement le cercle d'évolution du continent de Gondwana ? En tout cas il nous faut constater qu'il en est bien ainsi en ce qui concerne la reconstitution de ce continent d'après la théorie de Wegener.

Et si nous admettons le bien fondé de cette théorie, alors une nouvelle et très importante remarque s'impose à nous, à savoir que les translations continentales consécutives à la dislocation du continent austral correspondent à une rotation des

[1] René Guénon, in *Le Voile d'Isis*, avril 1934, p. 169.

socles continentaux intéressés autour de l'axe polaire relatif au système atlante (autrement dit, l'axe joignant le pôle atlante au pôle de Gondwana). Et il en serait peut-être encore de même en ce qui concerne les débris de l'ancien continent atlante, puisque l'arc formé par les Grandes Antilles est sensiblement parallèle au cercle d'évolution atlante.



Pôle oriental et cercle des Aléoutiennes.

Malgré son intérêt évident nous ne nous étendrons pas davantage sur cette dernière question, en raison de son caractère trop hypothétique, et nous nous bornerons, pour en finir avec ce chapitre consacré à l'étude des pôles d'évolution, à envisager, ne fût-ce que par raison de symétrie, la possibilité de l'existence sur le cercle polaire arctique, d'un troisième Pôle d'évolution qui correspondrait alors à la période antérieure à celle du continent de Gondwana. La position d'un tel point se situerait ainsi, pour la raison de symétrie évoquée ci-dessus, à 120° du Pôle atlante, ou à 120° à l'Est du Pôle eurasien, donc à l'extrémité orientale de la Sibérie et au croisement du cercle polaire avec le 180^{e} degré de longitude ouest de Paris. Or ce point étant fixé, il est aisé de voir qu'il coïncide exactement avec le centre de l'arc de cercle formé par les Aléoutiennes ! En sorte qu'une fois de plus la théorie de Wegener s'impose à notre esprit, cela d'autant plus que, selon certains auteurs, le pont des Aléoutiennes aurait servi autrefois de voie d'accès en Amérique du Nord pour ces peuplades issues d'Asie orientale. Dans ce cas ce Pôle d'évolution oriental correspondrait à la II^{e} Grande Année, que nous avons considérée comme orientale (ou plutôt extrême-orientale) et, du point de vue géographique, la position définie plus haut, pour ce pôle, paraît fort logique. Seulement nous retrouvons une fois de plus l'objection déjà formulée précédemment, à savoir que tous ces événements se situent assez près de nous (de 37.000 à 11.000 av. J.-C.), tandis qu'au contraire la science moderne recule ces mêmes faits à plusieurs millions d'années de nous.

Que conclure de tout ceci, sinon que la géographie traditionnelle fourmille d'énigmes encore plus obscures peut-être que celles que nous pose l'histoire elle-même, telle que celle-ci que nous citerons pour finir : Les trois axes polaires définis ci-dessus doivent-ils être mis en correspondance avec les trois cycles polaires de 21.600 ans suivant lesquels se divise le cycle total, ou bien faut-il envisager au contraire cinq Pôles d'évolution successifs régissant respectivement chacun l'une des cinq Grandes Années du Manvantara ?

CHAPITRE IX

DIVISIONS CYCLIQUES DE LA GRANDE ANNÉE ET CYCLE MILLÉNAIRE

DIVISIONS CYCLIQUES ET CHRONOLOGIE DE LA GRANDE ANNÉE

Encerclée dans les limites des grands cataclysmes cosmiques qui en marquent le commencement et la fin, la Grande Année se présente, elle aussi, comme un cycle total, analogue à l'année solaire ou encore au Manvantara lui-même — à tel point que beaucoup d'auteurs avaient confondu ce dernier cycle avec sa division quinaire.

L'analogie de la Grande Année avec l'année solaire se retrouve, implicitement tout au moins, dans les chapitres VIII et IX de la Genèse, car la description du renouveau et de la reprise de la vie sur la terre après le Déluge correspond analogiquement au renouveau de la nature, après la fonte des neiges de l'hiver. De cette similitude, il résulte notamment que la Grande Année devra comporter, soit une subdivision en douze « Grands Mois » semblables aux douze mois solaires, soit une autre en treize périodes correspondant aux treize mois lunaires, soit encore une division binaire en deux phases d'été et d'hiver ou encore de lumière et d'obscurité. Enfin, et par analogie avec le Manvantara, il resterait à considérer la possibilité de partager la Grande Année soit en trois phases « polaires », soit en quatre « Âges » ou « Saisons » de durées décroissantes et de spiritualité descendante, soit enfin, en cinq périodes d'égales durées dont la succession refléterait, dans le cours de la Grande Année, la succession des cinq Grandes Années dans le cours du Manvantara. En conséquence, les divisions naturelles de la cinquième et dernière Grande Année, dont nous vivons actuellement la dernière phase, s'établissent ainsi :

1° *Division binaire*. Une telle division en deux phases égales se trouve implicitement indiquée dans la Genèse, puisque l'épisode de la « confusion des langues » après la construction de la Tour de Babel partage le cycle exactement en deux moitiés : jour et nuit, été et hiver (et la confusion des langues implique un obscurcissement, un crépuscule, soit le Crépuscule des Dieux de la tradition germanique ou le départ de Krishna au Ciel, dans la tradition hindoue, où la deuxième moitié du cycle s'appelle précisément l'Âge sombre). La chronologie de ces deux phases, claire et obscure, de la Grande Année s'établirait ainsi :

Première phase (claire) : de 11.000 à 4.500 environ av. J.-C.

Deuxième phase (obscure) ou Âge sombre : de 4.500 av. J.-C. à 2.030 environ ap. J.-C.

Comme cette deuxième phase comprend la totalité de l'histoire et de la protohistoire, tandis que la première phase se situe tout entière dans la préhistoire

(où elle se confond avec le néolithique), on pourrait s'étonner de voir qualifier d'obscure la période proprement historique mais cette apparente contradiction se lève aisément si l'on remarque que, du point de vue spirituel, le manifesté doit être considéré comme une « descente » ou une « matérialisation » par rapport au non-manifesté[1]. Dans ces conditions la chronologie précédente se modifie comme suit (quant aux dénominations, bien entendu, les dates ne changeant pas) :

Première phase, non manifestée, ère néolithique et fin de la préhistoire, de 11.000 à 4.500 environ av. J.-C.

Deuxième phase, manifestée, ou âge des métaux, comportant la protohistoire et l'histoire, de 4.500 environ av. J.-C. à 2.030 environ ap. J.-C.

2° *Division ternaire*. On sait que la durée de 12.960 ans, ou Grande Année, se divise naturellement en trois périodes égales : $12.960 = 3 \times 4.320$ dont la succession doit refléter celle des trois cycles polaires dans le cours du Manvantara ; autrement dit, ces trois périodes seront régies successivement (et relativement tout au moins, puisqu'il s'agit d'un cycle mineur) d'abord par le Brahâtmâ (ou Prophète), ensuite par le Mahâtma (ou Grand-Prêtre) et enfin par le Mahânga (ou Empereur), d'où la chronologie suivante (où les dates sont arrondies) :

Première période, de 4.320 ans ou du Brahâtmâ de 11.000 à 6.700 environ av. J.-C.

Deuxième période, de 4.320 ans, ou du Mahâtma, de 6.700 à 2.400 environ av. J.-C.

Troisième période, de 4.320 ans, ou du Mahânga, de 2.400 av. J.-C. à 2.030 environ ap. J.-C.[2]

De la première de ces périodes, nous ne savons presque rien ; la seconde nous a laissé déjà plus de souvenirs, en particulier pour l'Égypte et pour la Chine et nous savons notamment que ces peuples étaient alors gouvernés, soit par des collèges de prêtres, soit par des « Rois-pontifes ». Quant à la dernière période, elle coïncide exactement avec l'ensemble des deux cycles cosmiques gréco-romain et franco-anglais déjà étudiés par nous[3] et l'on peut remarquer que, d'une façon générale (et surtout à partir du VI^{e} siècle av. J.-C. : avènement de l'empire perse) cette période est nettement « impériale » ou « césarienne ».

Une conséquence importante de la chronologie précédente, c'est que la fin de la troisième et dernière période de 4.320 ans, dont nous vivons actuellement les dernières années, doit coïncider avec la fin de la dernière Grande Année du

[1] Du point de vue de la manifestation, au contraire, la première phase non manifestée est considérée comme relativement obscure tandis que la deuxième phase, ou de manifestation, est décrite comme « éclairée » ou « civilisée ».
[2] Toutes ces dates sont « arrondies », sauf celle de 2.030 ap. J.-C., qui est exacte.
[3] *Les Rythmes dans l'Histoire*, chap. VII.

Manvantara, donc avec la fin du cycle total de la présente humanité. Aussi bien est-il inexact — sinon antitraditionnel — d'affirmer, comme d'aucuns l'ont fait, que le cycle actuel de 4.320 ans, loin de toucher à sa fin, n'ait encore épuisé que la moitié ou les deux tiers de sa course, puisqu'aussi bien l'observation précise des « Signes des Temps » montre indubitablement que la « Fin » est proche[1].

3° *Division quaternaire*. Nous avons vu que les quatre âges traditionnels présentaient des durées respectivement proportionnelles aux nombres 4, 3, 2 et 1 dont le total vaut 10, en sorte que la durée du dernier âge est égale au dixième de celle du cycle total. En conséquence, pour une Grande Année de 12.960 ans, en nombre rond, 13.000 ans, le dernier Âge sera de 13.000 :10 = 1.300 ans, et l'on en déduit le tableau ci-après pour les durées des quatre âges de la Grande Année :

Premier Âge (ou Âge Krita)	4 × 1.300 = 5.200 ans.
Deuxième Âge (ou Âge Trêtâ)	3 × 1.300 =3.900 ans.
Troisième Âge (ou Âge Dwâpara)	2 × 1.300 = 2.600 ans.
Quatrième Âge (ou Âge Kali)	1 × 1.300 = 1.300 ans.
Cycle total (ou Grande Année)	10 × 1.300 = 13.000 ans.

Il s'ensuit de ce tableau, la chronologie ci-après pour les quatre âges de la Grande Année :

Premier Âge (Krita)	de 11.000 à 5.800 environ av. J.-C.
Deuxième Âge (Trêtâ)	de 5.800 à 1.900 environ av. J.-C.
Troisième Âge (Dwâpara)	de 1.900 av. J.-C. à 700 ap. J.-C.[2]
Quatrième Âge (Kali)	de 700 à 2.030 environ ap. J.-C.

On remarquera déjà ici que la date de 700 environ après J.-C. constitue bien un tournant important de l'histoire en Occident, avec l'entrée en scène de la dynastie guerrière des Carolingiens et, en Orient, avec la brusque explosion de l'Islam et sa rapide expansion — *guerrière* — dans tout le Moyen Orient, en Afrique du Nord et jusqu'aux Indes. En remontant plus haut, vers 1.900 avant J.-C. nous voyons apparaître dans l'histoire la plupart des peuples indo-européens (Italiotes et Grecs archaïques en Europe, Hittites en Asie Mineure). Environ à la même époque, Abraham quittait Ur des Chaldéens pour marcher vers la Terre promise. Quant aux dates antérieures, elles se situent au delà de l'histoire. Constatons seulement que le deuxième âge correspond à l'apogée de la civilisation égyptienne qui au double

[1] Cf. René Guénon : *Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps*. Il ressort nettement de cet ouvrage que nous touchons bien à la fin du cycle.
[2] Dates « arrondies » (— id.).

point de vue de la science et de l'art, nous a laissé d'admirables chefs-d'œuvre. Il n'en est pas de même du premier âge qui fut, selon B. G. Tilak, une période de migrations pour « les survivants de la race aryenne errant dans la partie nord de l'Asie et de l'Europe à la recherche de terres aptes à de nouvelles installations ». Or il est dit que « Krita voyage et erre ».

4° *Division quinaire*. De même que le Manvantara se divise naturellement en cinq Grandes Années de 13.000 ans environ chacune, de même la Grande Année peut se subdiviser à son tour en cinq phases égales de chacune 2.600 ans :

$$5 \times 2.600 = 13.000 \text{ ans},$$

d'où la chronologie suivante, par analogie avec la succession des cinq Grandes Années :

I^re^ phase, hyperboréenne (?), de 11.000 à 8.400 av. J.-C. environ ;

II^e^ phase, orientale (sibérienne ?), de 8.400 à 5.800 av. J.-C. environ ;

III^e^ phase, méridionale (iranienne), de 5.800 à 3.200 av. J.-C. environ ;

IV^e^ phase, occidentale (celtique ?)[1], de 3.200 à 600 av. J.-C. environ ;

V^e^ phase, méditerranéenne et nordique, de 600 av. J.-C. à 2.030 ap. J.-C. environ.

On peut déjà remarquer, *à priori*, que les deux premières phases coïncident avec celles de la chronologie ci-après proposée par le savant hindou B. G. Tilak dans la conclusion de son ouvrage *The Arctic Home in the Vedas*[2] :

« De 10.000 à 8.000 av. J.-C. — Destruction de l'habitat arctique par le dernier âge glaciaire et commencement de la période postglaciaire.

« De 8.000 à 5.000 av. J.-C. — Âge des migrations depuis l'habitat primitif. Les survivants de la race aryenne errent dans la partie nord de l'Asie et de l'Europe à la recherche de terres aptes à de nouvelles installations.

« De 5.000 à 3.000 av. J.-C. — Les bardes de la race semblent n'avoir pas encore oublié l'importance réelle ou la signification de la tradition concernant l'habitat arctique, tradition dont ils avaient hérité…

« De 3.000 à 1.400 av. J.-C. — Les traditions concernant l'habitat arctique sont tombées dans le silence avec le temps et sont devenues de plus en plus incomprises…

[1] Ou alésienne ? (Cf. X. Guichard : *Eleusis-Alésia*).
[2] D'après la traduction de Georges Tamos, in *Études Traditionnelles*, n° 267.

« Vers 1.400 av. J.-C. — Conquête de l'Inde dravidienne par l'immigration indo-européenne... ».

Mais d'où venait cette immigration indo-européenne, à laquelle appartenaient d'ailleurs les peuples italiotes, hellènes, hittites, kassites et iraniens qui se déployèrent peu à peu, à partir du XX^e^ siècle av. J.-C., le long du cercle d'évolution de l'Eurasie ? D'après J. de Morgan, leur habitat originel était la Sibérie occidentale dont la population s'est déversée tant vers le Danube que vers l'Iran ou l'Extrême-Orient. On a vu que B. G. Tilak se basant sur une analyse serrée des textes des Védas reporte cet habitat originel sur le cercle polaire ; dans ces conditions, le séjour en Sibérie constituait seulement la première étape — orientale — de la descente cyclique vers le cercle d'évolution eurasien[1]. La deuxième étape, élamite, correspondrait ensuite à l'arrivée des Indo-européens en Iran, donc au point le plus bas de la descente cyclique vers le *Sud*, après quoi l'immigration se partagerait en deux branches, l'une dirigée vers l'Inde, et l'autre vers l'*Occident* : Chaldée et Asie Mineure. C'est pendant cette phase occidentale (ou relativement occidentale, par rapport à l'Iran bien entendu), que va commencer à se déployer la civilisation méditerranéenne antique : hittite et babylonienne, juive et phénicienne, achéenne et grecque, italiote et celtique jusqu'à l'entrée en scène de Rome dès le début du VII^e^ siècle avant J.-C.

Avec Rome commence la dernière phase de l'actuelle Grande Année et, à ce titre, on peut appeler cette période ultime du cycle soit « *centrale* » ou méditerranéenne[2] (pour tenir compte du caractère central et synthétique de Rome) ; soit *nordique*, puisque cette dernière phase a vu entrer en scène, croître en puissance et parvenir à la maîtrise du monde les peuples nordiques : gaulois, normands et germains, anglo-saxons et slaves. La colossale hégémonie de ces deux dernières races au cours de ces dernières années (et surtout depuis 1945) prend même une signification redoutable si l'on tient compte de ce qui a été dit plus haut, à savoir que la prédominance excessive d'un tempérament — ou d'une race — entraînait un déséquilibre grave, avant-coureur des pires catastrophes. Nous sommes donc fondés à voir dans la formidable expansion slave et anglo-saxonne un nouvel exemple de gigantisme racial et conséquemment l'un des signes précurseurs de la fin du cycle de la race blanche et, corrélativement, de la cinquième et dernière Grande Année du présent Manvantara.

Si nous nous reportons maintenant au début de cette dernière phase du cycle, soit au VI^e^ siècle de l'ère antique, nous devons y trouver, analogiquement, comme un reflet du Déluge biblique. En fait, aucun cataclysme cosmique ne nous est rapporté par l'histoire mais, par contre, nous rencontrons là une autre « coupure » d'un genre beaucoup plus subtil en ce sens que les dates historiques ne sont vraiment bien connues qu'à partir du début de cette période, tandis

[1] On a pu constater sur les cartes relatives à cette question que ce cercle est tangent au 30^e^, le point de tangence se trouvant en Iran.
[2] La Méditerranée, c'est la mer située au milieu des terres (en allemand : Mittelländische Meer).

qu'antérieurement, ou bien, on ne possède que des données mythiques ou légendaires, ou bien, comme en Égypte, l'on se trouve en présence de plusieurs chronologies[1].

Ainsi délimitée entre cette dernière « barrière de l'histoire » (début du VI^e^ siècle av. J.-C.) et la prochaine « Fin des Temps » (au début du XXI^e^ siècle), la cinquième et dernière phase de l'actuelle Grande Année, soit le cycle mineur allant de 600 av. J.-C. à 2.030 environ après J.-C., apparaît lui-même comme une période complète, analogue et reflet de la Grande Année et même du Manvantara. Tel est le sens (ou l'un des sens) du Songe de la Statue rapportée au Livre de Daniel et qui a trait au dernier cycle mineur de 2.600 ans environ par quoi doit se terminer le cycle total de la présente humanité[2].

5° *Division sénaire et duodénaire*. La durée exacte de la Grande Année, soit 12.960 ans, peut se diviser naturellement, soit en douze « Grands Mois » de 1.080 ans chacun, puisque : 12.960 = 12 × 1.080, soit en six cycles cosmiques de 2.160 ans selon l'égalité : 12.960 = 6 × 2.160. Nous retrouvons ainsi deux cycles, à la fois historiques et cosmiques, déjà étudiés par nous dans notre premier ouvrage[3]. L'intérêt de cette remarque est que là peut se trouver le fondement objectif ou rationnel de la doctrine des cycles ; en effet, selon les paroles de M. François Ménard que nous nous permettons de citer ici : « Nous savions qu'il existait des cycles dans l'histoire et nous sommes reconnaissants à l'auteur de nous les avoir fait, pour ainsi dire, toucher du doigt[4] ».

Un cycle duodénaire présentant un caractère évidemment zodiacal, il devrait être possible de faire correspondre, symboliquement tout au moins, chacun des douze « Grands Mois » à un signe du Zodiaque, la difficulté étant ici de savoir par quel signe commencer. Cette difficulté n'existe d'ailleurs plus en ce qui concerne le cycle de 2.160 ans qu'on pourrait appeler, avec M. René Guénon « Mois Cosmique » (parce que le cycle cosmique de la précession des équinoxes comporte douze de ces périodes : 12 × 2.160 = 25.920 ans). Ici, en effet, chacun des « Mois cosmiques » correspond effectivement et réellement (et non plus symboliquement) à un signe déterminé du zodiaque, d'où le tableau chronologique ci-après, basé sur le fait que le Soleil venait d'entrer, à l'équinoxe d'automne, dans le signe de la Vierge à l'époque de Virgile (donc dans le signe des Poissons à l'équinoxe de printemps).

De 10.930 à 8.770 env. av. J.-C.,		cycle du Lion ;
De 8.770 à 6.610	—	cycle du Cancer ;
De 6.610 à 4.450	—	cycle des Gémeaux ;

[1] Cf. René Guénon : *Le Règne de la Quantité*, chap. XIX.
[2] Nous étudierons ce dernier cycle de 2.600 ans dans un prochain ouvrage : *L'Ère future*.
[3] *Les Rythmes dans l'Histoire*, 1^re^ édition 1937, 2^e^ édition 1947.
[4] Recension des *Rythmes dans l'Histoire*, dans *Le Symbolisme*, de juin 1948.

De 4.450 à 2.290 — cycle du Taureau ;

De 2.290 à 130 — cycle du Bélier ;

De 130 av. J.-C. à 2.030 env. ap. J.-C., cycle des Poissons.

Nous n'en dirons d'ailleurs pas davantage sur ces divisions cycliques de la Grande Année, puisqu'elles ont été déjà étudiées dans un précédent ouvrage ainsi que nous venons de le dire ; nous rappellerons seulement ce que nous avions démontré alors, à savoir que nous nous trouvions bien en présence de cycles complets et bien individualisés, les cycles cosmiques successifs de 2.160 ans repassant par des phases analogues et présentant même, jusque dans certains détails, de curieuses ressemblances, tandis que les cycles de 1.080 ans ramenaient des coïncidences de sens contraires.

On s'étonnera peut-être ici de la coexistence de deux cycles appelés symboliquement Mois et dont l'un, le « Mois cosmique » de 2.160 ans est double de l'autre, le « Grand Mois » de 1.080 ans ; en fait, chacun de ces deux cycles étant égal au douzième d'un cycle cosmique la question se déplace et devient ceci : « Pourquoi la coexistence de ces deux cycles, Précession des équinoxes de 25.920 ans et Grande Année de 12.960 ans, soit 25.920 : 2 ? ». En d'autres termes, pourquoi l'expression de « Grande Année » n'a-t-elle pas été attribuée au cycle précessionnel ? La réponse se trouve dans l'examen au moins sommaire du cycle annuel, reflet microcosmique du cycle précessionnel : on y voit en effet que l'année solaire est divisée en deux moitiés symétriques par l'axe solsticial, le semestre partant du solstice d'hiver pour aboutir au solstice d'été repassant, quant à la hauteur du soleil dans le ciel, donc à l'éclairement de la terre, par des phases analogues, mais de sens contraires, à celles du semestre suivant compris entre le solstice d'été et le solstice d'hiver. Il s'ensuit donc que le semestre peut être considéré comme un cycle complet et, à l'appui de cette affirmation théorique, on peut citer ce fait d'observation que l'année civile comprend deux cycles semestriels distincts en ce qui concerne les variations de l'activité solaire. En d'autres termes le cycle de base de l'activité solaire n'est pas l'année mais le semestre, et ceci permet peut-être d'expliquer pourquoi le cycle macrocosmique correspondant n'est pas égal à la durée du cycle de la précession des équinoxes soit 25.920 ans, mais à sa moitié seulement, la Grande Année de 12.960 ans.

6° *Division par treize*. Les treize millénaires de la Grande Année.

De même que, grâce au « jeu » d'un jour, l'année solaire de 365 jours peut se diviser en treize mois « lunaires » de chacun 28 jours (soit quatre phases ou semaines de 7 jours), selon l'égalité : $365 = 13 \times 28 + 1$, de même, la Grande Année de 12.960 ans peut-elle, grâce à l'adjonction d'un « jeu » égal à la période biblique de 40 ans, se diviser pareillement en treize millénaires, puisque : $12.960 + 40 = 13.000 = 13$ fois 1.000 ans. Il résulte déjà de ceci que, par rapport au caractère zodiacal, donc « solaire », du « Grand Mois » de 1.080 ans, le millénaire

peut être considéré comme un cycle de caractère « lunaire », et donc comme un cycle complet, analogue non seulement à l'année (et à la Grande Année), mais encore au Manvantara lui-même, et présentant par conséquent la même division cyclique en quatre « Âges » ou phases de durées décroissantes, ainsi que nous le montrerons dans un autre ouvrage à propos notamment du Millénium[1].

[1] *L'Ère future et le Mouvement de l'Histoire*, ou encore : *Chronologie des Derniers Temps*.

CONCLUSION

LITURGIE COSMIQUE

De même que notre première étude consacrée aux *Rythmes dans l'Histoire* nous avait conduit à toucher du doigt, si l'on peut dire, la période traditionnelle de 2.160 ans, de même notre troisième ouvrage[1], consacrée aux cycles historiques (tel le Millénium), nous a permis de constater une fois de plus la valeur toujours actuelle des anciennes traditions relatives à la succession des quatre Âges d'or, d'argent, d'airain et de fer, dont la suite implique un processus de dégradation progressive, ou de « chute ». Par voie de conséquence, il s'ensuit que nous pouvons considérer maintenant les enseignements des poètes anciens sur la doctrine des cycles, non plus comme une vaine littérature, mais bien comme l'expression de lois scientifiques objectivement prouvées, et qui se trouvent, au surplus, en remarquable concordance avec les découvertes les plus récentes des préhistoriens, voire même avec les évaluations de durées proposées par certains savants des plus notables tels que le comte Bégouën et Pierre Termier.

Sans doute dira-t-on que la vérité d'une doctrine traditionnelle, parce qu'elle découle des principes, s'impose d'elle-même et n'a nullement besoin (pas plus que l'arithmétique ou la géométrie), de recourir aux béquilles de l'expérimentation, mais il convient ici de tenir compte, d'une part, de la mentalité positiviste de nos contemporains qui, tels saint Thomas, ne croient que ce qui est visible et tangible et, d'autre part, de ce fait incontestable que la doctrine des cycles pour avoir été longtemps abandonnée, avait fini par tomber dans un oubli total, en sorte qu'avant de la remettre en honneur, il était nécessaire de montrer tout d'abord, par des exemples concrets, jusqu'à quel point l'évolution des civilisations, comme la marche des événements, obéissent aux lois cycliques traditionnelles.

Si la concordance entre les données positives de la préhistoire et les enseignements théoriques de la doctrine des cycles peut être, en toute objectivité, considérée comme acquise, en sorte que l'utilisation de la chronologie traditionnelle des quatre Âges et des cinq Grandes Années devrait logiquement s'imposer aux savants pour le classement des faits préhistoriques, il n'en est plus de même, par contre, en ce qui concerne la géologie proprement dite, puisque la succession quaternaire des quatre ères primaire, secondaire, tertiaire et quaternaire, de durées décroissantes, est absolument incompatible avec la division traditionnelle de l'histoire du monde en sept Manvantaras de durées égales. Et comme une contradiction en entraîne une autre, nous avons pu constater de semblables discordances entre nos déductions géographiques relatives aux Cercles et Pôles d'évolution et la chronologie classique des géologues modernes relativement à la disparation de certains continents anciens tels que celui de Gondwana par exemple.

[1] *L'Ère future et le Mouvement de l'Histoire*. Voir aussi : *Chronologie des Derniers Temps*.

À vrai dire, la division quaternaire de la géologie moderne (reprise par MM. Salet et Lafont dans leur *Évolution régressive*) semble bien correspondre à une interprétation erronée de la doctrine traditionnelle des quatre âges ; n'oublions pas, en effet, que les premiers géologues étaient de formation classique, donc influencés par la culture gréco-romaine (ce qui explique bien des choses !). Il existe d'ailleurs une autre cause fort importante, sinon capitale, de discordance entre la géologie moderne et la doctrine traditionnelle des cycles, c'est l'existence de ces « barrières de l'histoire » dont la science moderne ne tient aucun compte pour cette raison majeure qu'elle les ignore totalement. Et pourtant cette notion s'explique aisément si l'on compare le déroulement de l'histoire du genre humain à une vaste perspective dont les différents plans correspondent aux grandes phases, Âges ou Grandes Années, de l'histoire humaine. Or il est évident que dans un tableau, les différents plans sont dessinés avec d'autant plus de netteté qu'ils sont plus rapprochés de l'observateur et nous comprenons qu'il en sera de même pour les différentes périodes de l'histoire. Dans ce cas les lignes de séparation des différents plans du tableau symbolisent ces « barrières de l'histoire » et nous pouvons en conclure que chaque fois que, remontant le cours de l'histoire, nous franchirons une de ces barrières, les traits s'estomperont progressivement jusqu'à ce que, pour figurer le plan le plus éloigné, subsiste seule une brume indistincte.

Cette méconnaissance des « barrières de l'histoire », en incitant la science moderne à brosser le tableau de l'histoire sans tenir aucun compte des lois de la perspective, comme si tous les événements pouvaient être considérés d'un même œil, aboutit à une autre cause, non moins grave, d'erreurs : celle qui consiste, précisément, à « mettre tout sur le même plan », c'est-à-dire, à décrire le passé d'après les données objectives du présent, interprétées au surplus de la façon la plus matérialiste qui soit, et sans tenir aucun compte des profonds changements survenus, au cours des âges, tant dans le milieu cosmiques que dans la mentalité humaine. Et cependant les grands saints, tels saint François d'Assise pour l'Occident, saint Séraphin de Sarov pour l'Orient et Shri Ramakrishna pour l'Inde contemporaine, viennent de temps à autre nous rappeler, de façon tangible et en tout cas éminemment objective, l'existence de ces faits que nous appelons miraculeux, parce que nous les jugeons extraordinaires sinon excentriques, mais qu'un Victor Poucel, au contraire, considère comme tout à fait conformes à l'ordre normal de la Création ; notre « vie ordinaire » de « civilisés » ne constituant, en réalité, qu'une déviation, ou une dégénérescence. Et s'il en est ainsi, que penser de ces savants modernes (parmi lesquels on rencontre même des religieux) qui, au lieu de se plonger dans l'étude enchanteresse de la Légende dorée, prétendent parvenir à la connaissance des fastes de l'Âge d'Or… en grattant des crânes de singes !

Aussi bien nous sommes-nous adressés à la seule Tradition pour brosser le tableau d'ensemble de la présente humanité, depuis sa prestigieuse aurore du Jardin d'Eden, séparée de nous de soixante-cinq millénaires environ, jusqu'aux ténèbres de l'actuel Âge d'Acier, annonciatrices de la fin prochaine de la présente humanité. Celle-ci n'est d'ailleurs pas la première, mais la septième du monde actuel, la

succession de ces sept cycles ou Manvantaras (dont chacun régit une humanité), étant considérée comme relativement ascendante parce que reflétant, sur le plan humain, la progression également ascendante des sept « Pâtâlas » ou cercles infernaux depuis le plus inférieur (celui de Saturne), jusqu'à celui de la Lune qui touche immédiatement à l'état humain. Au delà de la prochaine « Fin des temps », la succession des sept Manvantaras futurs doit encore refléter, toujours sur le plan humain, la progression ascendante des « sept cieux planétaires » depuis celui de la Lune, mitoyen de l'état humain, jusqu'au plus élevé qui est celui de Saturne. Mais si l'évolution du genre humain, envisagée selon l'immense perspective de la succession des sept Manvantaras passées et des sept Manvantaras futurs, peut être considérée comme relativement ascendante ou progressive, par contre, dans le cadre plus restreint du Manvantara ou cycle d'une humanité, nous savons que l'évolution suit cette fois la route descendante ou régressive symbolisée par la dégradation successive des quatre métaux : or, argent, airain et fer ; et il s'ensuit que l'hypothèse moderne du progrès continu et indéfini de l'humanité doit être rejetée définitivement puisque cette humanité, dès qu'elle est abandonnée par les Dieux et livrée à elle-même, dévale bientôt, et de plus en plus vite, la pente glissante qui mène aux pires catastrophes. Seulement l'abandon de cette position fondamentale du rationalisme contemporain, à savoir l'hypothèse du progrès indéfini et continu, n'est pas sans créer une situation nouvelle qui mériterait d'être examinée sérieusement.

C'est toute une philosophie, en effet, qui avait pu s'édifier, grâce à la croyance au progrès, sur les ruines des anciennes traditions ; or, voilà que cette foi nouvelle disparaît à son tour et que le rêve chimérique d'une humanité en marche vers des « lendemains qui chantent » s'évanouit, pour être remplacé par le sombre tableau d'un monde soumis à la loi inexorable de la chute. Et le fait d'une intervention divine à la fin de chaque cycle ne fait d'ailleurs que compliquer le problème au lieu de le résoudre : comment s'expliquer, en effet d'un point de vue simplement rationaliste, l'intervention d'un Dieu qui ne régénère le monde que pour l'abandonner ensuite sur la pente glissante d'un nouveau cataclysme ? Un tel monde ne ressemble-t-il pas à ces bulles de savon, nées du souffle d'un enfant, et dont les globes irisés, après avoir un instant dansé dans la lumière, s'évanouissent dans l'air sans retour ? Avouons-le, pour tous ceux qui ne croient plus au progrès et qui n'ont pas encore reçu les lumières de la Connaissance[1], le monde devient absurde !

Est-ce à dire qu'il l'est ? Évidemment non ; seulement, pour échapper à cette sombre perspective qui résulte d'une conception inférieure et restreinte de la réalité, il faut, nécessairement, s'élever par l'intellect au delà de ce monde du temps et de l'espace, c'est-à-dire se placer, par définition même, à ce « point de vue » purement métaphysique[2], où tous les désordres partiels se compensent dans l'ordre total, où

[1] De la Connaissance, pour ceux qui savent, ou de la Foi, pour ceux qui croient.
[2] Cette question a été magistralement développée dans *La Voie Métaphysique*, de Matgioi, aux chapitres VI et VII : *Les lois de l'évolution et les destins de l'humanité*.

l’apparente absurdité du monde actuel concourt à l’harmonie finale de l’univers, où la ronde indéfinie des cycles temporels se transforme enfin en une grandiose et sublime liturgie cosmique.

Belfort, Pâques 1949-1975.

Tableaux et cartes hors texte

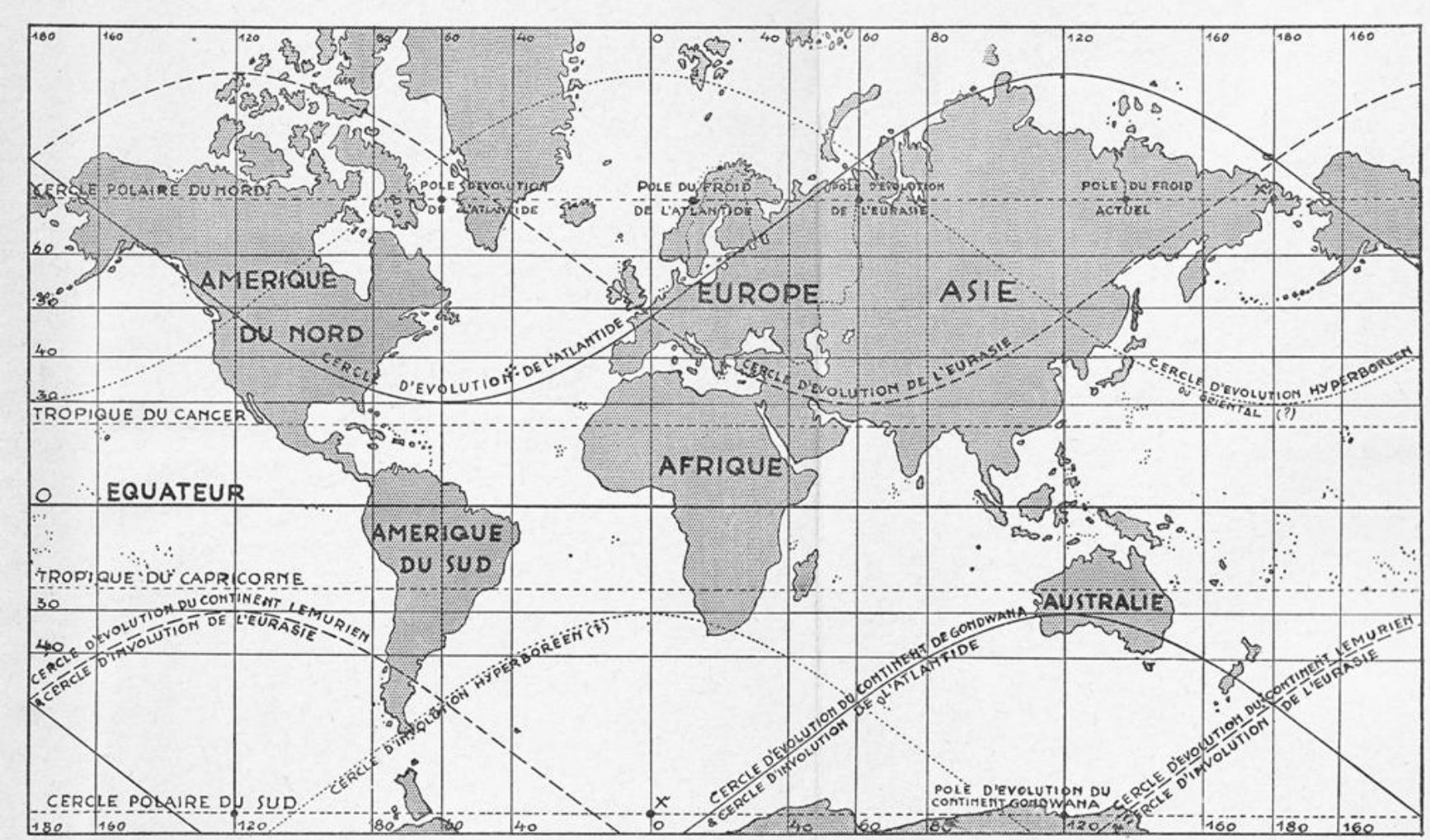
Les barrières de l'histoire

LES BARRIERES DE L'HISTOIRE
Vers 453.000 av. J.-C. — Début du Kalpa ou monde actuel.
Les six Manvantaras passées ou cycles des humanités antérieures. Durée: 6 × 65.000 = 390.000 ans.
Vers 63.000 av. J.-C. — Début de la présente humanité.
Age d'Or ou période paradisiaque au Jardin d'Eden Durée: 26.000 ans.
Vers 37.000 av. J.-C. — Le « Grand Changement » ou Fuite de l'Eden.
Période méridionale ou de Gondwana (moustérien et aurignacien) et occidentale ou atlante (solutréen et magdalénien). Durée: 2 × 13.000 = 26.000 ans.
Vers 11.000 av. J.-C. — Déluge biblique et fin de l'Atlantide.
Période néolithique et lacustre en Europe. Durée: 6.500 ans.
Vers 4.450 av. J.-C. — Confusion des langues et crépuscule des dieux.
Période protohistorique et historique avec dates incertaines (civilisations égypto-chaldéenne, achéenne et Chine ancienne). Durée: 3.900 ans.
VI[e] siècle av. J.-C. — Captivité de Babylone.
Période historique et contemporaine avec dates exactes (civilisations romaine et chrétienne). Durée: 2.600 ans.
Début du XXI[e] siècle ap. J.-C. — Fin de la présente humanité.
Les sept Manvantaras futurs ou cycles des humanités futures. Durée: 7 × 65.000 ans = 455.000 ans.
Dans 455.000 ans environ: Fin du Monde. (Ou fin du Kalpa actuel).

CHRONOLOGIE DE L'ACTUEL MANVANTARA OU CYCLE DE LA PRÉSENTE HUMANITÉ

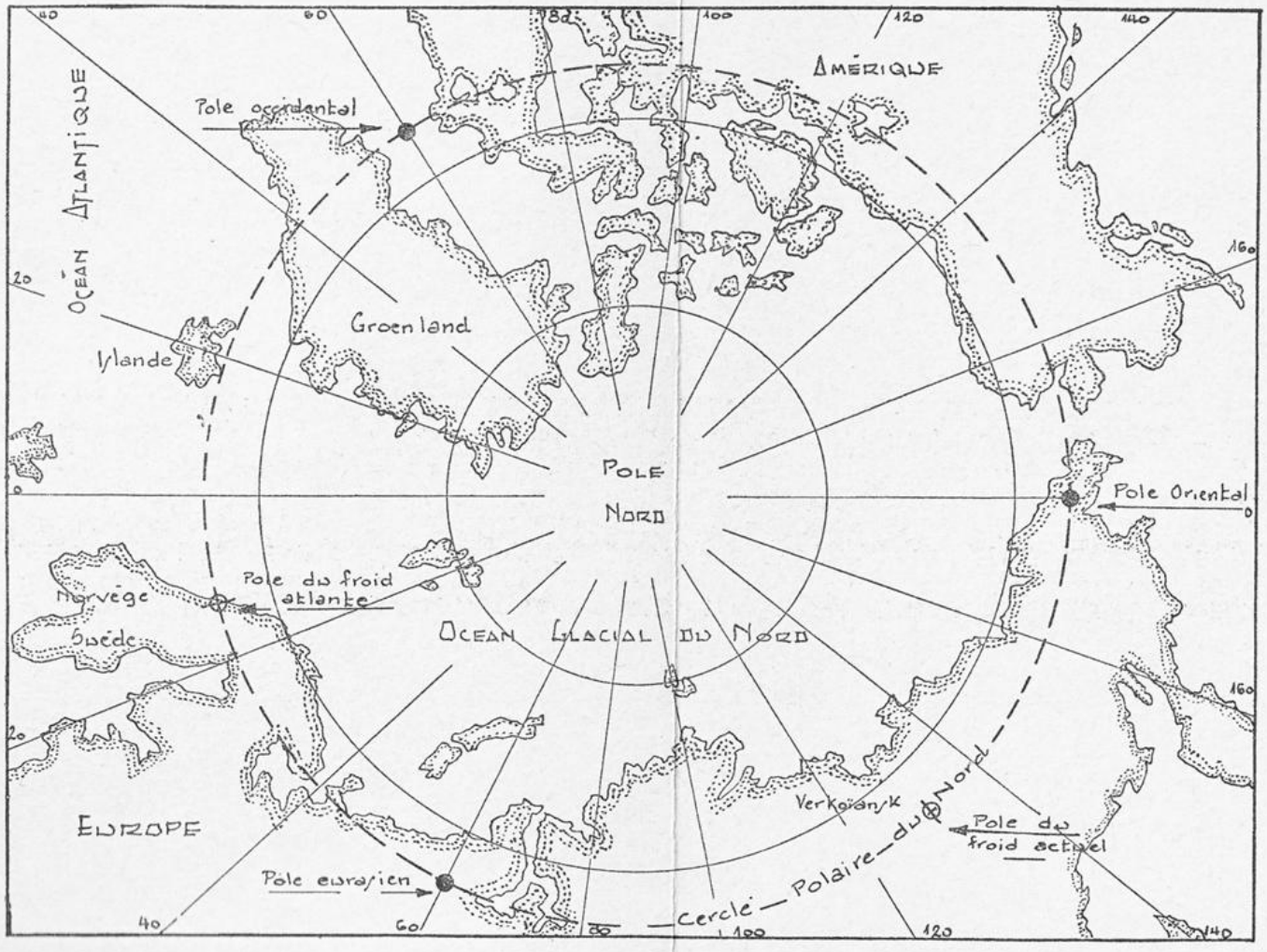
PÉRIODES PRÉHISTORIQUES, PROTOHISTORIQUES et HISTORIQUES	CYCLES POLAIRES	AGES DE L'HUMANITÉ	GRANDES ANNÉES
— 63.000 (environ). Début de la présente humanité. Epoque de l'Hippopotame et période de « l'Eternel Printemps » au Spitzberg.	— 63.000 (environ). **Cycle du Brahâtma** ou de la Surcaste Hamsa	— 63.000 (environ): Début de l'Age d'Or. **Age d'Or** ou Paradis (Règne de Cronos ou période de l'Eternel Printemps).	— 63.000 (environ). **Ire Grande Année.** hyperboréenne et primordiale.
— 50.000 (environ). Glaciation des régions nordiques. Epoque du Mammouth. Préhistoire extrême orientale de chronologie incertaine.	— 41.500 (environ).	— 37.000 (environ): La « Chute ».	— 50.000 (environ). **IIe Grande Année.** ou de l'Eden oriental.
— 40.000 (?) Race de Néanderthal. Age préhistorique dit « Moustérien ».	**Cycle du Mahâtma** ou de la caste sacerdotale Symbole: le sanglier.	**Age d'Argent** (Règne de Jupiter et apparition des arts).	— 37.000 (environ): Grand Changement.
— 25.000. — Début de l'Aurignacien. Age du Renne (en Europe). Fin du Solutréen.	— 19.500 (environ): Révolte de l'Ours.	— 17.000 (environ):	**IIIe Grande Année.** Méridionale ou de Gondwana.
— 16.000 à — 12.000 } Magdalénien.	**Cycle du Mahânga** ou du pouvoir temporel. Symbole: l'Ours.	**Age d'Airain** (Corruption du genre humain).	— 24.000 (environ): chute de Gondwana.
— 11.000 — Fin de la période « glaciaire ».		— 4.450 (environ):	**IVe Grande Année.** Occidentale ou Atlante.
— 10.000 — Néolithique ancien.		Confus. des langues. **Age de Fer** ou Age Sombre.	— 11.000 (env.): Déluge.
— 7.000 — Lacustre.			**Ve Grande Année.** Méditerranéenne et Nordique.
— 4.000 — Début des métaux.			
— 600 — Début de l'histoire classique.			
+ 1.400 (env.) — Début des Temps modernes.			
+ 2.030 (env.) — Fin de la présente humanité.	+ 2.030 (environ): Fin du cycle.	+ 2.030 (environ): Fin du cycle.	+ 2.030 (env.): Fin du cycle.

Les trois cercles d’évolution : Eurasie, Atlantide, Orient



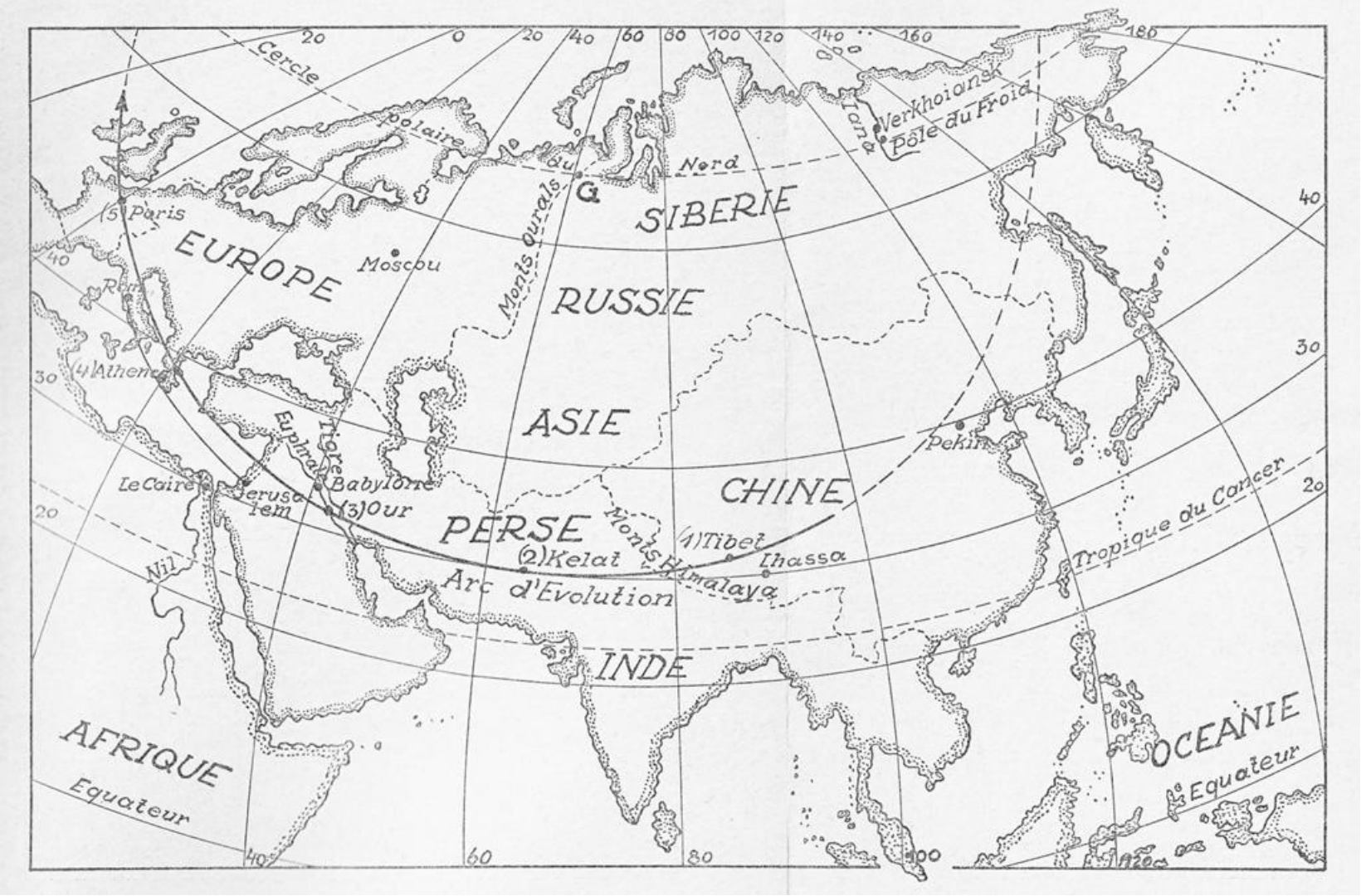
Carte de la Planisphère avec les trois cercles d'évolution: de l'Eurasie, de l'Atlantide et de l'Orient.

Position des cercles d'évolution sur le cercle polaire arctique

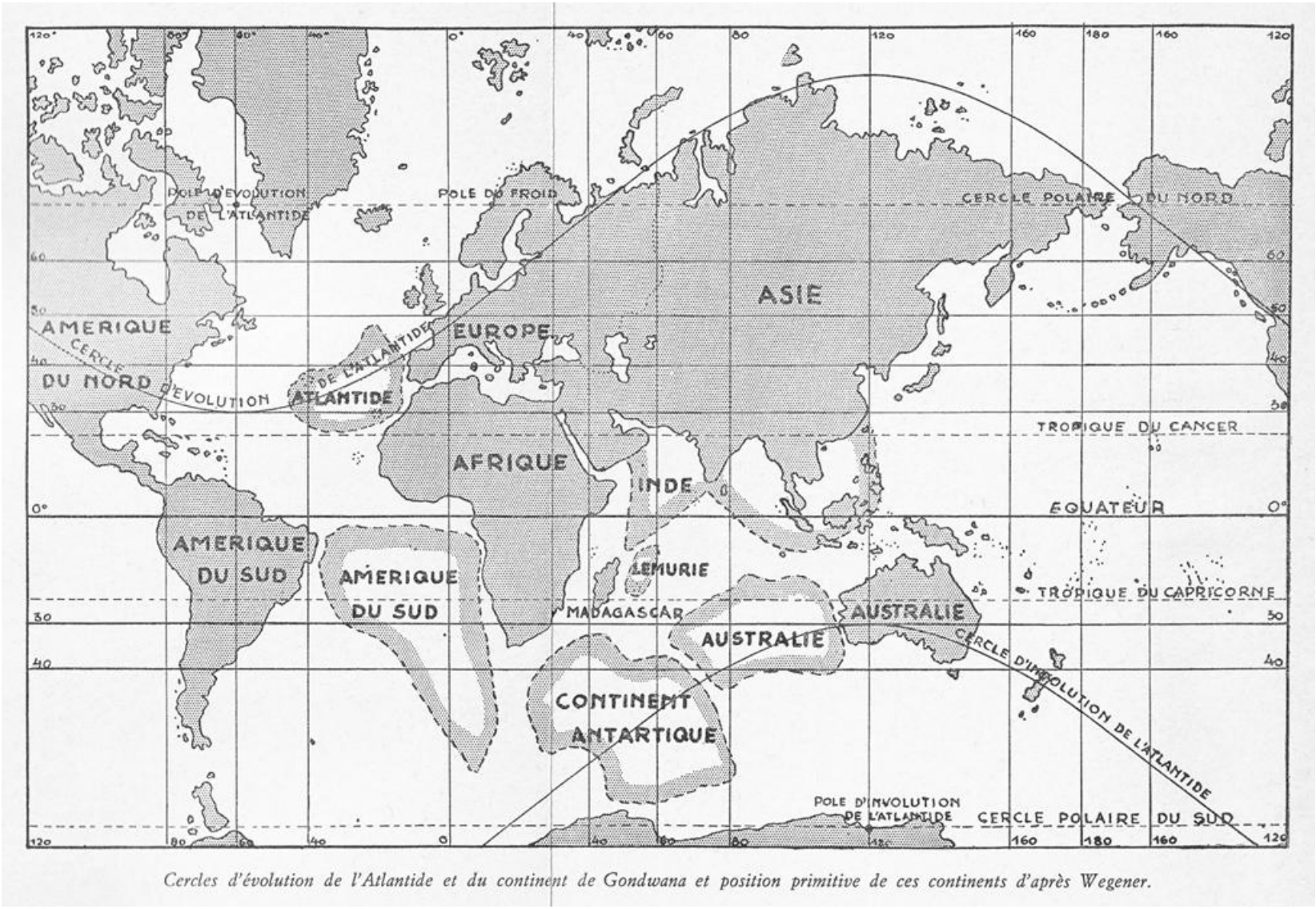


Position des cercles d'évolution sur le cercle polaire arctique et déplacement des pôles du froid.

Déplacement des pôles du froid



Cercles d’évolution de l’Atlantide et du continent de Gondwana et position primitive



Cercles d’évolution de l’Atlantide et du continent de Gondwana et position primitive de ces continents d’après Wegener.